



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

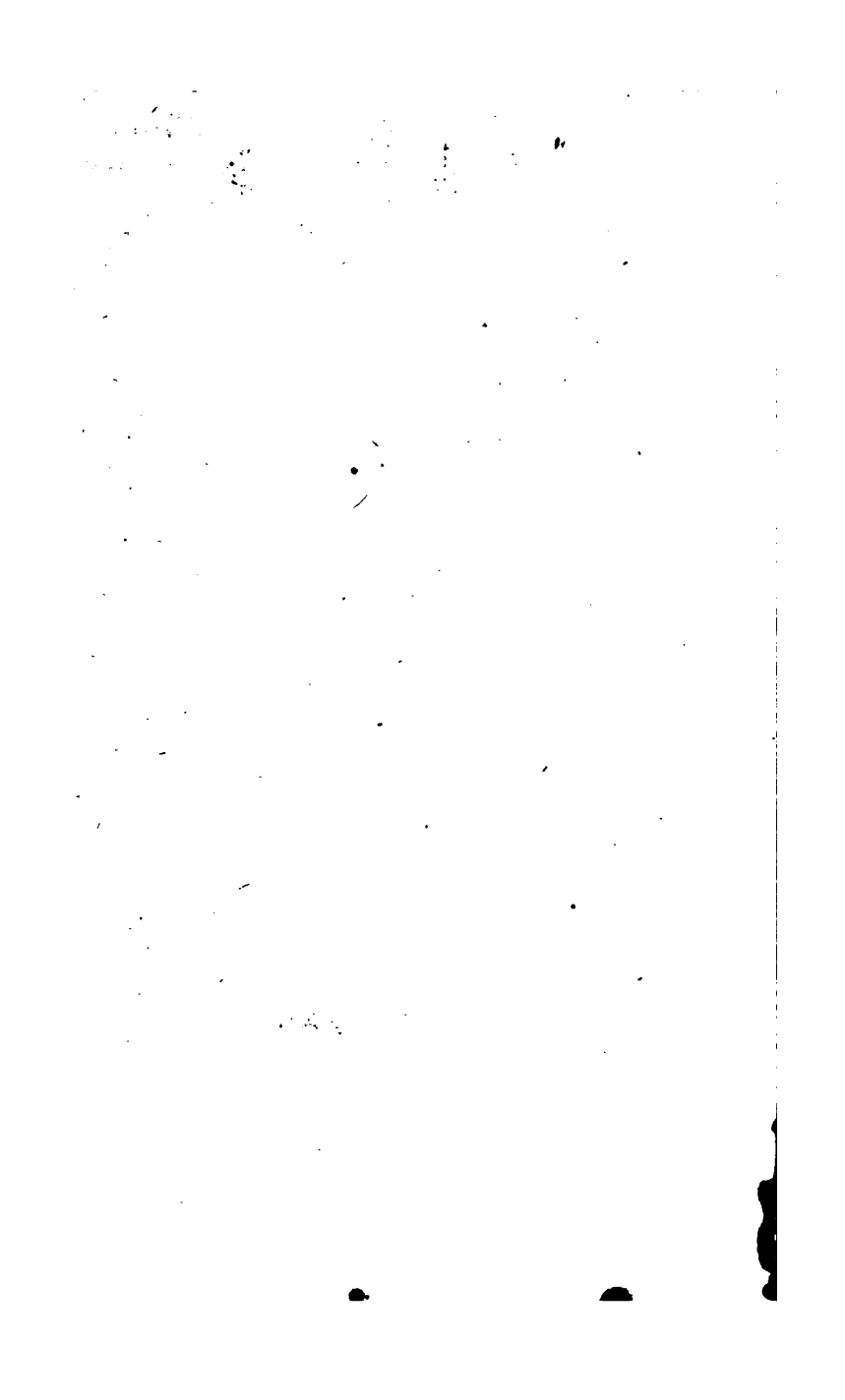
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









ŒUVRES
DE THÉÂTRE
DE

PHILIPPE POISSON;
NOUVELLE ÉDITION;
TOME PREMIER.

THE
NATIONAL
ARCHIVES

**ŒUVRES
DE THÉÂTRE
D E**

**PHILIPPE POISSON;
NOUVELLE ÉDITION,
TOME PREMIER.**



A PARIS;

**Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques;
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.**

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





AVERTISSEMENT

SUR LA VIE

ET LES OUVRAGES

DE PHILIPPE POISSON.

LE nom seul de *Poisson* rappelle , en quelque sorte , l'idée de l'Auteur & du Comédien. Cette Famille a , durant près de cent ans , fourni sans interruption d'excellens Acteurs au Théâtre François ; & deux de ces Acteurs l'ont enrichi de plusieurs Pièces applaudies. L'un fut *Raymond Poisson* ; l'autre , *Philippe* , son petit-fils , le même dont on rassemble ici les Ouvrages. Il quitta le Théâtre au bout de cinq ou six ans , & fut remplacé par son frère *François - Arnould Poisson* , que nous avons vû s'y soutenir avec tant

d'applaudissemens jusqu'à sa mort. C'est le dernier des *Crispins* de cette race, d'ailleurs d'extraction noble. A l'égard des particularités de la vie de *Philippe Poisson*, elles sont peu considérables ou du moins peu connues. On sait qu'il se retira à S. Germain, où s'étoit retiré avant lui *Paul Poisson* son pere, après avoir quitté le Théâtre, & où vit encore aujourd'hui Madame Gomez sa sœur, connue par différents Ouvrages Dramatiques, & surtout par ses *Journées amusantes*. Ce fut là que notre Auteur composa la plupart de ses Comédies, & qu'il mourut le 4 Août 1743.

Son coup d'essai fut le *Procureur Arbitre*, Pièce à tiroirs plutôt que d'intrigue. Les différens personnages qu'*Ariste* met d'accord, ou qui viennent le consulter, forment plusieurs Scènes très-piquantes. C'est la meilleure Comédie de l'Auteur, & une de celles qui reparaissent le plus souvent au Théâtre.

Voici une Comédie Episodique : c'est la *Boîte de Pandore*. *Jupiter*, irrité contre les Humains, dépêche *Mercur*e chez *Pluton*, pour en tirer tous les maux & les répandre sur la terre. La Vieillesse, la Migraïne, la

DE POISSON.

Nécessité, la Haine, l'Envie, la Paralyse, l'Esquinancie, la Fièvre, le Transport, tous accidens personnifiés, se présentent successivement au Messager des Dieux, qui n'en rebute aucun. Heureusement l'Amour & l'Espérance se joignent à cette foule destructive pour consoler l'Humanité. Cette Pièce offre plusieurs détails heureux & piquans ; mais il est rare que ce mérite supplée entièrement à l'intérêt dont ce genre de Drame est peu susceptible.

Alcibiade est moins connu. L'intrigue de cette Pièce est tirée des Amours des Grands Hommes de Madame de Villéieu. Socrate, à qui un de ses amis a confié en mourant *Timandre* sa fille unique, la fait élever dans une solitude, où la Jeunesse d'Athènes n'a aucun accès. Il se propose, surtout, d'en éloigner *Alcibiade*, qui, instruit en partie de ce qui se passe, veut juger du fait par lui-même. Après quelques méprises assez comiques, *Alcibiade* voit *Timandre*, l'aime & en est aimé. L'amour caché de Socrate pour sa pupille ; celui d'*Aglaunice*, vieille Astrologue, pour *Alcibiade*, & la jalousie de *Mirto*, femme du Philoso-

phe, achevent de jeter du mouvement & de la gaieté dans cette Comédie par elle-même intéressante.

L'*Impromptu de Campagne*, troisième Pièce de l'Auteur, ne reparoit pas moins souvent au Théâtre, que la première. La Scene où *Erasle*, Comédien supposé, instruit *Angélique* de ses sentimens, en présence même de son pere; cette Scene, dis-je, qui donne le titre à la Pièce, ne manque jamais son effet. Le rôle du Valet a de la gaieté; mais le caractère du Comte, pere d'*Angélique*, est surtout singulier & Théâtral.

Ce Philosophe Crétois, qui dormit, dit-on, quarante années de suite, croyant n'avoir dormi qu'un jour, fournit ici le sujet d'une Comédie en trois Actes. Elle a pour titre le *Reveil d'Epiménide*, & est précédée d'un Prologue entre *Thalie* & *Melpomène*. Ces deux Muses s'y réunissent pour travailler de concert, & ajoutent :

Ce ne peut être pour la Scène
Qu'une agréable nouveauté,
D'y voir du même accord *Thalie* & *Melpomène*.

Il s'agit, en un mot, d'une Comé-

die dans le genre Pathétique, genre devenu depuis si fort à la mode. L'étonnement d'*Epiménide*, les changemens arrivés dans sa patrie, sa fille qu'il croit très-jeune & qu'il trouve mere de *Cloé*, en âge elle-même d'être mariée; le fils de son affranchi devenu maître de tous ses biens, & qui aspire à être son gendre, les difficultés qu'il éprouve à se faire reconnoître pour ce qu'il est; tels sont les ressorts que l'Auteur met en jeu pour former cette intrigue. Il a même eu soin de faire pressentir par un Oracle le retour d'*Epiménide* dans sa patrie. Cependant il ne paroît pas avoir tiré de ce sujet tout ce qu'on pouvoit en attendre.

Le Mariage par lettre de change promet au contraire plus qu'il ne peut donner. L'endroit le plus Comique de cette Pièce, est la formule de la lettre même. *Cléon* qui s'est extrêmement enrichi au Canada par le commerce, écrit à son Correspondant à Paris, de lui envoyer une femme douée des qualités qu'il lui désigne: il ajoute qu'il s'oblige & s'engage à acquitter ladite lettre, en épousant dans les six mois la personne qui en sera chargée. Ce style,

dont *Cléon* rit tout le premier, n'est que pour le Correspondant qui n'entend pas d'autre langage. C'est le second envoi de cette espèce, que *Cléon* exige de lui ; mais le premier est supposé avoir fait naufrage. *Hortense*, qui formoit l'autre, est arrivée depuis quelque tems, & n'est connue de son futur, qu'en qualité de parente de *Philinte* son ami. *Hortense* vouloit lire dans le cœur de *Cléon* avant que de se faire connoître. Elle lui remet enfin sa lettre lorsqu'elle ne peut plus douter de ses sentimens. L'instant d'après, l'autre *Poëuse*, qui est en même tems la première en date, arrive & jette *Cléon* dans le plus grand embarras. Il en est tiré par *Philinte* qui retrouve en elle une personne qu'il aime, & dont il est aimé : ce dernier se charge d'acquitter la lettre de change. Ce qui a nui à cette petite Pièce est sans doute le merveilleux de ces incidens. A cela près, elle offre des situations piquantes & des Scenes bien dialoguées.

Une foule de déguisemens que *Cliandre* emploie pour entretenir *Isabelle*, fille de *Dorimon*, composent le fond des *Ruses d'Amour*, Comédie en trois Ac-

es, Le dénouement ne pêche pas plus contre la vraisemblance, que tant d'autres qu'on a vû réussir. C'est *Frontin*, valet de chambre de *Clitandre*, qui déguisé en Clerc de Notaire, parvient à faire signer un contrat de mariage pour un contrat de vente. *Dorimon*, instruit des facultés & du rang de *Clitandre*, consent à laisser subsister le *qui-pro-quo*, & rompt ses engagements avec M. Zero, son associé. Ce M. Zero, dont le nom indique assez bien l'état, figure agréablement dans cette Pièce, en général intéressante & vivement intriguée.

C'est ce double mérite qui paroît manquer à l'*Amour secret*. *Erasle* & *Clitandre* sont unis. Ce dernier engage *Erasle* à demander en mariage *Lucile*, niece de *Géronte*. La démarche réussit. Mais *Erasle* & *Lucile* sont devenus subitement amoureux l'un de l'autre. De son côté *Clitandre* a déjà changé de résolution; le mariage l'effraye, & instruit de l'amour qu'*Erasle* est bien résolu de cacher & de vaincre, il s'amuse quelque tems de son embarras; & finit par hâter lui-même l'union des deux Amans. L'Épître Dédicatoire qui

précède cette Comédie , est ingénieuse & fait allusion au titre de la Pièce.

L'Amour Musicien a quelque rapport avec *l'Amour Médecin* , & *l'Amour Peintre* de *Moliere*. C'est un Amant qui emprunte une profession pour approcher plus librement de sa maitresse. *Damon* , pere d'*Isabelle* & Magistrat , est plus occupé de la Musique & des beaux Arts , que des devoirs de sa charge. Pour l'aborder , il faut être Poète ou Musicien. *Léandre* prend l'un & l'autre titre pour s'annoncer chez lui. Outre qu'il aime la fille de *Damon* , celui-ci est son Rapporteur dans une affaire de très-grande importance. Il plaît au point que *Damon* lui fait gagner son procès , & lui accorde *Isabelle*. Un Magistrat qui crut que l'Auteur avoit voulu le jouer dans cette Pièce , en empêcha la représentation. Pareil accident pensa arriver au *Tartuffe* ; mais le Public eut beaucoup plus perdu à l'un , qu'il n'a pû perdre à l'autre.

La petite Pièce intitulée *l'Actrice nouvelle* , essuya à-peu-près la même tracasserie que *l'Amour Musicien*. Une Comédienne célèbre crut se reconnoi-

DE POISSON. 13
tre dans ces vers que débite un valet.

Je connois son esprit , & te donne ma foi,
Que s'il en est qui vont dans les loges pour
plaire,

Celle-ci pourroit bien aller jusqu'au Parterre:

Il faut qu'elle ait entrée en vingt mille mai-
sons;

Car avec tout le monde elle a des liaisons,
Se mêle du Barreau, de la Cour, de la Guerre,
Et rien, je crois, n'est fait que par son mi-
nistere.

Qu'un emploi soit vacant, elle le fait avoir,
Sans trop solliciter, à qui le peut vouloir.

Un mariage fait, elle le fait défaire;

Une terre vendue, elle la fait retraire;

Brouille tous ceux qui sont étroitement liés,

Et raccommode aussi tous ceux qui sont
brouillés;

Entre dans le détail des Charges, des Offices,

Des fonds des Hôpitaux, de ceux des Bénéfices;

Par elle celui-là devient Introduceur,

Celui-ci Secrétaire, & l'autre Ambassadeur,
&c. . . .

L'Actrice eut le même crédit qu'a-
voit eu le Magistrat; la Pièce ne put
être jouée. Elle offre cependant quel-
ques caracteres plaisans & qui ne sont
pas toujours fantastiques; tels, entre
autres, que cette *Baronne* qui ne parle
qu'en déclamant; cette *Comtesse* qui ne

14 VERT DE POISSON.

répond aux discours de son Amant, que par des passages d'Opéra; cet Abbé qui se croit grand déclamateur, parce qu'il passoit pour tel au Collège, &c. Le style de cette Comédie est d'ailleurs facile, naturel & fertile en saillies.

A l'égard des talens de l'Auteur pour le genre Dramatique, il joint au naturel que son ayeul mit dans ses Comédies, plus d'exactitude dans la conduite, plus de décence & de pureté dans l'expression: il dialogue & verse avec facilité, entend l'art des contrastes, & sçait égaier les sujets qu'il traite: en un mot, il figure avec honneur dans la classe de ces Ecrivains qui, sans avoir atteint au sublime de l'art, l'ont enrichi de productions utiles & agréables. On sçait trop que cette classe, beaucoup plus nombreuse que la première, l'est & le sera toujours bien moins que celle qui vient après.



TABLE

*Des Pièces contenues dans les deux Volumes
des Œuvres de PHILIPPE
POISSON.*

TOME PREMIER.

VIE ET OUVRAGES DE L'AUTEUR.

LE PROCUREUR ARBITRE, Comédie en un Acte & en Vers.

ALCIBIADE, Comédie en trois Actes & en Vers.

L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE, Comédie en un Acte & en Vers.

LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE, Comédie en trois Actes & en vers.

LE MARIAGE PAR LETTRE DE CHANGE, Comédie en un Acte & en Vers, avec la Musique.

TOME SECOND.

LES RUSES D'AMOUR, Comédie
en trois Actes & en vers.

L'AMOUR SECRET, Comédie en
un Acte & en Vers.

L'AMOUR MUSICIEN, Comédie
en un Acte & en Vers.

L'ACTRICE NOUVELLE, Comé-
die en un Acte & en Vers.

LA BOETE DE PANDORE, Co-
médie en un Acte & en Vers.

LE PROCUREUR

LE
PROCUREUR
ARBITRE,
C O M É D I E

En un Acte , en Vers,
P A R M. POISSON;

Représentée pour la première fois par les
Comédiens ordinaires du Roi.
le 25 Février 1728.

ACTEURS.

LA VEUVE.

LISETTE.

ARISTE.

PYRANTE.

D'ESQUIVAS.

DE VERDAC.

LISIDOR.

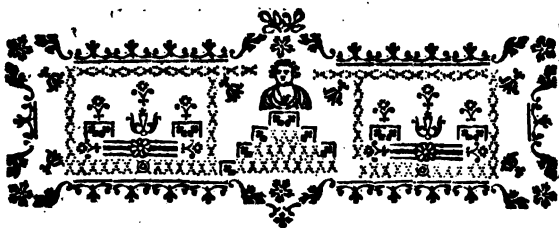
GÉRONTE.

LA BARONNE.

AGÉNOR.

ISABELLE.

La Scène est chez Ariste.



LE
PROCUREUR
ARBITRE,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.
LA VEUVE, LISETTE.

LISETTE.

PERSONNE en ce logis ne fait votre re-
tour,
P. Madame ; & chez Ariste il n'est pas en-
cor jour :
Je ne vois dans ce lieu pas une ame pa-
roître.

De grace, expliquez-vous. Si je m'y fais connoître,
Vous avez dans le cœur quelque trouble secret,
Et je soupçonnerois qu'Ariste en est l'objet.

A 2

4 LE PROCUREUR ARBITRE,

Me tromperois? Hé quoi! vous soupirez, je pense?
Bon, je suis à présent ferme dans ma croyance.
Votre retour hâté ne m'instruisoit qu'un peu,
Mais le soupir acheve, & vaut un plein aveu.
Je vous l'ai toujours dit, Madame: le veuvage
Ne convient nullement aux femmes de votre âge.
Ariste est jeune, aimable; il vous plait; vous devez
Partager avec lui le bien que vous avez.

LA VEUVE.

J'aime Ariste, il est vrai; mais, ma chère Lisette,
Du parti qu'il a pris, puis-être satisfaite?
Il s'est fait Procureur; & c'est t'en dire assez.

LISETTE.

Il a de votre Époux la Charge, je le fais;
Mais c'est avec honneur, dit-on, qu'il s'en acquitte,
Et par-tout on entend élever son mérite:
Entre nous, du Défunt il ne suit point les pas.
Et c'est le bruit commun...

LA VEUVE.

Cela ne se peut pas.
Mon incrédulité là-dessus est extrême.

LISETTE.

Hé bien! Madame, il faut en juger par vous-même;
Il faut voir s'il est vrai tout ce qu'on dit de lui;
Et l'éprouver enfin, même dès aujourd'hui.

LA VEUVE.

Et de quelle façon?

LISETTE.

C'est ici, d'ordinaire,
Qu'il écoute tous ceux qui lui parlent d'affaire;

COMÉDIE.

5

Tout ce rez-de-chauffée est votre appartement.
Je puis vous mettre en lieu, d'où l'on peut aisément
Ouir, sans être vu, toutes les audiences,
Même sans perdre rien des moindres circonstances.
Qu'en dites-vous? Hé quoi! vous ne répondez rien?
Vous m'avez dit cent fois, (& je m'en souviens bien)
Que si de votre Epoux vous aviez connu l'ame,
Vous n'en auriez voulu jamais être la femme.

L A V E U V E.

D'accord.

L I S E T T E.

Hé bien! avant de livrer votre cœur,
Voyons si celui-ci peut être homme d'honneur:
C'est, puisque vous l'aimez, le parti qu'il faut prendre.
Par-là vous connoîtrez...

L A V E U V E.

Je viens, je crois, d'entendre

La voix d'Ariste.

L I S E T T E.

Il va, sans doute, ici venir.
Rentrez, Madame. Moi, je vais l'entretenir.
Tandis qu'il fera seul, je veux un peu d'avance
Sonder ses sentimens, & savoir ce qu'il pense.

(*A part.*)

La Robe lui sied bien!



SCENE II.

ARISTE, LISETTE.

ARISTE.

AH! Lifette, bon jour :
Notre charmante veuve est, dit-on, de retour.

LISETTE.

Quoi! Monsieur, vous savez déjà cette nouvelle?

ARISTE.

Oui, depuis un moment. Comment se porte-t-elle?

LISETTE.

C'est toujours même éclat, toujours même embon-
point,

Avec un enjouement qui ne la quitte point.

Aujourd'hui nous allons à ce deuil incommode

Faire enfin succéder les habits à la mode :

C'est, je crois, pour cela qu'elle est venue ici.

ARISTE.

Ah! que l'on est heureux quand on vit sans souci!

LISETTE.

Cette réflexion qu'en ce moment vous faites,

Montre que vous avez quelques peines secrètes.

Ah! que l'on est heureux quand on vit sans souci!

On en a sûrement, lorsque l'on parle ainsi.

ARISTE.

Oui, Lifette, j'en ai; je ne puis te le taire :

Et la charmante veuve...

LISETTE.

Ah! j'entends votre affaire.

COMÉDIE.

L'amour vous a gagné ; sur vos sens il agit,
Et la veuve à présent occupe votre esprit.

A R I S T E.

Oui , Lifette , je sens pour ta belle Maitresse
Tout ce que l'amour peut inspirer de tendresse.
Je te dirai bien plus. Quand de feu son Époux
J'eus acheté l'Étude ; ah ! Lifette , entre nous ,
Mon cœur de ses attraits faisoit déjà l'épreuve ,
Et je souhaitois moins la Charge que la veuve.

L I S E T T E.

Si vous aviez dessein de posséder son cœur ,
Il ne falloit donc pas vous faire Procureur :
Elle a pris pour ce titre une haine implacable.
Tout homme de Pratique , est pour elle effroyable.

A R I S T E.

Mais son mari l'étoit : & la haine qu'elle a...

L I S E T T E.

C'est justement , Monsieur , par cette raison-là.
L'Époux avec lequel on l'avoit assortie ,
Jusqu'au jour qu'il mourut fut son antipathie ;
Et cette aversion regne encor aujourd'hui
Pour tout ce qui peut même avoir rapport à lui :
Le mot de Procureur la fait sauter aux nues.
Nous nous sommes de vous vingt fois entretenues.
» Lifette , disoit-elle , en dévoilant son cœur ,
» Ah ! ne me parle point d'un mari Procureur :
» Quand il seroit doué d'un mérite suprême ,
» Je m'imaginerois avoir encor le même.
Du tems que vous étiez Maître-Clerc en ces lieux ,
Avant que le Défunt nous eût fait ses adieux ,
De tous les Procureurs vous ne faisiez que rire ;
Et tous les jours , enfin , quelque trait de satire
Sortoit de votre bouche à leur intention :
Pourquoi donc avoir pris cette Profession ,
Vous , qui pouviez fort bien être toute autre chose ?

A 4

LE PROCUREUR ARBITRE,

A R I S T E.

Hélas ! & c'est l'amour qui lui-même en est cause.
Quand je pris ce parti , Lifette , je croyois
Que c'étoit m'approcher de tout ce que j'aimois ;
Qu'il n'étoit point pour moi d'occasion plus belle.
Pour lui marquer mes soins, mes respects & mon zèle.
D'ailleurs , j'ai voulu voir si sous ce vêtement
Un homme ne pouvoit aller droit un moment ;
Si cette Robe étoit d'essence corruptible ,
Si l'honneur avec elle étoit incompatible.

L I S E T T E.

Elle vient de l'Ayeul du Pere du Défunt ,
Insigne Grapignan , ou fripon , c'est tout un :
Ensuite elle passa , (la chose est bien sincère ,)
A son fils , qui devint plus fripon que son pere :
Et le dernier , enfin , qui s'en vit possesseur ,
Fut encor plus fripon que son prédécesseur.
Que vous allez par elle acquérir de science !
Depuis que vous l'avez , dites , en conscience ,
Ne vous a-t-elle pas déjà bien inspiré ?

A R I S T E.

D'abord elle a voulu me tourner à son gré :
Et dans mes bras , Lifette , à peine je l'eus mise ,
Que de l'ardeur du gain mon ame fut éprise ;
La chicane m'offrit tous ses détours affreux ;
Je me sentis atteint de desirs ruineux :
Mais ma vertu pour lors en moi fit un prodige.
Vous en aurez menti , maudite Robe , dis-je ;
Vous ne pourrez jamais me porter dans le cœur
Rien de votre poison , ni de votre noirceur :
Pour soleil d'équité je veux qu'on me renomme ,
Et qu'on voye une fois sous vous un honnête homme.

L I S E T T E.

Avec ces sentimens , comment va le profit ?

A R I S T E.

Je vis avec aifance , & cela me suffit.

Je me fais une loi de ne taxer personne ,
 De prendre aveuglément tout ce que l'on me donne.
 J'ai su jusques ici , par un jugement sain ,
 Accorder comme il faut l'honneur avec le gain.
 Il est vrai quelquefois que le diable me tente ,
 Que l'ardeur de piller m'agite , me tourmente.
 L'occasion vingt fois a su se présenter ;
 Mais je tiens toujours ferme , & fais la rebuter.
 Pour ne pas succomber , ah ! qu'il faut être habile !
 Et voilà ce qui rend ce métier difficile.

L I S E T T E.

Vous ne traînez donc pas des Procès en longueur ?

A R I S T E.

Moi , traîner des Procès ! Ils me sont en horreur.
 Pour avoir du renom , n'est-il que ce remède ?
 Tout au contraire ; moi , j'empêche que l'on plaide.
 La chicane en ce lieu ne trouve nul crédit ;
 Je n'ai de Procureur , en un mot , que l'habit.
 J'exerce mes talens sous un plus noble titre.
 De tous les différends je suis ici l'Arbitre ;
 Et sans Huissier , ni Clerc , Avocat , ni Greffier ,
 Je dispense les loix en mon particulier.

L I S E T T E.

La Jurisdiction me paroît fort nouvelle :
 Mais au Public , enfin , quel bien rapporte-t-elle ?

A R I S T E.

Quoi ! tu ne le vois pas ?

L I S E T T E.

Moi ? Non.

A R I S T E.

Lorsqu'un Plaideur
 Me vient , contre quelqu'un , demander ma faveur ,

A 5.

10 LE PROCUREUR ARBITRE,

Et qu'il veut procéder, soit pour un héritage,
Ou pour quelqu'autre bien dont il faut le partage,
Je fais venir, avant que de rien décider,
Celui contre lequel il est prêt de plaider;
Et d'Arbitre équitable alors faisant l'office,
J'oppose à leurs desseins les frais de la Justice.
Si vous plaidez, leur dis-je, il en coûtera tant;
Et vantant tout le prix d'un accommodement,
Je leur prouve, bien loin de les faire combattre,
Qu'un Procès qu'on évite, en sauve souvent quatre.
Ils goûtent mes raisons, voyent ma bonne foi,
Et de tous leurs débats se rapportent à moi.
Par-là, j'arrête ainsi leur chicane en sa source,
Et leur épargne, enfin, & la peine & la bourse.

L I S E T T E.

C'est pousser la justice à sa perfection.

A R I S T E.

Mais apprend jusqu'où va ma réputation,
Et comme en peu de tems elle s'est établie.
De monde tous les jours ma maison est remplie.
Gens de toutes façons, & Nobles & Bourgeois,
Viennent me consulter, & passent par mes loix:
Car ce n'est pas toujours sur de graves matieres,
Que l'on me vient ici demander mes lumieres.
A travers les détails de cent discussions,
Lesquelles on remet à mes décisions,
Je suis souvent instruit des faits des plus bizarres.

L I S E T T E.

Et témoin, que je crois, de scènes assez rares?

A R I S T E.

Ah! je t'en citerois pendant un jour entier
Des plus folles. Tantôt, c'est un Co-héritier
Qui demande, pour être unique Légataire,
Quelle fausse manœuvre alors il pourroit faire.

COMÉDIE.

11

L'un vient secrètement implorer mes avis
Sur les fonds d'une caisse un peu trop divertis.
Un autre me demande, attendu qu'on le blâme,
Des conseils sur les faits & gestes de sa femme.
D'un Brevet de Calotte un autre s'offensant,
Veut intenter Procès à tout le Régiment.
Bon ! j'aurois de quoi faire une belle légende,
De ce qu'il faut ici tous les jours que j'entende.
Je rends, quoi qu'il en soit, justice à tous venans.
Sourd à la brigue enfin, comme aveugle aux présens,
Avec de justes poids je pèse toutes choses.
Point de Grosses, d'Exploits, d'Appointemens de
causes.
Je ne suis, en un mot, que la seule équité:
Et l'on me nomme ici, grace à ma probité,
De Thémis le soutien, des malheureux le frere,
Des veuves le mari, des orphelins le pere.

L I S E T T E.

Et vous pourrez toujours conserver constamment
Cette même droiture ?

A R I S T E.

Oui, très-certainement.

L I S E T T E.

Vous vous relâcherez, quoi que vous puissiez dire.
Au son de l'or, souvent on se laisse séduire.

A R I S T E.

Non, non.

L I S E T T E.

Quelqu'un viendra vous dire avec ardeur :
Voilà trois cents louis, jugez en ma faveur.

A R I S T E.

Non ; je suis là-dessus un homme impitoyable.

12 LE PROCUREUR ARBITRE,

L I S E T T E.

L'on vous fera parler par quelque objet aimable ,
Dont les charmes naissans , les graces , les appas...

A R I S T E.

Dont les charmes naissans?... Je ne me rendrai pas.
Je veux être au-dessus de l'humaine foiblesse.

L I S E T T E.

Vous ferez donc , Monsieur , unique en votre espece.
Mais quelqu'un peut venir ici vous consulter ;
Vos momens vous sont chers , & je vais vous quitter.

A R I S T E.

Il est ici des jours où tout Paris abonde :
Mais je crois qu'aujourd'hui je n'aurai pas grand
monde ,

Et que mes plus grands soins seront d'accommoder
Deux Gascons sur un fait que je dois décider :
Je compte qu'ils viendront ; & je vais les attendre.

L I S E T T E.

Près de la veuve , moi , Monsieur , je me vais rendre.

A R I S T E.

Ah ! Lifette , peins-lui l'excès de mon ardeur ;
Dis-lui que tous mes vœux...

L I S E T T E.

Je doute que son cœur ,
A parler franchement , réponde à votre flamme :
Mais j'agirai pour vous du meilleur de mon ame ;
Et je viendrai vous dire , avant la fin du jour ,
L'effet qu'aura produit l'aveu de votre amour.



SCÈNE III. (*)

ARISTE, PYRANTE.

PYRANTE.

- » **V**OTRE esprit, dont par-tout on vante l'excellence ,
 » Me fait de vos conseils implorer l'assistance ,
 » Monsieur.

ARISTE.

- Épargnez-moi dans vos civilités ,
 » Et me dites , Monsieur , ce que vous souhaitez.

PYRANTE.

- » D'un fils qui m'est fort cher la mauvaise conduite ,
 » Depuis assez long-tems me chagrine & m'irrite :
 » Je ne l'ai point contraint tant que j'ai remarqué
 » Qu'à vivre sagement il étoit appliqué :
 » Il voit certaine fille en votre voisinage ,
 » Dont la vertu n'est pas une vertu sauvage ;
 » Elle est jeune , bien-faite , & pleine d'agrémens ;
 » Et je crains pour mon fils les sots engagemens :
 » Chez cette Belle enfin il fait de la dépense ,
 » Le bien qu'il peut attendre , est dissipé d'avance.
 » Daignez me secourir en cette occasion ,
 » Et m'aidez à détruire une telle union.

ARISTE.

- » Ne peut-on, dites-moi , faire enfermer la Belle ?

PYRANTE.

- » Oh ! non, Monsieur ; elle a tant de monde pour elle ,
 » Que ce seroit tenter ce secours vainement.

(*) Cette Scène & la suivante ne se jouent pas ; on l'a laissée pour la curiosité des Lecteurs.

14 LE PROCUREUR ARBITRE,

A R I S T E.

- » Ne pouvez-vous parler à ce fils vivement,
- » Et faire un peu valoir l'autorité de pere ?

P Y R A N T E.

- » Non ; je craindrois pour lui l'effet de ma colere :
- » Je suis prompt , violent ; & s'il me répondoit ,
- » Je ne fais pas , Monsieur , ce qu'il arriveroit.
- » Je le connois ce fils ; & j'avoue , à ma honte ,
- » Que de tous mes conseils il ne fait aucun compte.
- » Mais si vous lui parliez ?

A R I S T E.

D'accord. Mais , entre nous ,

- » Croyez-vous qu'il fera pour moi plus que pour vous ,
- » Et pensez-vous qu'il veuille ouïr mes remontrances ,
- » Lorsqu'il ne peut avoir pour vous de déférences ?
- » Tous mes discours , sur lui , n'auront aucun pouvoir.

P Y R A N T E.

- » Comme c'est en vous seul que je mets mon espoir ,
- » En vous , Monsieur , en qui toute l'équité brille ,
- » Faites-moi le plaisir de parler à la fille.

A R I S T E.

- » Monsieur , je le voudrois ; mais c'est , en vérité ,
- » Un pas qui ne va point avec ma gravité.
- » Mais vous-même allez-y , plein d'un air de franchise :
- » Vous le pouvez sans crainte , & tout vous autorise.
- » Remontrez-lui vous-même avec un cœur ouvert ,
- » Que pour elle ce fils se dérange & se perd.
- » Tentez-la du côté de la reconnaissance.
- » Ces filles prisent mieux l'argent que la constance.
- » Chez un objet qui met ses graces à profit ,
- » L'Or bien mieux que l'Amour établit son crédit.
- » Allez-y , croyez-moi.

P Y R A N T E.

Non ; je vous le confesse ,

- » Monsieur , je n'irai point , je connois ma foiblesse :

COMÉDIE.

15

- » Je connois ses appas , ils savent tout charmer ;
- » Et je ne pourrois , moi , m'empêcher de l'aimer.

A R I S T E.

- » Ah ! Monsieur , à cela je n'ai point de réplique ,
- » Et je mettrois en vain mes conseils en pratique.
- » Ne condamnez donc plus votre fils aujourd'hui ,
- » Puisqu'en semblable cas vous feriez comme lui.
- » C'est pour dernier avis ce que je puis vous dire.

P Y R A N T E.

- » Je vais y réfléchir , Monsieur , & me retire.

S C E N E I V.

A R I S T E , *seul.*

- » **D**ES hommes la plupart voilà le foible affreux :
- » Ils blâment dans chacun ce qui domine en eux.
- » Ma foi , tel qui s'érige en correcteur du vice ,
- » S'y livre bien souvent au gré de son caprice.
- » Et dans l'occasion , s'il le faut parier ,
- » Le Maître fera pis cent fois que l'Ecolier.



S C E N E V.

ARISTE, D'ESQUIVAS.

ARISTE, *à part.*

C'EST un de nos Gascons : selon toute apparence,
L'autre à se rendre ici tardera peu , je pense.

D'ESQUIVAS.

Certain billet , Monsieur , écrit de votre main ,
Pour me rendre chez vous m'a fait mettre en chemin.
Quel seroit le sujet qui près de vous m'appelle ?
Quelque Belle se plaint que je suis infidèle ,
Sans doute , & vous a fait sa déposition ?

ARISTE.

Non ; ce n'est point cela dont il est question ,
Monsieur. Et sur le fait dont je vais vous instruire ,
Vous n'aurez pas , je crois , si grand sujet de rire.
A Monsieur de Verdac , que vous connoissez bien ,
Devez-vous mille francs , ou ne devez-vous rien ?

D'ESQUIVAS.

A Monsieur de Verdac ? Moi ?

ARISTE.

Vous.

D'ESQUIVAS.

Qu'il me souviennne...

A rappeler cela , ma foi , j'ai de la peine.
Ma mémoire souvent est pleine d'embarras.
Je ne fais si je dois , ou si je ne dois pas.

ARISTE.

D'un ami qui vous fut obliger avec zèle ,
Vous auriez dû garder un souvenir fidèle.

COMÉDIE.

17

D'ESQUIVAS.

Qu'on m'ait fait du chagrin , ou qu'on m'ait obligé ,
Je ne m'en souviens plus , c'est un défaut que j'ai :
De naissance je tiens ce manque de mémoire.

A R I S T E.

La mémoire vous manque ?

D'ESQUIVAS.

Oui.

A R I S T E.

J'ai peine à le croire :

D'ESQUIVAS.

Je pourrois vous conter , sans tant de questions ,
Comme elle m'a manqué dans cent occasions.
Et pour vous le prouver , écoutez , je vous prie ,
Un trait bien singulier. Un jour je me marie ,
C'étoit dans mon Pays , je m'en souviens fort bien ;
Après tout le détail du conjugal lien ,
Ayant eu bonne dot , & voulant de Toulouse
Emmener à Paris sur le champ mon épouse ;
Apparemment troublé dans la possession
D'un objet qui faisoit toute ma passion ,
Je pris , sans y penser , la poste , sur mon ame :
Bref , j'emportai la dot , & j'oubliai ma femme.

A R I S T E.

J'en demeure d'accord , le trait est singulier.

D'ESQUIVAS.

Dernierement encor , chez un gros Jouaillier
Achetant promptement pour quelques Demoiselles ,
Girandole & brillans , & d'autres bagatelles ,
Je sortois sans payer , comptant peu revenir ,
Sans le Marchand , Monsieur , qui m'en fit souvenir.
Ce manque de mémoire est fort désagréable.

A R I S T E.

Sans doute ; & vous doit faire un tort considérable ;

18 LE PROCUREUR ARBITRE,

D'ESQUIVAS.

Ah ! si cela m'en fait ? Je le crois bien , ma foi.
Voici ce qui m'arrive encore ; écoutez-moi.
Avec un homme , un jour , je pris une querelle ;
Ce fut pour une Dame , aimable , riche & belle :
L'endroit où nous étions , ne nous permettoit pas
De finir sur le champ par le fer nos débats :
C'étoit au Bal ; & là , si l'on eût vu nos lames ,
Nous aurions effrayé plus de soixante Dames.
Il me dit à l'oreille : » A tel endroit , demain.
» Tope , lui répondis-je en lui serrant la main.
Hé bien ! le lendemain , quel bonheur pour sa vie !
C'est la première chose , en un mot , que j'oublie.

A R I S T E.

Peut-être cet oubli fut pour vous un bonheur.

D'ESQUIVAS.

Un cas , où j'aurois pû faire voir ma valeur ?
O mémoire pour moi trop défavantageuse !

A R I S T E.

Pour moi , je jugerois que vous l'avez heureuse.
Mais parlons sans détour , & que la bonne foi
Se développe ici : vous devez , je le croi.
Quand vous vous rejettez sur le peu de mémoire ,
Il suffit de cela pour me le faire croire.
Ne vous reposez pas sur cet expédient :
C'est , pour vous échapper , un mauvais faux-fuyant ,
Un prétexte honteux ; & je vous certifie
Qu'il vous condamne plus qu'il ne vous justifie.

D'ESQUIVAS.

Hé bien ! Monsieur , faisons comme si je devois ,
Comme si sur le champ je m'en ressouvenois.
Je dois , je le veux : mais soyez-moi favorable.
Je voudrois , pour payer , un tems plus convenable.

Mille francs aujourd'hui ne se trouvent pas bien ;
 Et , pour dire le vrai , par ma foi , je n'ai rien.
 Mais , secours merveilleux ! ressources salutaires !
 Je fais couper des bois dans une de mes Terres :
 Et c'est sur le produit que j'en dois recevoir ,
 Que je m'acquitterai.

A R I S T E.

J'entends ; il faudra voir.

La proposition me paroît assez bonne.
 Sur ees bois-là l'on peut...

D' E S Q U I V A S.

Voyez si je raisonne !

Mes bois étant en vente , ils seront achetés ;
 Les écus sur le champ me seront tous comptés ;
 Et sur l'argent reçu de ces bois qu'on achette ,
 J'acquitte ma parole , & je paye ma dette.

A R I S T E.

Il faut lui proposer cet accommodement :
 Et dès qu'il paroîtra... le voici justement.

D' E S Q U I V A S.

Avec lui je vous laisse.

A R I S T E.

Et pourquoi ce mystère ?

D' E S Q U I V A S.

C'est qu'il est violent ; & moi , je suis colere :
 Et je serois fâché , Monsieur , que devant vous...

A R I S T E.

Non ; tout se passera , croyez-moi , sans courroux.
 Vos propositions étant si raisonnables...

D' E S Q U I V A S.

Il est assez malin pour les traiter de fables ;
 Mais prenez comme il faut mes petits intérêts ,
 A votre jugement , Monsieur , je me soumetts.

S C E N E V I.

ARISTE, D'ESQUIVAS, DE VERDAC.

VERDAC , à d'Esquivas.

A H ! Monsieur , serviteur. Après tant de paroles,
Qui toutes ont été légères & frivoles ,
Après tant de délais , pourrai-je me flatter ? ...

A R I S T E.

Monsieur est galant homme , & songe à s'acquitter.
Il voudroit de bon cœur pouvoir vous satisfaire ;
Mais comme la fortune à ses vœux est contraire ,
Qu'il n'est pas aujour d'hui fort en argent comptant ,
Il promet vous payer sur des fonds qu'il attend.

V E R D A C.

Ah ! s'il attend des fonds , il peut seul les attendre :
Mais moi...

A R I S T E.

Ce sont des bois qu'à sa Terre il fait vendre...

V E R D A C.

Lui , des bois ?

D' E S Q U I V A S.

Oui , des bois que je fais mettre à bas.

V E R D A C.

Et qui les a produits ?

D' E S Q U I V A S.

La Terre d'Esquivas.

Ce sont les plus beaux bois...

V E R D A C.

C'est une rêverie.

J'ai passé dans ce lieu trente fois en ma vie ,
Et n'ai vu là , je jure , aucun bois nulle part.

COMÉDIE. 21

D'ESQUIVAS.

Vous y passâtes donc dans le tems du brouillard ?

VERDAC.

Ah ! fort bien , le brouillard ! La raison est plaisante.

D'ESQUIVAS.

Il est pourtant certain.

VERDAC.

Que le diable m'enchanter,

Si dans tous ces bois-là qu'il ose vanter tant ,

L'on trouveroit de quoi se faire un cure-dent.

De ses subtilités je connois l'étendue ;

Qu'il me paye à présent la somme qui m'est dûe.

Croit-il que par ses bois nous serons éblouis ?

Hier , il a gagné plus de deux cents louis :

Plus de trente Joueurs en rendroient témoignage.

Il détourne les yeux, ... Il pâlit , je le gage ?

ARISTE , à d'Esquivas.

Allons , de bonne grace , acquittez-vous.

D'ESQUIVAS , à part.

Morbleu,

(A Aristte.)

Me voilà pris. Monsieur , t'est un argent du jeu.

Je voudrois de bon cœur pouvoir le satisfaire ;

Mais sans passer pour fat , je ne puis m'en défaire.

ARISTE.

Vous vous êtes remis à mon seul jugement ,

N'est-ce pas ?

D'ESQUIVAS.

Oui , Monsieur.

VERDAC.

Et moi , pareillement.

22 LE PROCUREUR ARBITRE,

A R I S T E.

La compensation ici doit être faite.
C'est sur l'argent du jeu qu'il faut payer la dette
Que vous avez promis d'acquitter tant de fois,
Et garder pour le jeu la vente de vos bois.
Qu'il n'en soit plus parlé.

D' E S Q U I V A S.

Le jugement étrange !

V E R D A C.

On vous laisse vos bois ; c'est juger comme un Ange.

D' E S Q U I V A S.

Tenez , Monsieur , tenez , voilà tous vos louis.
L'action que je fais n'est pas de mon Pays.
Je devrois appeler ici de la Sentence ;
Mais je fais sur mes bois plus de fond qu'on ne pense.

V E R D A C.

Ce que je tiens ici me paroît plus certain.

A R I S T E.

Êtes-vous satisfait ?

V E R D A C.

Oui , Monsieur , à la fin.

A R I S T E , *à d'Esquivas.*

C'est comme il faut agir en affaire pareille.

D' E S Q U I V A S.

Je ne me fais pas , moi , faire tirer l'oreille.
Serviteur.



SCENE VII.

ARISTE, DE VERDAC.

VERDAC.

A DIEU donc. Je ne fais pas comment
M'acquitter envers vous.

ARISTE.

Trève de compliment.

VERDAC.

Ah ! je n'en ferai point si cela vous chagrine.
Mais, Monsieur, voici l'heure à-peu-près que l'on
dîne :

Voulez-vous d'un repas accepter votre part ?
D'une indigestion vous courez le hazard.

ARISTE.

Non, je vous remercie ; une affaire m'engage...

VERDAC.

Je ne vous presse pas là-dessus davantage.



SCENE VIII.

ARISTE, *scul.*

CE Monsieur d'Esquivas me veut mal en son cœur ;
C'est sur mon jugement qu'il s'est piqué d'honneur ;
Par pure gasconnade il a rendu l'espece ;
Il paye , mais c'est moins pour tenir sa promesse ,
Que pour donner du poids à ses subtilités ,
Et soutenir l'honneur de ses bois inventés.

SCENE IX.

ARISTE , LISIDOR , GÉRONTÉ.

LISIDOR.

Nous venons vous prier, Monsieur, avec instance,
De vouloir nous donner un moment d'audience.

GÉRONTÉ.

Oui , nous vous supplions d'être Médiateur
D'un petit différend.

ARISTE.

Messieurs , de tout mon cœur.

GÉRONTÉ.

Je vais donc , s'il vous plaît , vous expliquer l'affaire,
La circonstancier , pour la rendre plus claire ;

Et

Et vous pourrez juger qui de nous a raison.
 A Monsieur , depuis peu , j'ai vendu ma maison ;
 Terre , si vous voulez , ou bien Châtellenie ,
 Telle que je l'avois , de ses meubles garnie ,
 Avec cour , basse-cour , jardins & potagers ,
 Bois de haute-futaie , & garenne , & vergers ,
 Vignobles & taillis , oseraie & communes ,
 Enfin , j'ai tout vendu , sans réserves aucunes.
 Il arrive aujourd'hui qu'en y faisant bâtir ,
 Il y trouve un trésor ; il m'en vient avertir :
 Son scrupule le force à vouloir me le rendre ;
 Ma conscience , moi , me défend de le prendre :
 Et nous avons recours à votre jugement.

A R I S T E.

Voilà ; je vous l'avoue , un rare différend ,
 Messieurs.

L I S I D O R.

J'ai , de Monsieur , acheté l'héritage ,
 Soixante mille francs en tout , pas davantage :
 J'y trouve , en bâtissant après l'an & le jour ,
 Trente-deux mille écus dans le fond d'une tour.
 Je sais que de sa Terre il m'a bien fait la vente ;
 Mais je puis dire aussi , comme chose constante ,
 Qu'il n'a pas prétendu , témoin un tel trésor ,
 Me la céder , avec cent mille francs encor.

G É R O N T E.

Quand je vous ai vendu , j'ai prétendu tout vendre :
 Le trésor est à vous ; c'est à vous de le prendre.

L I S I D O R.

Non , Monsieur , s'il vous plaît.

G É R O N T E.

C'est à vous qu'il est dû.

L I S I D O R.

Et pourquoi donc à moi ? Me l'avez-vous vendu ?

Tome I.

B

26. LE PROCUREUR ARBITRE,

G É R O N T E.

Oui.

L I S I D O R.

Mais quand j'achetai , dites-moi , cette Terre ,
Ses vignes & ses prés , & tout ce qu'elle enferme ,
Saviez-vous qu'un trésor étoit dedans resté ?

G É R O N T E.

Non.

L I S I D O R.

Si vous l'aviez su , l'auriez-vous emporté ?

G É R O N T E.

Oui , sans doute : pour lors il étoit de mon terme ;
Mais aujourd'hui la Terre , & ce qu'elle renferme ,
Est à vous , en un mot , du haut jusques en bas.

L I S I D O R.

Oui , mais hors le trésor , il ne m'appartient pas :
Je maintiendrai toujours ma conscience pure.

G É R O N T E.

Je ne chargerai point la mienne , je vous jure ;
Et ne suis pas venu jusqu'à l'âge où je suis ,
Pour m'emparer de biens , selon moi , mal acquis.

L I S I D O R.

Quelle que soit , Monsieur , de mes ans la foiblesse ,
Elle n'altère rien de ma délicatesse.
Le trésor est à vous ; je suis ferme en ce point.

G É R O N T E.

Je soutiens le contraire , & n'en démordrai point.
Il n'est aucun usage , en un mot , qui ne prouve
Qu'un trésor appartient à celui qui le trouve.

A R I S T E.

Eh! Messieurs , doucement. Qu'un trait si généreux
Ne vous aille pas rendre ennemis tous les deux.
Votre discussion est , sans doute , admirable ;
Jamais trésor trouvé n'en causa de semblable :

C'est pour le posséder qu'on rendroit des combats,
 Et vous vous débattiez à qui ne l'aura pas.
 Vous avez, il est vrai, de l'âge l'un & l'autre,
 Et vous êtes d'un tems bien éloigné du nôtre.
 Dans l'univers entier je défie, entre nous,
 Que l'on puisse trouver deux hommes comme vous.
 Il faut à cet argent trouver pourtant un maître,
 Puisque nul de vous deux aujourd'hui ne veut l'être.
 Pour vous mettre d'accord, il seroit un moyen :
 A des infortunés on peut donner ce bien,
 Le répandre sur ceux qu'un triste sort outrage.
 D'accord : on n'en sauroit faire un plus digne usage.

G É R O N T E.

Oui, Monsieur, c'est penser comme un homme
 d'honneur :
 Je souscris à cela du meilleur de mon cœur.

L I S I D O R.

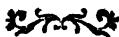
Et pour moi, j'y consens de même, je vous jure,
 Monsieur ; & , s'il le faut, j'y joins ma signature.
 Vous serez de ce bien mis en possession,
 Et vous-même en ferez la distribution.

A R I S T E.

Volontiers. Cependant il seroit nécessaire
 De raisonner encore un peu sur cette affaire.
 Vous reviendrez tantôt ; nous la terminerons
 Avec plus de loisir.

L I S I D O R.

Monsieur, nous reviendrons.



S C E N E X.

A R I S T E , *seul.*

L'EMPLOI de ce trésor m'inquiète , m'agite ;
 Il faut y réfléchir , & cela le mérite.
 En dispersant ce bien à tous les malheureux ,
 Par ma foi , ce sera peu de chose pour eux :
 Ils n'auront pas chacun une obole , peut-être ;
 Et c'est cent mille francs jettés par la fenêtre.
 Cet argent répandu sur tant & tant de gens ,
 Loin de les enrichir , feroit mille indigens ;
 Et que toutes ces parts soient réduites en une ,
 D'un seul homme à l'instant elle fait la fortune ,
 Mêm' sans se donner le moindre mouvement.
 Cette réflexion me plaît infiniment ,
 Et coule dans mes sens... Mais quelle erreur extrême !
 Que dis-je , malheureux ? Ne suis-je plus le même ?
 Qui me fait tout-à-coup à ce point m'oublier ?
 C'est la maudite Robe ; elle fait son métier :
 Ces inspirations ne me viennent que d'elle.
 Allons , il faut s'armer d'une force nouvelle.
 Laissons à ces Vieillards le soin de partager
 Ce trésor à tous ceux qu'ils voudront soulager.
 Les trois quarts de ce bien , en m'en voyant le maître ,
 Dans le fond de mes mains demeureroient , peut-être.
 Qu'il soit donné par eux , ou que pour cet emploi ,
 Ils cherchent quelques gens moins délicats que moi.



SCENE XI.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

BON ; je vous trouve seul.

ARISTE.

Ah ! ma chere Lisette ,

Que viens-tu m'annoncer ?

LISETTE.

La veuve est inquiète ;

Tout va bien.

ARISTE.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Qu'elle est de votre amour

Informée ; & j'ai fait , comme il faut , votre cour.

ARISTE.

Après ?

LISETTE.

J'ai su lui faire une peinture vive

De tout votre mérite. Elle , fort attentive

A ce que je disois , baïssoit la vûe.

ARISTE.

Hé bien ?

LISETTE.

Que vous êtes heureux !

ARISTE.

Et qu'a-t-elle dit ?

LISETTE.

Rien.

B 3

30 LE PROCUREUR ARBITRE,

A R I S T E.

Rien?

L I S E T T E.

Pas le moindre mot.

A R I S T E.

Et sur quelle apparence

Me crois-tu donc heureux, dis-moi?

L I S E T T E.

Sur son silence.

A R I S T E.

Son silence ?

L I S E T T E.

Oui, Monsieur ; dans cette occasion

Le silence devient une approbation.

Si l'aveu de vos feux avoit su lui déplaire ,

Ne m'auroit-elle pas ordonné de me taire ?

Croyez, si mes discours l'avoient mise en courroux,

Qu'elle m'eût dit d'abord : Lisette , taisez-vous.

Mais n'en ayant rien fait, par-là l'on doit comprendre,

Que sur votre chapitre elle aimoit à m'entendre.

A R I S T E.

Je n'ose me livrer à ce flatteur espoir.

L I S E T T E.

Si je m'y connois bien , vous devez en avoir.

Mais par vous-même il faut que votre ardeur éclate :

Je ne puis pas toujours être votre Avocate.

On ne fait point l'amour par procuration.

Que ne la voyez-vous ?

A R I S T E.

C'est mon intention,

COMÉDIE.

31

Mais si je te donnois avant tout une lettre
Pour elle ?

L I S E T T E.

Volontiers ; je saurai lui remettre :
Et cela ne pourra gâter rien.

A R I S T E.

Nullement.

Je vais te la donner dans ce même moment.

L I S E T T E.

Mais n'allez pas , Monsieur , dans votre rhétorique ,
Mêler , sans y penser , des termes de pratique ;
Je vous en avertis.

A R I S T E.

Ton avis est plaisant.

L I S E T T E.

Que le style soit bref : nous voulons maintenant ,
Abjurant de l'amour les anciennes écoles ,
Beaucoup d'effets , Monsieur , & très-peu de paroles.



S C E N E XII.

L I S E T T E , *seule.*

MA Maitresse tantôt l'observoit avec soin,
Et de ses jugemens étoit secret témoin.
Mais quoiqu'elle ait en lui reconnu du mérite,
A se déterminer son cœur encor hésite.
Je ne puis la blâmer ; & l'on doit, selon moi,
Avant que de donner & son cœur & sa foi,
Connoître à fond celui pour lequel on soupire,
Et ne se pas fier à ce qu'on en peut dire.
Une telle prudence est rare parmi nous ;
Et par l'extérieur nos cœurs se prennent tous.
On étale à nos yeux des grâces singulieres ;
Ce fera de l'esprit, ce seront des manieres :
On se rend ; & l'on voit que ces dehors charmans
Étoient des imposteurs, lorsqu'il n'en est plus tems.



S C E N E X I I I.

L I S E T T E , L A B A R O N N E .

L A B A R O N N E .

M O N S I E U R le Procureur est-il ici, mignonne ?

L I S E T T E .

Voilà de plaisans airs que celle-là se donne !
Je ne suis pas d'ici. Mais, Madame, je croi
Qu'il va bientôt venir.

L A B A R O N N E .

Écoutez. Dites-moi,
Est-ce un homme entendu ?

L I S E T T E .

Par-tout on le renomme,
Pour être fort habile, & pour être honnête homme.

L A B A R O N N E .

Honnête homme ? Il n'est pas question de cela.
Je voudrois savoir si...

L I S E T T E .

Madame, le voilà.



SCENE XIV.

ARISTE, LISETTE, LA BARONNE.

A R I S T E.

TIENS, Lisette, tu peux... Mais quelle est cette Dame ?

L I S E T T E.

**Ma foi, c'est un plaisant caractère de femme :
Vous en rirez, sans doute ; elle veut vous parler.**

S C E N E X V.

ARISTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

MONSIEUR, je ne veux point ici dissimuler.
J'ai, pour mon infortune, un homme insupportable.
Un mari dont l'aspect est pour moi détestable :
Je prétends m'en défaire; & je viens, sans courroux,
Du projet que j'ai fait raisonner avec vous.

A R I S T E.

Quel sujet vous oblige à faire ainsi divorce, A prendre un tel parti, lorsqu'on peut...

LA BARONNE.

Tout m'y force ;

Mais il n'est pas besoin d'en dire les raisons.
J'en veux être dé faite. En un mot, finissons.

COMÉDIE.

35

A R I S T E.

Madame , calmez-vous. Vous êtes irritée....

L A B A R O N N E.

Comment ! me croyez-vous une femme emportée ?

A R I S T E.

Non pas : mais le dépit quelquefois...

L A B A R O N N E.

Mon malheur
Est , si vous l'ignorez , d'avoir trop de douceur.
Tâtez mon poulx , tâtez , il vous sera facile
De savoir si je suis une femme tranquille.
Tâtez donc.

A R I S T E.

Madame , oui , j'en conviens avec vous :
Jamais tempéramment même ne fut plus doux.

(*A part.*)

O quelle femme !

L A B A R O N N E.

Allons , venons à notre affaire.

A R I S T E.

Soit.

L A B A R O N N E.

J'ai donc pour Époux un homme vif , colere ,
Un homme bilieux , & toujours hors de soi ,
Un homme si bouillant , si différent de moi ,
Que je l'aurois jetté cent fois par la fenêtre ,
N'étoit la bienfiance.

A R I S T E.

A ce qu'on peut connoître ,
Vous en souhaiteriez la séparation ?

L A B A R O N N E.

Ah ! vraiment , que j'ai bien une autre ambition !

36 LE PROCUREUR ARBITRE,

Il faut le chicaner ; la moindre procédure
Va le faire crever à l'instant , j'en suis sûre.
Cherchons , sans différer , à lui faire un Procès.
J'ai quatre cents louis que je vous tiens tout prêts.
Inventons quelque ruse ingénieuse , adroite.
Le plaider , est , Monsieur , tout ce que je souhaite.
Faisons quelques billets payables au porteur ,
En imitant sa main ; ce seroit le meilleur :
Oui , Monsieur , il le faut ; & la moindre saisie
Lui va dans le moment causer l'apoplexie.

A R I S T E , *à part.*

Avec un tel esprit il faut dissimuler ;
Si je la contredis , elle va m'étrangler.

(*A la Baronne.*)

Je conçois tout l'effet que cela pourroit faire ;
Mais pour bien réussir , & pour vous satisfaire ,
On pourroit vous trouver un autre expédient.

L A B A R O N N E.

Nø le proposez point , s'il n'est plus violent ,
Je vous en avertis.

A R I S T E.

Un peu de patience.
Raisonnons doucement. En bonne conscience...

L A B A R O N N E.

Plait-il ? Hem ?

A R I S T E.

Un moment. Dites-moi si l'on doit...

L A B A R O N N E.

Vous me feriez quitter à la fin mon sang-froid.
Comment donc si l'on doit ? Il n'est pas nécessaire
De dire si l'on doit sur ce que je veux faire.

A R I S T E.

Oh ! je n'y puis tenir. Madame , dussiez-vous
 Vous armer contre moi de tout votre courroux ;
 Me battre , me tuer , il faut que je vous dise ,
 Que je ne puis en rien aider votre entreprise.
 Ce n'est point pour plaider qu'ici l'on doit venir.
 J'arrête les Procès , loin de les soutenir.
 Je suis pour que l'on vive en bonne intelligence ,
 Et ne fais jamais rien contre la conscience.

L A B A R O N N E.

Quoi ! vous n'êtes donc pas Procureur ?

A R I S T E.

Non, vraiment.

L A B A R O N N E , *avec fureur.*

Il falloit donc le dire.

A R I S T E.

Ah ! quel emportement !

L A B A R O N N E.

Je ne me serois pas vainement déclarée.
 Jarni ! si je n'étois modeste & tempérée...
 Monsieur , de mon secret vous êtes seul instruit ;
 Si dans le monde , un jour , il fait le moindre bruit ,
 Si de ce que je viens à vous-même de dire ,
 Le moindre mot éclate , ou seulement transpire ,
 Dans l'instant je reviens vous trouver en ce lieu :
 Mais ce ne sera pas le même flegme. Adieu.



SCENE XVI.

ARISTE, *seul.*

QUELLE femme ! quel flegme ! ou plutôt quelle bile !

Ce n'est qu'avec transport qu'elle se dit tranquille.

Comment est-elle donc , quand elle est en courroux ?

Je n'en puis revenir. Si Monsieur son Époux

Est aussi furieux qu'elle en rend témoignage ,

Par ma foi , ce doit être un fort joli ménage.

Mais quelqu'un vient encore ici.



SCENE XVII.

ARISTE, AGÉNOR, ISABELLE.

AGÉNOR.

PERMETTEZ-NOUS ;
Monsieur , dans nos chagrins d'avoir recours à vous.

ARISTE.

En quoi puis-je vous être aujourd'hui favorable ?
Parlez. Vous me semblez un couple assez aimable.
Qu'êtes-vous , s'il vous plaît ? Comment vous nom-
me-t-on ?

ISABELLE.

Je me nomme Isabelle.

AGÉNOR.

Agénor est mon nom.

ISABELLE.

De Géronte , Monsieur , je suis l'unique fille.

AGÉNOR.

Moi seul , de Lifidor compose la famille.

ARISTE.

Géronte & Lifidor ? Je ne fais si ces noms
Ne me sont point connus. Quoi qu'il en soit , venons
Au fait dont il s'agit. Quelles sont vos affaires ?

AGÉNOR.

Il s'agit de parler pour tous deux à nos peres ;

40 LE PROCUREUR ARBITRE,

Et puisque vous croyez qu'il font connus de vous,
Je me livre d'avance à l'espoir le plus doux.
L'amour depuis long-tems, par l'ardeur la plus belle,
A su lier mon cœur à celui d'Isabelle;
Dès nos plus jeunes ans, unis par l'amitié,
L'âge insensiblement l'augmenta de moitié;
Et l'Amour, dont notre ame est sujette & captive,
L'a rendue aujourd'hui plus parfaite & plus vive.

A R I S T E.

Et vous souhaiteriez, sans doute, qu'à son tour
L'Hymen vint achever l'ouvrage de l'Amour?

A G È N O R.

C'est ce que nos parens ne veulent point entendre.

A R I S T E.

Et que vous disent-ils?

A G È N O R.

Que nous pouvons attendre.

Mon pere à mon égard se montre scrupuleux;
Il dit qu'il faut, avant que former de tels nœuds,
Mûrement réfléchir, & que de l'hyménée
Le repentir suivoit bien souvent la journée;
Que ses liens alors produisoient les dégoûts,
Qu'ils paroissent affreux autant qu'ils sembloient
doux,

Et que ce qu'on croyoit à ses vœux si propice,
Devenoit par la suite un éternel supplice.

A R I S T E, à Isabelle.

Et votre en dit autant, à ce qu'on peut juger?

I S A B E L L E.

Il prétend qu'à l'hymen je ne dois point songer,
Et que je suis trop jeune.

COMÉDIE. 41

ARISTE.

Et quel est donc votre âge ?

ISABELLE.

Quinze ans.

ARISTE,

Et vous ?

AGÉNOR.

J'en ai deux davantage.

ARISTE.

Je ne les blâme point , je l'avoue ; & je sens
Qu'ils pensent l'un & l'autre en hommes de bon sens.
Vos peres , là-dessus , agissent en vrais peres :
Et quand à votre hymen ils se montrent contraires ,
Quand ils veulent encore attendre la saison ,
Qui fait mûrir l'esprit , ainsi que la raison ,
Ils travaillent pour vous , & font par-là connoître
Que vous êtes aimés autant qu'on le peut être.
Concevez leurs raisons. Iront-ils , dites-moi ,
Si jeunes , vous laisser sur votre bonne foi ?
Et ne doivent-ils pas attendre , en conscience ,
Que vous ayez acquis certaine expérience ,
Certain usage , enfin , dont l'âge nous instruit ,
Et par qui tous les jours le monde se conduit ?

AGÉNOR.

Sans l'avoir pratiqué , du monde j'ai l'usage ;
Et je sens que chez moi tout a devancé l'âge.
J'ignore à quoi l'on doit m'employer quelque jour ;
Si je serai de Guerre , ou de Robe , ou de Cour ;
Mais si je dois remplir quelque poste honorable ,
Je m'en sens , croyez-moi , dès aujourd'hui capable ;

42 LE PROCUREUR ARBITRE,

S'il faut être de Guerre ; hé quoi ! ne fais-je pas
Le renom qu'on acquiert au milieu des combats ?
Qu'on y doit de son sang soutenir la noblesse ?
Que l'honneur s'y ternit par la moindre foiblesse ?
Et que dans ce métier , soutenu du bonheur ,
On s'avance bientôt avec de la valeur ?
Si pour la Robe on veut que je me détermine ;
Je fais que l'on doit être (au moins je l'imagine)
Sage , judicieux , rempli d'intégrité ,
Et sans cesse n'avoir pour but que l'équité.
S'il faut être à la Cour , sans beaucoup de méthode ,
Je suivrai , comme un autre , & l'usage & la mode ;
Peu de sincérité , beaucoup d'airs empressés ,
Rire toujours de rien , flatter les moins sensés ;
Sur le masque des Grands composer son visage :
Voilà , je crois , la Cour. En faut-il davantage ?

A R I S T E.

Non , vous avez raison. J'admire en ce moment
Jusqu'où va votre esprit & votre jugement.
Je vois qu'à vos desirs il faudra se soumettre ,
Et de votre parti , ma foi , vous m'allez mettre.

I S A B E L L E.

Pour moi , je suis encor bien jeune , je le fais ;
Mais je pense , Monsieur ; & crois que c'est assez :
Et sans expérience , & malgré mon peu d'âge ,
Je conçois aisément à quoi l'hymen engage.
Faire de son Époux tout son contentement ,
Ne mettre qu'en lui seul tout son attachement ,
Régler ses volontés sans cesse sur les siennes ,
Ainsi qu'à ses plaisirs , prendre part à ses peines ,
Donner à ses enfans de l'éducation ;
C'est , je crois , ce qu'exige une telle union.

COMÉDIE.

43

ARISTE.

Ma foi , je me rétracte : il est incontestable
Que , quand on pense ainsi , l'on est très-mariable.

SCENE XVIII.

ARISTE, GÉRONTE, LISIDOR,
AGÉNOR, ISABELLE.

GÉRONTE.

Nous voilà de retour , Monsieur ; & sur l'espoir
Que vous...

ARISTE.

Je suis fort aise aussi de vous revoir.

GÉRONTE.

Que vois-je ici ? Ma fille !

ISABELLE.

O disgrâce cruelle !

AGÉNOR.

Ah ! ciel ! quelle rencontre !

LISIDOR.

Et mon fils avec elle ?

Que veut dire ceci ?

ARISTE.

Quoi ! ce sont vos enfans ?

44 LE PROCUREUR ARBITRE ;

L I S I D O R.

Oui, Monsieur, ce les font.

A R I S T E.

Ah ! ah ! ce que j'apprends,
Vraiment me fait plaisir. Ils sont pleins de mérite,
De sagesse, & d'esprit ; je vous en félicite.
Sachez quelle raison ici les a conduits :
Mais il faut, s'il vous plaît, avant d'en être instruits,
Que sur vos différends mon jugement éclate.
L'occurrence m'anime, elle me plaît, me flatte.
J'aime que mes Arrêts soient toujours prononcés
En présence de gens spirituels, sensés.
Avec joie ils verront quel est le sacrifice
Que vous faites tous deux, & quelle est ma justice.

G É R O N T E.

Chacun de nous, Monsieur, aujourd'hui s'est remis
A vos décisions : nous y serons soumis.

L I S I D O R.

Nous consentons à tout. Vous êtes équitable ;
Et ce que vous ferez, ne peut qu'être louable.

A R I S T E, *aux enfans.*

Pour vous, dont l'embarras se voit facilement,
Et qui cherchez en vain dans votre étonnement
Pourquoi chacun de vous ici rencontre un pere,
Vous serez par la suite éclaircis du mystère.

(*Aux Vieillards.*)

Demeurez en repos. Je vais donc vous juger,
Et du poids du trésor tous deux vous soulager.

COMÉDIE.

45.

LISIDOR.

Volontiers.

GÉRONTE.

Prononcez.

ARISTE.

Que dès cette journée.
Soit, sans aucun appel, jointe par l'hyménée
La fille de Gêronte au fils de Lisidor,
Et qu'aux jeunes Époux soit donné le trésor.

AGÉNOR.

Ah! ciel!

ISABELLE.

Qu'entends-je?

ARISTE, *aux Vieillards.*

Hé bien! avez-vous à répondre
A cet Arrêt? Mais non: il vient de vous confondre,
Et vous fait trop sentir, témoins ces deux enfans,
A quel point vous étiez l'un & l'autre imprudens.
Vous ne répondez rien? Ce que je viens de faire,
Vous paroît-il injuste?

GÉRONTE.

Ah! Monsieur, au contraire.
Vous nous ouvrez les yeux par ces décisions,
Et nous faites bien voir l'erreur où nous étions.

LISIDOR.

En effet, je conçois à quel point nos scrupules
Nous avoient aveuglés.

ARISTE.

Ils étoient ridicules.

GÉRONTE.

Que l'ancienne amitié renaisse entre nous deux,
Et que cet hyménée en resserre les nœuds.

46 LE PROCUREUR ARBITRE ;

L I S I D O R.

De tout mon cœur.

A R I S T E , *aux enfans.*

Et vous, selon toute apparence ;
Vous n'appellerez pas du Jugement , je pense ?

A G È N O R.

Non , rien est comparable au bien que je reçois.
Qui pourra m'acquitter de ce que je vous dois ?

A R I S T E.

Je suis assez payé lorsque je rends service.
Le plaisir d'obliger est mon droit de justice.
Laissez-moi seulement envier le bonheur
Dont vous allez jouir dans votre tendre ardeur.
Quelle félicité , quelle douceur extrême ,
Que celle de pouvoir posséder ce qu'on aime !
Votre contentement me cause ce transport :
J'aime aussi-bien que vous , & n'ai pas même sort.

A G È N O R.

Vous ne méritez point une telle disgrâce.

A R I S T E , *voyant la veuve.*

Ah ! ciel !



SCENE DERNIERE.

LA VEUVE, LISETTE, ARISTE,
GÉRONTE, LISIDOR,
AGÉNOR, ISABELLE.

LA VEUVE.

SI pour changer votre destin de face,
Il ne faut que ma main, vous ne vous plaindrez plus ;
Je vous la donne, Ariste.

L I S E T T E.

Avec cent mille écus.
Tout ce qu'eut le Défunt, vous l'aurez en partage ;
Mais, mieux que lui, je crois, vous en ferez usage.

A R I S T E.

J'ai peine à revenir de mon étonnement,
Et ne puis m'exprimer dans mon ravissement.

A G É N O R.

Puisque notre destin devient pareil au vôtre,
Il faut que votre hymen se fasse avec le nôtre :
N'y consentez-vous pas ?

G É R O N T E.

On ne peut mieux penser ;
Et Lisidor, & moi, prétendons y danser.
A ma légèreté, si la sienne est pareille,
Nous pourrons figurer l'un & l'autre à merveille.

48. LE PROCUREUR ARBIT. COM.

L I S I D O R.

Vous croyez vous moquer , mais je n'y suis pas neuf ;
Et j'ai fort bien dansé :

L I S E T T E.

Du tems de Charles-neuf.

A R I S T E.

L'amour vient de remplir ma plus chere esperance ;
Mais il mêle à mes feux beaucoup d'impatience.
Suivons , sans différer , ce qu'a dit Agénor ,
Et hâtons un hymen dont mon cœur doute encor.

F I N.



ALCIBIADE ,

ALCIBIADE,

C O M É D I E

En trois Actes, en Vers,

PAR M. POISSON;

*Représentée pour la première fois par
les Comédiens ordinaires du Roi,
le.*

Tome I.

C

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

CHICAGO, ILL.

APRIL 10, 1954

PROF. J. R. OPPENHEIMER

MIT

Dear Sir:

I have just received your letter of April 8, 1954, regarding the

AVERTISSEMENT.

IL y a près de deux ans , que lisant *les Amours des grands Hommes* , par *Madame de Villedieu* , le plaisir que me faisoit alors cette lecture , me fit imaginer de traiter Alcibiade en Comédie. Il me parut que ce sujet devoit faire au Théâtre un Tableau agréable & galant. Je me laissai séduire à l'idée riante sous laquelle cette Fable se présentoit à moi ; & je crus en même tems que je n'en conserverois les graces , qu'en conservant la simplicité du Roman , & mettant en Vers les pensées , & souvent même la Prose , de

52 AVERTISSEMENT.

Madame de Villedieu. Je me réservoïs d'ailleurs le droit d'être discret sur cet Ouvrage , s'il ne se trouvoit pas digne de l'approbation du Public. A peine fut-il achevé , que , voulant juger avec sévérité d'un travail où j'avois rencontré tant de facilité , j'y reconnus la plus grande partie des défauts qu'on y trouve maintenant ; & fidele à ma résolution , je le condamnai moi-même à l'oubli. Il en fut tiré cependant par quelques amis , qui m'en demandèrent une lecture : ils m'assurèrent que la proscription n'étoit pas tout-à-fait juste , & me dirent que le Public verroit rarement des Ouvrages nouveaux , s'il refusoit son attention à ceux qui ne sont

·A·V·E·R·T·I·S·S·E·M·E·N·T·. 53

pas parfaits : Que la nécessité de se prêter aux défauts lui faisoit assez souvent donner des marques d'une indulgence dont j'aurois peut-être le bonheur de profiter. Il n'étoit pas difficile de convertir un Auteur dans le cas où j'étois. Je les crus, & je viens d'éprouver effectivement cette indulgence dont ils m'avoient flatté ; c'est le seul prix que j'en attendois, car je me ferois scrupule de tirer aucun avantage des applaudissemens qui ont été donnés à cette Pièce. Je fais qu'ils ne sont dûs qu'aux beautés de l'Original, & aux talens des Acteurs qui l'ont représentée.

ACTEURS.

ALCIBIADE , Seigneur Athénien.

SOCRATE , Philosophe.

MIRTO , femme de Socrate.

AGLAUNICE , Astrologue.

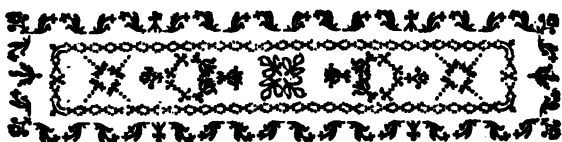
TIMANDRE , jeune Phrygienne.

CÉPHISE , Confidente de Timandre.

AMICLÈS , Confident d'Alcibiade.

ESCLAVES.

*La Scène est dans un Bois , près
d'Athènes.*



ALCIBIADE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOCRATE, AGLAUNICE.

SOCRATE.

APPROCHEZ, Aglaunice, & parlons sans témoins.

A J'ai confié Timandre à vos généreux soins :

De vos instructions je vois qu'elle profite,
Et ne puis trop louer votre sage conduite.

Mais, quoique son cœur soit nourri dans la vertu,
Le mien, je l'avouerai, de crainte est combattu.

Aux nobles sentimens nous formons *sa* une *se*;
 Mais sa beauté s'accroît autant que sa sagesse:
 Et ce qu'elle a d'appas & de perfections,
 Jette dans mon esprit mille appréhensions.
 Je crains que tôt ou tard nos jeunes gens habiles
 A trouver dans les cœurs des passages faciles,
 Venant à découvrir cet objet plein d'attraits,
 Ne se sentent frappés de redoutables traits;
 Et que l'Amour, enfin, par des ruses secrètes,
 Ne vienne renverser ici tous nos préceptes.

AGLAUNICE.

Timandre à la vertu met son attachement,
 Et vous vous alarmez, Socrate, vainement.
 D'ailleurs, ce séjour-ci, quoique près de la Ville,
 Offre plutôt aux yeux un désert qu'un asyle;
 Il n'est, vous le savez, que par nous fréquenté,
 Nul mortel d'y venir ne peut être tenté:
 On n'en sauroit trouver qu'avec peine l'entrée,
 Et Timandre long-tems y peut être ignoré.
 Mais de grace, Socrate, accordez à mes vœux,
 Touchant cette Beauté, de sincères aveux.
 Quelle est-elle? Et pourquoi vos soins pour son es-
 fance?

Je pourrois cependant en avoir connoissance;
 Et par l'Astrologie, il me seroit aisé...

SOCRATE.

Ah! laissons-là votre art, j'y suis trop opposé;
 Et s'il faut là-dessus parler avec franchise,
 C'est en vous, croyez-moi, ce que le moins je prise.

AGLAUNICE.

Quoi! vous ne croyez point...

SOCRATE.

Je crois parfaitement
 Que tout cela n'est bon que pour l'amusement.

Je fais jusqu'où cet art , entre nous , peut s'étendre :
 Mais laissons ce discours. Revenons à Timandre ;
 Et sachez les motifs des soins que j'en ai pris.
 Elle est fille de l'un de mes plus chers amis :
 Il étoit de Phrygie ; & pour moi sa tendresse
 Lui fit quitter ce lieu pour s'établir en Grèce :
 La Parque un peu trop tôt disposa de son sort.
 Il me dit , m'embrassant , une heure avant sa mort :
 » En vos mains , cher ami , je dépose ma fille ,
 » Unique reste , hélas ! de toute ma famille ;
 » Et puisque du Destin je vais subir la loi ,
 » Donnez-lui l'amitié que vous aviez pour moi.
 Il mourut. Jugez donc si Timandre m'est chere ,
 Et si je ne dois pas lui tenir lieu de pere.
 Pour la soustraire mieux aux regards des humains ;
 Et l'instruire aux vertus , je l'ai mise en vos mains.
 La garde de Timandre , au centre d'une Ville ,
 Où régnaient les plaisirs étoit trop difficile ;
 Je n'étois occupé que du pénible emploi
 De la cacher à ceux qui s'assembloient chez moi.
 Avec eux fort souvent , il falloit me contraindre :
 Tous disciples , enfin , me donnoient lieu de craindre ;
 Mais sachez plus encore. De ma femme toujours
 J'essuyois à regret mille fâcheux discours.
 Jalouse sans raison de la jeune Timandre ,
 Sur elle sa fureur étoit prête à s'étendre ;
 C'est un petit esprit , soupçonneux , inquiet ,
 Et qui cent fois le jour s'irrite sans sujet.
 Mais , enfin , là-dessus c'est assez vous en dire :
 A présent que Timandre est chez vous , je respire.
 Je veux que le savoir fasse ses seuls plaisirs ,
 Qu'il soit uniquement le but de ses desirs ;
 Et qu'ignorant , enfin , toutes passions vaines ,
 Elle ne tienne rien de nos Athéniennes.

AGLAÛNICE.

Vous pouvez là-dessus avoir l'esprit en paix ;
 Tout ira , je vous jure , au gré de vos souhaits :

C,

Je me le persuade , ou , du moins , je l'espere.
 J'ai mis près de Timandre une Esclave étrangere ;
 Dont l'esprit me paroît naturel & sans art ;
 Ainsi , nous n'avons rien à craindre de sa part.

S O C R A T E.

Vous avez fort bienfait. Une compagne habile,
 D'une fille souvent rend la garde inutile.

A G L A U N I C E.

Sans cesse je m'applique à lui vanter le prix
 De vos sages leçons , de vos doctes écrits ;
 Elle en fait tous les jours devant moi la lecture.

S O C R A T E.

Les soins que vous prenez me charment , je vous jure.

A G L A U N I C E.

Puis , pour nous récréer en ces champêtres lieux ,
 Nous raisonnons un peu sur le Globe des Cieux :
 Mes observations devant elle sont faites ,
 Nous regardons le cours des Astres , des Planetes ;
 Et leurs divers aspects , leurs révolutions ,
 Font presque tous les soirs nos récréations.
 J'admire son esprit , & comme elle raisonne.

S O C R A T E.

Vous ne me direz rien là-dessus qui m'étonne ;
 Dès ses plus jeunes ans j'ai toujours auguré....

(*Appercevant Amiclès.*)

Quel dessein fait venir en ce lieu retiré ? ...

A G L A U N I C E.

C'est quelque voyageur qui ne fait pas la route ;
 Et qui dans la forêt s'est égaré , sans doute.

S O C R A T E.

Il pourroit me connoître. Evitons ce hazard ,
 Et cherchons à finir l'entretien autre part.

S C E N E I I.

AMICLÈS, *seul.*

MA foi, c'est se donner une inutile peine ;
 Je ne découvre rien , & ma recherche est vaine :
 Alcibiade est fou , je n'en puis plus douter.
 Dans quel entêtement je le vois persister !
 Il veut qu'une Timandre , en beautés magnifique ,
 Habite absolument dans ce séjour rustique :
 Il prétend que Socrate est fort mystérieux ,
 Que c'est lui qui retient cette Belle en ces lieux :
 D'une jeune Beauté ceci n'est point l'asyle ;
 Et ce seroit plutôt l'Antre d'une Sibyle.
 Il n'en démordra point ; je connois son humeur.
 Dans l'espoir de brûler d'une nouvelle ardeur ,
 Toute Belle lui plaît ; qu'elle soit brune ou blonde ,
 Il iroit , pour la voir , jusques au bout du Monde.
 Le prêcher là-dessus , ne serviroit de rien :
 Ma morale le choque , il ne la prend pas bien ;
 D'autres Docteurs que moi ne pourroient le soumet-
 tre.
 A ses bouillans transports il ose tout permettre :
 Et parce qu'il est jeune , & né pour commander ,
 Ce n'est qu'à ses desirs qu'il croit qu'il faut céder.
 Lui , dans cette forêt , au gré de son caprice ,
 Va , court , cherche , revient , & fait de l'exercice.
 Pour moi , je suis trop las ; & je vais dans ce Bois
 Reposer...

ALCIBIADE , *derrière le Théâtre.*

Amiclès !

A M I C L È S.

J'entends , je crois , sa voix.

SCENE III.

ALCIBIADE, AMICLÈS.

ALCIBIADE.

TU m'as inquiété. Dans ces lieux solitaires
Je t'ai cru sous la dent des Loups ou des Panthères.

AMICLÈS.

A cet air effrayé, que vous me faites voir,
Je conçois quel étoit tout votre désespoir.
Hé bien ! Seigneur, vos soins pour découvrir Ti-
mandre,
Me semblent superflus.

ALCIBIADE.

Je n'y puis rien comprendre.

AMICLÈS.

Ah ! si j'osois parler, je vous répondrois bien
Que c'est à vos desirs où l'on ne comprend rien.
Quoi ! vous vous embrasez d'abord pour une Belle
Sur un simple récit que l'on vous a fait d'elle !
Je ne vous conçois point.

ALCIBIADE.

Je n'ai, jusqu'à ce jour ;
Senti pour cet objet aucun trait de l'Amour,
Mon ame n'en est pas à ce point possédée ;
Sans séduire mes sens, il flatte mon idée.

COMÉDIE.

81

Je cherche à contenter un desir curieux ;
Je veux , si je le puis , satisfaire mes yeux ,
Me moquer de Socrate , & de cette sagesse
Que notre homme aujourd'hui dans Athènes pro-
fesse ;

Et me venger un peu de ses sévérités ,
Dont il vient si souvent barrer mes volontés.

A M I C L È S.

Vous pouvez vous tromper dans l'espoir qui vous
flatte.

Il n'est qu'une laidron qui puisse aimer Socrate.
Mais ce qui me surprend , pour parler sans détours ,
C'est de vous voir chercher de champêtres amours ;
Et que , pour satisfaire à des chimères vaines ,
Vous quittiez aujourd'hui les premières d'Athènes.

A L C I B I A D E.

Mon cœur au même objet ne peut être arrêté.

A M I C L È S.

Oh ! je vois bien qu'il est pour la variété.

A L C I B I A D E.

D'ailleurs , regarde-t-on le rang dans une Belle ?
C'est la beauté qui frappe , & l'on fait tout pour elle ;
L'amour , dans les douceurs de sa félicité ,
N'a pas besoin du rang , ni de la dignité.
Qu'un bel objet soit né dans le plus simple étage ,
Il est charmant , il plaît. En faut-il davantage ?
Je puis te dire encor , pour m'ouvrir mieux à toi ,
Qu'il n'est point de plaisir plus charmant , selon moi ,
Que celui d'exciter dans un cœur jeune & tendre ,
Ces premiers mouvemens , qu'il ne sauroit compren-
dre ;

Ces désordres secrets , ces desirs inconnus ,
 Par la crainte chassés , par l'amour retenus ,
 Et qui font attaquer avec plus de puissance
 Toute cette pudeur que donne l'innocence.

AMICLÈS.

Mais pour en revenir à tous vos changemens ,
 Quelle est votre raison ? Car ces beaux argumens ,
 Sur lesquels votre esprit s'évertue & décide ,
 Ne vous ôteront point le titre de perfide.

ALCIBIADE.

Non , je ne le suis point ; & dans le fond du cœur
 Je sens quelque remords , quand je change d'ardeur.
 Je blâme mes desirs , je condamne mon ame ,
 Et me veux souvent mal d'une nouvelle flâme ;
 Et si de Belle en Belle on me voit m'exercer ,
 C'est que toujours je cherche à pouvoir me fixer.

AMICLÈS.

Avec ces sentimens , & selon mon augure ,
 Vous chercherez encor long-tems , je vous assure.
 Mais que va-t-on penser de votre éloignement ?

ALCIBIADE.

Hors d'Athènes , dis-moi , ne puis-je être un mo-
 ment ?
 Ne fait-on pas que j'ai des maisons de plaïssance ,
 Où je vais quelquefois ?

AMICLÈS.

Si l'on a connoissance

Qu'en tous ces endroits-là vous n'avez pas été,
Et qu'on vienne à savoir qu'en ces lieux arrêté,
Vous cherchez à brûler d'une nouvelle flamme,
Ce sera fait de vous ; & par plus d'une femme
Vous serez déchiré , pour prix d'un tel forfait ;
Et moi , peut-être , aussi , sans leur avoir rien fait.

(Regardant au fond du Théâtre.)

Ah ! Seigneur...

ALCIBIADE.

D'où lui vient cette frayeur extrême ?

AMICLÈS.

Au secours !

ALCIBIADE.

Que voit-il ? C'est Socrate lui-même.

AMICLÈS.

Je l'ai pris pour un Ours.

ALCIBIADE.

On ne peut à présent
Douter qu'il ne retienne ici l'objet charmant ,
Dont il est si jaloux. Il est avec sa femme ?

AMICLÈS.

Oui , vraiment , c'est Mirto.

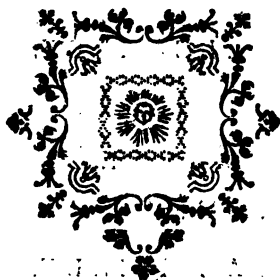
On remarque en leur ame
De l'agitation. Que veut dire ceci ?

AMICLÈS.

Ma foi , je n'en fais rien.

ALCIBIADE.

Pour en être éclairci,
Sous ce feuillage épais cachons-nous l'un & l'autre.



SCENE IV.

SOCRATE, MIRTO.

SOCRATE.

NON, vous dis-je, il n'est point d'humeur comme la vôtre.

Quel caprice nouveau vous amène en ces lieux ?
Pourquoi tout ce courroux, ce transport furieux ?
Quoi ! parce que je viens dans cette solitude
Encourager Timandre au savoir, à l'étude...

MIRTO.

Et ce sont justement ces fréquentes leçons,
Qui jettent dans mon cœur de trop justes soupçons ;
Ne croyez pas qu'ici l'étude vous excuse :
Pour vous justifier, c'est une foible ruse.
Vers Timandre, je vois quel dessein vous conduit ;
Quoi que vous me disiez, je fais comme on instruit
Les disciples qui sont d'une semblable espèce ;
Et qui dit Écolière, en un mot, dit Maître.

SOCRATE.

Voilà comme toujours votre esprit plein d'erreurs ;
Voit du crime dans tout, & juge mal des cœurs.
Il semble que, hors vous, personne en la nature
N'a d'austère vertu, ni de chasteté pure ;
Que de Timandre à vous....

M I R T O.

Point de comparaison
D'elle à moi, s'il vous plaît.

S O C R A T E.

C'est vouloir sans raison
L'offenser...

M I R T O.

C'est de quoi fort peu je me soucie.

S O C R A T E.

Mais...

M I R T O.

Ne voulez-vous point que je la remercie ?

S O C R A T E.

De grace , jugez mieux de Timandre & de moi.
Je...

M I R T O.

Que j'en juge mieux ! vous vous moquez , je croi ;
Je fais d'elle & de vous ce qu'il faut que je pense.

S O C R A T E.

Ah ! qu'il me faut avoir ici de patience !
Ne pourrai-je parler sans être interrompu ?
Car jusques-à-présent , Mirto , je ne l'ai pu.

M I R T O.

Et que prétendez-vous ici me faire entendre ?

S O C R A T E.

Que vous ne connoissez Socrate , ni Timandre ;

Qu'il faut que vous fortiez de vos préventions ;
Qu'il n'est rien de plus pur que mes instructions ,
Mes préceptes...

M I R T O.

Pourquoi , s'il vous plaît , tant l'instruire ?
N'en est-ce pas assez qu'elle sache un peu lire ?
Il suffit de cela. Le reste n'est qu'abus ;
Et vous ne devez pas lui montrer rien de plus.

S O C R A T E.

Du plus rare savoir cette fille est capable :
Et connoissant en elle un esprit admirable ,
Personne sûrement ne peut que m'approuver ,
Quand j'applique mes soins à le bien cultiver.
Et ma conduite enfin....

M I R T O.

La conduite est gentille !

S O C R A T E.

Ne pouvez-vous jamais...

M I R T O.

Prendre soin d'une fille !
Cela vous convient bien..

S O C R A T E.

Hé quoi?...

M I R T O.

L'endoctriner !

S O C R A T E.

Fort bien. Je ne vois pas....

M I R T O.

Et la morigéner !

Quels discours ! je ne fais...

M I R T O.

La fureur me domine.

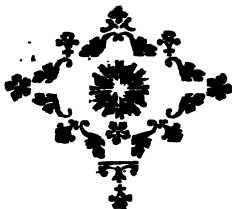
Une fille à seize ans sous votre discipline !

Oh ! j'étouffe , & ne puis supporter plus long-tems

L'excès injurieux de vos déportemens :

J'en ai , pour mon malheur , des preuves trop cer-
taines ;

Et j'en vais , de ce pas , instruire tout Athènes.



SCENE V.

SOCRATE, *seul.*

QUEL malheur est le mien ! comment , dans ce
désert ,

En dépit de mes soins , m'a-t-elle découvert ?

Ah ! que l'on est à plaindre avec semblable épouse !

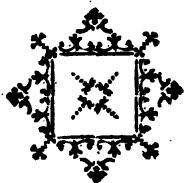
Et quel supplice c'est qu'une femme jalouse !

SCENE VI.

SOCRATE , ALCIBIADE , AMICLÈS.

ALCIBIADE , à *Amiclès.*

E LOIGNE-TOI , je veux seul l'aborder.



SCENE VII.

SOCRATE, ALCIBIADE.

SOCRATE.

AH ! Dieux !

Alcibiade ici !

ALCIBIADE.

Quoi ! Socrate en ces lieux !

SOCRATE.

Il n'est pas étonnant que , pour ce lieu tranquille ,
Vous me voyiez quitter le fracas de la Ville ;
De la Philosophie occupé tous les jours ,
Je viens l'entretenir dans ces sombres détours.
A tous les autres soins je préfère l'étude ;
Et rien n'y convient mieux qu'un peu de solitude.
Mais vous , Seigneur , qui peut ici vous attirer ?
Aux fêtes , aux plaisirs , qui vous fait préférer...

ALCIBIADE.

Je deviens Philosophe. Amoureux de l'étude ,
Je venois , comme vous , chercher la solitude.
Ce que vous aimez tant , on peut aussi l'aimer.

SOCRATE.

De cette passion je ne puis vous blâmer.

COMÉDIE.

71

Elle est belle, il est vrai; mais quoi qu'elle soit telle,
Il ne vous convient pas de quitter tout pour elle.
Le rang que vous tenez exige un autre soin:
Vous êtes né d'un sang dont la Grèce a besoin.
Loin d'aimer la retraite, & d'y trouver des charmes,
Vous ne devez songer qu'à la gloire des armes.

ALCIBIADE.

J'ai toujours approuvé vos conseils; ils sont bons :
Mais pour donner ceux-ci, Socrate a ses raisons.

SOCRATE.

Comment? Que dites-vous?

ALCIBIADE.

Ils sont bien en leur place.

SOCRATE.

Par mes conseils, Seigneur, qu'entendez-vous, de
grace?

ALCIBIADE.

Que vous ne m'en avez jamais, dans nos propos,
Donné de plus sensés, ni de plus à propos;
Et votre ame, à ma gloire est fort intéressée.

SOCRATE.

Je ne puis concevoir quelle est votre pensée.

ALCIBIADE.

Sans chercher de détours, ma foi, faites l'aveu
Qu'Alcibiade, ici, vous inquiète un peu.

ALCIBIADE,

SOCRATE.

Je ne vous entends point.

ALCIBIADE.

Je vais me faire entendre ;
Et même ne dirai qu'un mot.

SOCRATE.

Et quel ?

ALCIBIADE.

Timandre.

SOCRATE.

Ciel !

ALCIBIADE.

Vous êtes surpris de me voir si savant.

SOCRATE.

Prenez garde de faire un mauvais jugement.
Quelquefois on se trompe ; & souvent l'apparence...

ALCIBIADE.

D'un soin mystérieux , que voulez-vous qu'on pense ?

SOCRATE.

Qu'on pense mal ou bien , je ne crois pas devoir
Mettre au grand jour tous ceux que j'exerce au sa-
voir.

Que

Que mon instruction soit secrète ou publique,
Je n'en dois pas tenir compte à la République.

ALCIBIADE.

Vous n'empêcherez pas qu'on entre en des soup-
çons,
Lorsqu'on vous voit donner aux Belles des leçons.

SOCRATE.

Ma sagesse est connue ; & quoique l'on publie....

ALCIBIADE.

Est-elle , avec Timandre , aussi-bien établie ?

SOCRATE.

Faut-il que vous alliez toujours au criminel ?
J'ai trouvé , je l'avoue , un heureux naturel.
Il offre à la science un champ doux & facile ,
Et je serois fâché de le laisser stérile.

ALCIBIADE.

Et ce beau naturel , qui vous occupe tant ,
Se rencontre placé dans un objet charmant.

SOCRATE.

Que fait cette raison ? Ne puis-je , sans foiblesse ,
Former son jeune cœur aux loix de la sagesse ?

ALCIBIADE.

Je pensois comme vous , quand on me menaçoit
Des attrait merveilleux dont Néméa brilloit.

» Quoi donc ! disois-je , moi , que les plus belles
chaînes

» Ont toujours su lier aux premières d'Athènes ,

» Pour une Courtisane aurois le cœur percé !
 » Non, non, je la verrai sans en être blessé.
 Cependant, vous savez à quel excès mon ame
 A pour elle porté sa malheureuse flâme ;
 Combien il m'a fallu pour elle disputer,
 Et dans quel ridicule elle m'a su jeter.

S O C R A T E .

Il est entre nous deux bien de la différence,
 Et votre ame & la mienne ont peu de ressemblance.
 Vous êtes jeune & riche ; & la prospérité
 Vous livre sans relâche à votre volupté.
 Suivre en tout vos desirs, est votre unique affaire ;
 Vous les contentez tous, pouvant y satisfaire ;
 Vous entreprenez tout, & tout vous est aisé.
 Pour moi, que la fortune a peu favorisé,
 Vaincre mes passions est toute ma richesse,
 Et de mon simple état je tire ma sagesse.
 L'éclat de la beauté n'arrête enfin mes yeux,
 Que pour y contempler la puissance des Dieux.
 Me montrant là-dessus bien différent d'un autre,
 J'exerce ma vertu dans ce qui perd la vôtre :
 Je vois votre naufrage ; & plaignant votre sort,
 C'est de lui que j'apprends à me tenir au port.

A L C I B I A D E ,

Jé vous crois au-dessus des foiblesses humaines.
 Il s'étoit répandu quelques bruits dans Athènes,
 Qui ternissoient un peu ce vertueux savoir,
 Qu'avec soin de tout tems vous nous avez fait voir.
 J'ai voulu de ces bruits m'éclaircir par moi-même ;
 Et je vois à présent qu'une malice extrême,
 Pour vous calomnier, regne en bien des esprits.
 Je rends justice au vôtre, & j'en connois le prix.
 Contre vos envieux je saurai vous défendre.

COMÉDIE.

73

SOCRATE.

Seigneur, j'aurai beaucoup de graces à vous rendre.

ALCIBIADE.

Je ne veux point troubler vos méditations,
Et laisse un libre cours à vos réflexions.

SOCRATE.

J'aimerois à rester dans ces endroits rustiques;
Mais je dois satisfaire à mes leçons publiques.



SCENE VIII.

ALCIBIADE , AMICLÈS.

AMICLÈS.

EH bien! Seigneur?

ALCIBIADE.

Socrate enfin s'est découvert.

A peine je me suis à ses regards offert ,
 Qu'un trouble, un embarras... Mais je saurai t'in-
 truire

Dans une autre faison, de ce qu'il m'a su dire.
 Cette Timandre est belle, il n'en faut point douter;
 Pour la voir, Amiclès, je prétends tout tenter.
 Dans Athènes rentrons, sans tarder davantage :
 Je ne veux point donner à Socrate d'ombrage ;
 Et dans l'espoir flatteur dont je suis agité,
 Suis-moi, je te dirai ce que j'ai projeté.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIMANDRE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

AVOUZ, n'en déplaîse à la Philosophie,
Qu'en ce lieu nous menons une bien triste vie,
Et qu'il n'est pas besoin de consulter les cieux
Pour voir que ce séjour est des plus ennuyeux.
Cette affreuse prison, Socrate & son école,
Me feroient à la fin, je crois, devenir folle.
Hé quoi! devant les yeux n'avoir à tous momens
Qu'un horrible fatras de livres, d'instrumens;
Ne parler que de Globe, ou de Pole, ou de Zone,
Et, le Monde à la main, ne voir jamais personne!

TIMANDRE.

Socrate n'exaltant qu'un austère devoir,
Dit que l'on doit donner tout son tems au savoir.

CÉPHISE.

On ne pourra jamais me mettre dans la tête
Que, pour être savante, il faille vivre en bête:
Et la Nature en vous n'a point mis des attraits,
Pour être confinés dans le fond des forêts.

D 3

Ceci vous embarrasse, & vous êtes surpris
 De m'entendre parler avec tant de franchise :
 Mais quand je mets pour vous toute réserve à part,
 De même il faut aussi me répondre sans fard.
 On me croit fille simple; & , sous cette apparence,
 J'attire d'Aglaunice ici la confiance.
 Quels que soient, entre nous, ses savans entretiens,
 Je crois que mes conseils vaudront mieux que Tes
 siens.
 N'imaginez-vous point qu'il peut être, en la vie,
 Des passe-tems plus doux & plus dignes d'envie
 Que ceux que nous menons ? Vous pouvez hardi-
 ment
 Vous confier à moi.

TIMANDRE.

J'avouerai franchement,
 Quels que soient du savoir les beautés admirables,
 Que je conçois qu'il est des choses plus aimables.

CÉPHISE.

Moi, qui n'ai jamais lû de livres ni d'écrits,
 Je le conçois aussi, sans qu'on me l'ait appris.

TIMANDRE.

Ah! Céphise, avec toi je m'explique sans crainte:
 C'est pour moi, je l'avoue, une dure contrainte
 Que celle où je me trouve.

CÉPHISE.

Eh! je le croirois bien.
 Mais à quoi nous sert donc votre esprit & le mien?
 Que ne profitons-nous, selon notre caprice,
 De cette liberté que nous laisse Aglaunice?

Il nous feroit aisé d'abandonner ces lieux,
Et de faire au désert quelque jour nos adieux.

TIMANDRE.

Tu te moques!

CÉPHISE.

Ma foi, je tenterois fortune :
Et loin d'aller chercher des hommes dans la Lune,
D'un autre Monde, enfin, sans me mettre en souci,
J'irois voir si le nôtre est mieux peuplé qu'ici.

TIMANDRE.

De prendre un tel parti que le ciel me préserve!
Je ne fais quel sera le sort qu'il me réserve ;
Mais, malgré tout l'ennui que mon cœur peut avoir,
Je ne suivrai jamais que les loix du devoir.
Je conçois & je sens à quoi l'honneur m'engage ;
Et dussé-je toujours me voir dans l'esclavage,
A d'impuissans desirs je saurai préférer
La raison qui, déjà, commence à m'éclairer.

CÉPHISE.

Quand la raison devient si forte en sa naissance,
Je la regarde, moi, comme un reste d'enfance.
Pour moi, j'en ai passé, Madame, la saison,
Et j'ai depuis long-tems fait mon cours de raison :
J'en puis avoir fort peu ; mais, ma foi, je me flatte
D'en avoir encor plus qu'Aglaünice & Socrate.
Pour elle, son esprit est tout-à-fait tourné ;
Et de quelque savoir dont il puisse être orné,

On voit facilement qu'en tout il se déregle,
 Il veut régler la Lune, & la Lune le regle.
 Elle croit que chaque Astre au firmament planté,
 N'est-là que pour agir selon sa volonté;
 Qu'avec son grand compas, & sa longue lunette,
 Elle fera parler là-haut chaque Planette;
 Qu'elle fait dans l'instant tout ce qu'il s'y résout,
 Et que le ciel, enfin, lui rend compte de tout.
 Mais venons à Socrate. Ou je suis fort trompée,
 Ou son ame en secret de vous est occupée :
 L'extrême soin qu'il prend de vous cacher à tous,
 Me le fait croire Amant, & même Amant jaloux.

T I M A N D R E.

Ah! ciel! que me dis-tu?

C É P H I S E.

Je dis ce que je pense;

Madame.

T I M A N D R E.

Untel soupçon & m'allarme & m'offense.

C É P H I S E.

Ce soupçon ne doit point vous causer de souci;
 Je fais qu'il ne va rien du vôtre en tout ceci.
 De penser autrement je serois condamnable :
 Mais si Socrate étoit d'une figure aimable,
 Et que l'Amour, pour plaire, enfin, l'eût fait exprès,
 Je ne répondrois pas de vous, comme je fais;
 Je vous en avertis.

T I M A N D R E.

Socrate à la sagesse
 Se donne tout entier, & la prêche sans cesse;
 Et je ne pense pas qu'il puisse concevoir...

COMÉDIE.

81

CÉPHISE.

Tous ces gens , la plupart , appliqués au savoir ,
Semblent toujours prouver qu'à leurs sens ils com-
mandent ,
Et font le plus souvent ce qu'eux-mêmes défendent.
Je le répète encor. Socrate , près de vous ,
Quoique vous puissiez dire , agit en vrai jaloux ;
Il s'est mis dans l'esprit quelques chimères vaines :
Et quand il vous a fait abandonner Athènes ,
Il craignoit sûrement que quelqu'autre aujourd'hui
Ne fut s'approprier un bien qu'il croit à lui.
Je gage qu'il vous aime ; & c'est sa jalousie
Qui lui fait...

TIMANDRE.

Que mon ame est de frayeur faïfiel
Sur Socrate , tu viens de défiller mes yeux ;
Et désormais il va me paroître odieux.
Autant que j'eus pour lui d'attachement , d'estime ,
Autant pour lui la haine en mon ame s'imprime.

CÉPHISE.

Hé bien ! n'en parlons plus. Employons ces instans .
En entretiens plus gais & plus intéressans.

TIMANDRE.

J'y consens de bon cœur.

CÉPHISE.

Parlons des jolis hommes
Cela console un peu dans l'état où nous sommes.

D 5

ALCIBIADE,

Notre ennui ne sauroit que par-là s'exhaler ;
Et n'en voyant pas un , c'est le moins d'en parler.

TIMANDRE.

A quoi cela sert-il ?

CÉPHISE.

Mais cela plaît... amuse...
C'est un passe-tems simple... un plaisir de recluse.
Dans Athènes, nos yeux seroient plus satisfaits :
C'est-là, dit-on, qu'il est des hommes bien parfaits.

TIMANDRE.

Hélas ! je n'en fais rien.

CÉPHISE.

La chose est surprenante.
Quoi ! vous avez été de ces lieux habitante ,
Sans jeter les regards sur quelque Athénien ?

TIMANDRE.

Avec grand soin , Céphise , on m'ôtoit ce moyen.
Cependant je pourrois te faire confidence
Que... mais non : je crains trop...

CÉPHISE.

Parlez en assurance.

TIMANDRE.

Entre les jeunes gens , que Socrate instruisoit ,
Par hazard j'en vis un...

CÉPHISE.

Sans doute , bean , bienfait

TIMANDRE.

Je le vis un instant , sans en être apperçue ;
Et rien , je l'avouerais , ne plût tant à ma vûe.
Mon unique desir étoit de le revoir ;
Mais je n'eus pas conçu plutôt un tel espoir ,
Que , pour me mettre ici , l'on m'arracha d'Athènes ;
Il me fallut bannir des espérances vaines ;
Non sans être livrée à de secrets transports ,
Que mon cœur n'avoit point ressentis jusqu'alors.
Je t'ouvre , tu le vois , entièrement mon ame.

CÉPHISE.

Cela soulage un peu : dites le vrai , Madame ,
Ah ! ah ! vous avez donc ressenti de l'amour ?
Et vous me l'avez pû cacher jusqu'à ce jour ?
Comment ! être avec moi si long-tems réservée ?

TIMANDRE.

L'occasion encor ne s'étoit pas trouvée
De t'en entretenir.

CÉPHISE.

Et dites , quel étoit
Ce jeune homme ? Sachons comment il se nommoit.

TIMANDRE.

Je l'ignore , Céphise.

CÉPHISE.

Ah ! triste circonstance !
Vous avez en cela manqué de prévoyance.

TIMANDRE.

Et de quoi m'eût servi...

CÉPHISE.

Lorsque quelqu'un nous plaît,
Il faut tout employer pour savoir quel il est.
Aux filles, ce sont-là des soins très-nécessaires ;
Cela s'appelle avoir de l'ordre en ses affaires.
Pour moi, j'aurois été plus prudente que vous ;
Et d'abord....

TIMANDRE.

Aglauce approche, taisons-nous.



SCENE II.

AGLAUNICE, TIMANDRE,
CÉPHISE, ESCLAVES.

AGLAUNICE, *aux Esclaves.*

VENEZ ; mettez ici ces livres , cette Sphère ;
Personne dans ce lieu ne pourra me distraire.

(*A Timandre.*)

Ah ! Timandre , c'est vous ? Cet endroit écarté
Me plaît par sa fraîcheur & sa tranquillité.
Timandre , écoutez-moi. J'ai mis sur votre table
Des livres dont le choix me paroît convenable.
L'un vous apprendra l'ordre où se trouvent placés
Ces Globes lumineux dans les Cieux dispersés.
Tout en est instructif. Vous y trouverez même
Des traités merveilleux , faits sur chaque système.
Dans l'autre vous verrez quels sont mes sentimens ,
Et mes décisions touchant les Élémens.
J'y prouve , par raisons que l'on ne peut détruire ,
Que tout doit être plein , quoique l'on puisse dire ,
Dans la Terre, dans l'Eau, dans le Feu, dans les Airs ;
Et qu'il n'est aucun vuide en ce vaste Univers.

CÉPHISE.

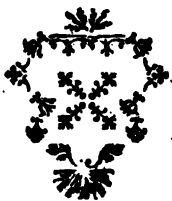
On pourroit lui prouver , par raison bien solide ,
Que c'est en ce désert que se trouve le vuide.

Allez : je veux ici seule m'entretenir ,
Et sur divers sujets pénétrer l'avenir.

SCENE III.

AGLAUNICE, *seule.*

JETTONS d'abord les yeux sur les Ephémérides :
Pour parcourir le Ciel , ce sont toujours mes guides.
Sur le sort de Timandre exerçons mon savoir.
Quoique dise Socrate , il faut lui faire voir
Qu'il blâme injustement... Mais qui vois-je paroître?



S C E N E I V.

AGLAUNICE, ALCIBIADE,

en habit de Phrygien.

ALCIBIADE, à part.

EST-CE elle?

AGLAUNICE, à part.

Un inconnu...

ALCIBIADE, à part.

Non; cela ne peut être;

AGLAUNICE, à part.

Sa figure est aimable, & dissipe en mon cœur
Toat ce que son abord y caufoit de frayeur.

(*A Alcibiade.*)

Peut-on vous demander quel sujet vous amène ?

A L C I B I A D E.

Depuis long-tems je tiens une route incertaine.
Peut-être pourrez-vous rassurer mon espoir.
J'arrive de Phrygie; & je venois savoir
Si c'est en ce séjour que demeure Timandre.
Je suis de son pays; & je venois lui rendre
Mes devoirs, de la part de l'un de ses parens.

ALCIBIADE,

AGLAUNICE.

Je puis vous contenter.

ALCIBIADE.

Ah ! quels ravissmens !

AGLAUNICE , *à part.*

La douceur de sa voix , sa démarche , sa grace ,
Cause un trouble en mon cœur... cachons ce qui s'y
passe ,
Et feignons avec lui.

ALCIBIADE.

Daignez prendre le soin
De me dire par où...

AGLAUNICE.

Vous n'irez pas bien loin ;
C'est moi , qui suis Timandre.

ALCIBIADE.

Ah ! ciel ! quoi ! vous ?

AGLAUNICE.

Moi-même.

ALCIBIADE , *à part.*

Je ne puis revenir de ma surprise extrême.

Je le mérite bien. C'est-là Timandre ! Ah ! Dieux !
Comment pense Socrate ? Et quels sont donc ses
yeux ?

AGLAUNICE.

Vous semblez étonné. Vous avez cru , peut-être ,
Voir en moi plus d'attraits , plus de charmes paroître ;
Mais sachez que Socrate , aux fragiles beautés ,
A toujours préféré les sublimes clartés.
Son ame , je le vois , ne vous est pas connue.

(*Montrant la Sphère , &c.*)

Venez ; sur ces objets , daignez jeter la vûe.
Voilà tout ce qui flatte & son cœur & ses yeux ;
Voilà tous les attraits dont il est amoureux.
Il connoît jusqu'où va ma science profonde.
Je fais tout ce qui doit arriver dans le Monde.
Je vois , quand il me plaît , le sort des Potentats ,
Aussi-bien que celui des différens États.
Je connois le destin des principaux d'Athènes ,
Des Chefs , des Sénateurs , des fameux Capitaines ,
Connus par leur naissance , autant que par leurs faits ;
Comme de Lamacus , Nicias , Périclès ,
Alcibiade...

ALCIBIADE.

Quoi ! vous connoissez , Madame ,
Alcibiade ?

AGLAUNICE.

Bon ! je pourrois de son ame
Pénétrer les secrets. Socrate ma donné
L'heure précisément où ce jeune homme est né.

J'en ai fait la figure ; & , par mon Art suprême ,
Je fais tout ce qu'il fait , enfin , comme lui-même.

A L C I B I A D E .

Je suis un incrédule ; à ne vous point mentir ,
Vous aurez là-dessus peine à me convertir.
J'ai toujours méprisé cette vaine science ,
Qui des Astres sur nous admet une influence.
Dans cet éloignement où je les vois rouler ,
Ils n'ont rien avec nous , je pense , à démêler ;
Et sur certain aspect fâcheux , ou favorable ,
Prédire l'avenir , me paroît une fable :
Et vouloir me prouver ce que fait à présent
Alcibiade , c'est , je le dis franchement ,
Une pure chimere.

A G L A U N I C E .

Ayez plus de croyance.

Tels qui se sont voulu mêler de ma science ,
Ont pris , pour la connoître , un inutile soin.
Mais moi , j'ai su pousser mes recherches si loin ,
Que , lorsque de quelqu'un j'ai dressé la figure ,
Quelqu'éloigné qu'il soit , dans l'instant je suis sûr
De rendre mot pour mot les paroles qu'il dit ;
Rien ne peut égaler mon Art , sans contredit.

A L C I B I A D E .

Hé ! Madame , de grace , ayez la complaisance
De me montrer l'effet d'une telle science
Touchant Alcibiade. Il est de mes amis ;
Et je serois fort aise....

A G L A U N I C E .

Il ne m'est pas permis

De vous rien refuser. Mais je me persuade
Que vous ferez discret.

ALCIBIADE.

Sans doute.

AGLAUNICE, *regardant sur ses Tablettes ,
& y traçant quelques figures.*

Alcibiade

Est né , Vénus étant au signe du Lion :
Il a beaucoup d'amour & de courage.

ALCIBIADE.

Bon.

AGLAUNICE.

Ses feux ne durent pas , si je m'y fais connoître ;
Le changement lui plaît.

ALCIBIADE.

Cela pourroit bien être ;

AGLAUNICE.

Il quitte tout souvent pour un objet nouveau ;
Et ce qu'il abandonne , est quelquefois plus beau.

ALCIBIADE.

Ce peut être , en effet , le sort d'Alcibiade.
Mais pour qu'entièrement votre Art me persuade ,

Madame, dites-moi ce qu'il fait en ce jour.

(*A part.*)

Se pourroit-il ?

AGLAUNICE.

Il est en rendez-vous d'amour.

ALCIBIADE.

Avec qui donc ?

AGLAUNICE.

Avec la plus belle d'Athènes.

ALCIBIADE, *riant.*

On ne peut pas donner des preuves plus certaines
De votre grand faveur.

AGLAUNICE.

De ce que je vous dis,
Pourriez-vous donc douter ?

ALCIBIADE.

Comment ! j'en suis surpris.
Je ne veux pas plus loin pousser mon ambassade,
Et vais dire à l'instant au jeune Alcibiade,
Qu'il fache désormais un peu se contenir,
Et qu'il soit, s'il se peut, plus sage à l'avenir.

AGLAUNICE.

Mais quoi !...

COMÉDIE.

93

ALCIBIADE.

Je vais exprès dans Athènes me rendre.

AGLAUNICE.

Mais quoi! vous n'avez donc rien à dire à Timandre?

ALCIBIADE.

Ah! ma foi, non. Avant que m'offrir a ses yeux,
Elle seule occupoit mon esprit en ces lieux;
Et j'avois, il est vrai, cent choses à lui dire:
Mais j'ai tout oublié, Madame, & me retire.



SCENE V.

AGLAUNICE, *seule.*

QUEL étoit le dessein de ce jeune étranger ?
Qui l'a conduit ici ? Je ne fais qu'en juger.
Il s'est dit Phrygien. Ah ! si je ne m'abuse,
Il a , pour voir Timandre , employé cette ruse ;
C'est quelque Athénien , sans doute , déguisé ;
Et dans son entreprise il a cru tout aisé.
Son aspect m'a faisie ; & , sans trop m'y connoître ;
Pour plaire , selon moi , c'est ainsi qu'il faut être.
Sa vûe a sur mon cœur fait de l'impression :
J'y sens , je l'avouerai , de l'agitation.
Socrate vient. Cachons mon trouble avec adresse.
Quelle honte pour moi s'il voyoit ma foiblesse !
Qu'a-t-il ? Il me paroît vivement agité.



SCÈNE VI.

SOCRATE, AGLAUNICE.

SOCRATE.

AGLAUNICE, je suis contre vous irrité.
Je ne m'attendois pas à votre négligence,
Et ne puis plus avoir pour vous de confiance.
Alcibiade a vu Timandre.

AGLAUNICE.

Lui? Comment?
Et quand l'a-t-il donc vû?

SOCRATE.

En ce même moment.

AGLAUNICE.

Qui peut vous avoir fait cette imposture extrême?

SOCRATE.

C'est une vérité que je tiens de lui-même.
Je viens de le trouver, en habit Phrygien;
Et sans se soucier de me déguiser rien....

AGLAUNICE.

Quoi! c'est Alcibiade?...


SOCRATE.

Oui, lui-même, vous dis-je.

AGLAUNICE.

Socrate, il ne faut pas que cela vous afflige :
 Reprenez tous vos sens ; calmez votre fouci.
 Celui dont vous parlez, il est vrai, sort d'ici ;
 J'ai reçu sa visite ; & n'ai pu m'en défendre :
 Mais il n'a vu que moi ; j'ai passé pour Timandre.

SOCRATE.

Quoi ! vous ?

AGLAUNICE.

N'en doutez point ; c'est une vérité.
 Pour mieux l'entretenir dans sa crédulité ,
 Je n'ai fait qu'exalter avec quel zèle extrême
 Il vous plaisoit ici de m'instruire vous-même ,
 Et quels soins vertueux , quels divins sentimens ,
 Vous mettoient au-dessus du commerce des sens.
 Enfin , soit qu'il ait eu l'ame préoccupée
 De voir en ses desseins son attente trompée ,
 Confus de son erreur , il a quitté ces lieux.
 Ah ! s'il revient encor pour s'offrir à mes yeux ,
 A présent que je fais que c'est Alcibiade ,
 Je le traiterai bien ; & je me persuade....

SOCRATE.

Non ; ne souhaitons pas qu'il reparoisse ici.
 Puisque votre artifice a si bien réussi ,
 Il faut s'en tenir-là. Le jeune homme est aimable ,
 Et sait assujettir le cœur le moins traitable.

AGLAUNICE.

COMÉDIE.

97

AGLAUNICE.

Lui! Bon!

SOCRATE.

Ne cessez point de redoubler vos soins,
Et que Timandre n'ait que vos yeux pour témoins.

AGLAUNICE.

Sortez des noirs soupçons où la crainte vous porte.
J'ai de l'expérience, & je suis femme forte.
C'est vous en dire assez.



SCENE VII.

AGLAUNICE, *seule.*

RESPIRONS un moment.
Je ne puis revenir de mon étonnement.
Quoi ! c'est Alcibiade ! Et comment ma science
M'a-t-elle pû manquer en cette circonstance ?
Mais un flatteur espoir vient rassurer mon cœur.
L'Amour va réparer en ce jour mon erreur.
Puisqu'il est de mon sort d'aimer Alcibiade,
Il doit m'aimer aussi ; tout me le persuade,
Je le lis dans le ciel. Mon observation
Ne peut être que juste en cette occasion.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

TIMANDRE, CÉPHISE.

TIMANDRE.

OUI, c'est cet Inconnu ; c'est lui-même , Céphise.

CÉPHISE.

J'ai peine à revenir encor de ma surprise.
Quel sujet l'aura pû conduire en ce séjour ?
Est-ce un coup du hazard , ou plutôt de l'amour ?
Moi , sans songer à rien , j'étois sous ce feuillage ;
J'y goûtois à loisir la fraîcheur de l'ombrage ,
Lorsqu'avec Aglaunice appercevant quelqu'un ,
La curiosité (mal aux filles commun)
M'a portée aussi-tôt à tâcher de connoître
Ce que l'on lui vouloit , & qui ce pouvoit être.
Alors , j'ai dérangé des branches doucement ;
D'un jeune homme j'ai vu le port noble & charmant ;
Et vers vous j'ai couru dans cette conjoncture ,
Pour vous faire , avec moi , jouir de l'aventure.

TIMANDRE.

Ah ! que j'aurois voulu bien plutôt l'ignorer !
A ses premiers transports mon cœur va se livrer ;
Et je sens que déjà je n'ose plus prétendre
A la tranquillité que j'avois sù reprendre.

E.

Cela ne doit point tant vous causer de douleur ;
 Revoir ce qu'on aimoit, n'est pas un grand malheur.
 Mais ce que je ne puis vous taire davantage,
 C'est qu'Aglaunice, ici, tenoit certain langage,
 Qui m'a fait soupçonner que pour cet Inconnu
 L'amour jusqu'en son cœur sans peine est parvenu ;
 Et nommant plusieurs fois le nom d'Alcibiade...

TIMANDRE.

Ah ! ciel ! ce seroit lui ?

CÉPHISE.

Je me le persuade.
 Mais nous réfléchirons dans l'instant là-dessus.
 Il faut vous dire ici quelque chose de plus.
 Comme je l'observois, sans en être aperçue,
 Faisant semblant d'avoir d'autre côté la vue,
 Elle a pris un papier, griffonné quelques mots,
 Et poussé des soupirs ; (elle avoit le cœur gros.)
 Puis se levant, elle a, d'une course subite,
 Été chez le Berger, qui sous ce roc habite :
 Ce vieux Pasteur souvent fait ses commissions.
 Livrons-nous à présent à nos réflexions.

TIMANDRE.

Quoi ! c'est Alcibiade ?

CÉPHISE.

Qui, sans doute, Madame,

C'est lui.

COMÉDIE.

107

TIMANDRE.

Ciel! que je sens de trouble dans mon ame!
Que penser de ceci?

CÉPHISE.

Moi, je pense, entre nous,
Qu'il ne venoit, ma foi, dans ces lieux que pour vous.
Car nous ne pouvons pas croire sans injustice,
Qu'il soit ici venu pour les yeux d'Aglaunice.
Ce seroit mal juger du jeune Athénien.
De plus, nous l'avons vu sous l'habit Phrygien;
Et ce déguisement cache quelque mystère,
Où vous seule avez part, je vous le réitère.

TIMANDRE.

Mais s'il n'étoit venu que pour moi seulement,
Seroit-il de ces lieux parti si promptement?
Je crois que s'il avoit désiré ma présence,...

CÉPHISE.

Aglaunice est rusée, & plus que l'on ne pense.
Je connois son esprit; & je pourrois juger
Qu'elle a dépaycé finement l'Étranger,
Et que voulant alors à ses yeux vous soustraire,
Elle aura mis en œuvre ici son savoir-faire.

TIMANDRE.

Cela se pourroit bien.

CÉPHISE.

Oh! c'est la vérité.
Mais pour mieux pénétrer dans cette obscurité,
E,

Usons , à notre tour , de ruse , d'artifice ;
Tâchons de renchérir un peu sur Aglaunice.
Il seroit un moyen de nous bien éclaircir.

TIMANDRE.

Et de quelle façon pourrions-nous réussir ?
Dépêche , parle vite.

CÉPHISE.

Ah ! quelle promptitude !
Hé ! je ne vous croyois vive que pour l'étude.

TIMANDRE.

Ah ! ne redouble point , Céphise , mes ennuis ,
Et me ménage un peu dans le trouble où je suis.

CÉPHISE.

Soit. Et , sans perdre tems , venons à notre affaire.
J'ai donc imaginé , soit dit sans vous déplaire ,
Qu'une petite lettre auroit grande vertu.

TIMANDRE.

Que veut dire une lettre ? Et comment l'entends-tu ?

CÉPHISE.

Oh ! j'aime tout d'un coup , moi , que l'on me pénètre.

TIMANDRE.

Mais je ne t'entends point.

CÉPHISE.

Je vous dis une lettre ,
Seulement.

COMÉDIE.

103

TIMANDRE.

Une lettre ? Hé bien ! que j'écrirois ?

CÉPHISE.

Oui, que vous écririez, & que je porterois.

TIMANDRE.

A qui donc cette lettre ?

CÉPHISE.

Au jeune Alcibiade.

TIMANDRE.

J'écrirois ?...

CÉPHISE.

Pourquoi non ? Enferiez-vous malade ?

TIMANDRE.

Une lettre ! moi ? Ciel !

CÉPHISE.

Hé bien ! point de courroux ;

C'est moi qui l'écrirai ; vous la porterez, vous.

Aimez-vous mieux cela ?

TIMANDRE.

Tout aussi peu.

CÉPHISE.

J'enrage.

Allez, je vous croyois avoir plus de courage.

E 4

Au lieu de recevoir mes avis importans,
Et de mettre à profit de si rares instans...

TIMANDRE.

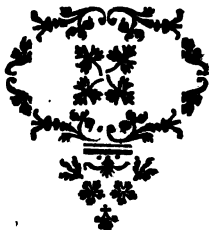
J'entends venir quelqu'un.

CÉPHISE.

C'est Socrate, peut-être.

TIMANDRE.

Ah! fuyons; à ses yeux je ne veux point paroître.



SCENE II.

ALCIBIADE, AMICLÈS.

AMICLÈS.

HÉ quoi ! tout aujourd'hui , de ce malheureux
Bois
Nous ne pourrons sortir ? Ouf ! je suis aux abois.
Nous revenons encore aux mêmes lieux , je pense ,
Où nous étions tantôt.

ALCIBIADE, *tenant une lettre à la main.*

Il est vrai.

AMICLÈS.

Belle avance !

Ce courier , que Timandre a dépêché vers vous ,
Connoît mal le pays , ou s'est moqué de nous ;
Je m'en suis méfié. Ce vieux coquin , fans doute ,
Nous aura , par malice , enseigné mal la route.

ALCIBIADE.

Cela se pourroit bien.

AMICLÈS.

Vous l'avez mal reçu ,

Et cela l'a fâché.

ALCIBIADE.

Je m'en suis aperçu.

Ma réponse , en effet , n'a pas été galante.
Mais aussi , que dis-tu de cette extravagante ,
De Timandre , en un mot , qui croyant m'engager ,
Après moi dans ce Bois envoie un messager ,

E s

Pour me faire tenir cette lettre amoureuse ?
Peut-on rien de plus fou ?

(Il jette la lettre , & Amiclès la ramasse.)

A M I C L È S.

C'est qu'elle est connoisseuse.
Et pour peu que l'on ait certain air , certains traits...
Oh ! les femmes sur nous ne se trompent jamais.

A L C I B I A D E.

Pour moi , je l'avouerai , je ne puis m'en défendre ;
Je me suis bien trompé touchant cette Timandre.
Les avis que Mirto sans cesse me donnoit ,
La fureur où tantôt en ces lieux elle étoit ,
De Socrate , sur-tout , les soins & le mystère ,
Ma rencontre avec lui dans ce lieu solitaire ;
Que te dirai-je , enfin ? sa peur , son embarras ,
Tout me faisoit juger qu'elle avoit mille appas :
Et lorsqu'à mes regards... Mais d'où sort cette fille ?

A M I C L È S.

Ah ! ah ! par quel hazard ?... elle est , ma foi , gentille.



SCÈNE III.

ALCIBIADE , AMICLÈS , CÉPHISE.

CÉPHISE , *à part.*

Q U'HEUREUSEMENT le sort me le fait rencontrer!

A M I C L È S.

Ne l'effarouchons point , elle pourroit rentrer.

C É P H I S E.

N'est-ce pas vous , Seigneur , qu'on nomme Alcibiade ?

A L C I B I A D E.

Il est vrai , c'est moi-même. Encore une ambassade ?

C É P H I S E.

Vous voulez bien , Seigneur , recevoir ce billet De la part de Timandre ?

A M I C L È S , *regardant Cephise.*

Ah ! le joli poulet !

A L C I B I A D E.

Hé quoi ! Timandre encor ? cette femme me tue.

A M I C L È S.

Elle ne se croit pas apparemment battue.

A L C I B I A D E.

A Timandre rendez ce billet , tel qu'il est.

C É P H I S E.

O ciel !

A L C I B I A D E.

Et de ma part , dites-lui , s'il vous plaît ,
E 6

Que les égards que j'ai pour l'amour de Socrate ;
M'empêchent de répondre à l'espoir qui la flatte.

C É P H I S E.

Vous vous trompez Timandre...

ALCIBIADE.

Etnon , allez.

C É P H I S E.

Il faut

Que celle qu'en ce lieu vous visitiez tantôt ,
Vous ait fort mal instruit de la jeune Timandre ;
Sur ses perfections elle a craint de s'étendre.
J'en fais les raisons... Mais de quoi sert tout ceci ?
Vous ne méritez pas d'être plus éclairci.



SCÈNE IV.

ALCIBIADE, AMICLÈS.

AMICLÈS.

AVEZ-VOUS entendu le discours de la Belle ?

ALCIBIADE.

Celle que dans ce lieu j'ai visité , dit-elle ?
Mais celle , qui tantôt à mes yeux s'est fait voir ,
S'est dit Timandre , & lors... Je ne puis concevoir
Le mystère que peut renfermer ce langage.
Je ne fais qu'en penser. Qu'en dis-tu , toi ?

AMICLÈS.

Qu'il est en tout ceci de l'erreur , de l'abus. Je gage

ALCIBIADE.

Moi , je le crois de même.

AMICLÈS.

Oui , j'y vois du confus ;
Nous devons radoucir cette fille piquée ,
La Belle se seroit un peu mieux expliquée.

ALCIBIADE.

Vous ne méritez pas qu'on vous tire d'erreur ?
Que veut dire ceci ?

AMICLÈS.

Cela vous rend rêveur ?

Je le suis , en effet , lorsque je me rappelle
 Qu'on m'a dépeint Timandre , aimable , jeune , belle ;
 Et quand je songe enfin que , de tout ce portrait ,
 Celle à qui j'ai parlé n'a pas le moindre trait ,
 Tout cela , joint avec ce que je viens d'entendre ,
 Me feroit soupçonner qu'on m'aura pû surprendre ;
 Et que notre Astrologue ayant voulu ruser ,
 Sous le nom de Timandre , aura sù m'imposer :
 Ou bien elles sont deux.

AMICLÈS.

Morbleu , ceci me pique ;
 Et je veux aujourd'hui mettre tout en pratique ,
 Pour débrouiller , percer ce mystère étonnant ;
 Car , à dire le vrai , Seigneur , il me surprend.
 Il faut que dans ce lieu je me fasse passage.
 Mais si Socrate vient , il connoît mon visage.
 Je lui serai suspect. Par quel expédient ? ...
 Ma foi , je l'ai trouvé.

ALCIBIADE.

Que dis-tu ?

AMICLÈS.

Justement. ...
 Retourner cet habit... déguiser ma figure...
 Arriver dans ce lieu , comme par aventure...

ALCIBIADE.

Mais dis...

AMICLÈS.

Heureusement que sans aller plus loin ,
 Je trouverai sur vous tout ce dont j'ai besoin ,

COMÉDIE.

III

Comme bagues , portraits , ou d'autres gentilleses,
Gages d'amour ; enfin , présens de vos Maitresses.
Sur vos tablettes , vous écrire quelques mots...

ALCIBIADE.

Que diantre veux-tu dire ? Et quels sont ces propos ?

AMICLÈS.

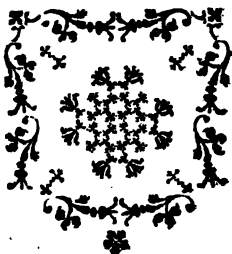
Une barbe de chevre... Oui , voilà mon affaire.
Venez , Seigneur , venez.

ALCIBIADE.

Mais que prétends-tu faire ?

AMICLÈS.

Socrate vient ; fuyons. A quatre pas d'ici ,
De mon projet , Seigneur , vous serez éclairci.



S C E N E V.

SOCRATE , TIMANDRE , CÉPHISE.

S O C R A T E.

PARLEZ sincèrement : je le répète encore ;
 Timandre , vous avez des chagrins que j'ignore.
 Il semble que vos yeux ont répandu des pleurs ;
 Et cet air abattu....

C É P H I S E.

C'est qu'elle a des vapeurs,
 Qui la changent beaucoup.

S O C R A T E.

Cela me semble étrange.

C É P H I S E.

Oh ! vous ne savez pas comme ce mal-là change.

(A Timandre.)

Répondez donc vous-même ; essuyez donc vos yeux.

S O C R A T E.

Lorsque je suis tantôt arrivé dans ces lieux ,
 Elle me paroïsoit se porter à merveille.

T I M A N D R E.

Cela m'a pris fort vite.

C É P H I S E.

Oui.

S O C R A T E.

Moi , je lui conseille
 De ne point prendre l'air de trois ou quatre jours.

COMÉDIE.

113

CÉPHISE.

A ces fortes de maux , il faut laisser le cours.
Tenez , ces vapeurs-là demandent qu'on respire.
Plus elle est renfermée , & plus son mal empire.

TIMANDRE.

Elle a raison.

SOCRATE.

Ayez soin de votre santé.
Conservez un peu mieux toute cette beauté
Qu'on voit briller en vous.

CÉPHISE , *bas* , à Timandre.

Entendez-vous, Madame?

SOCRATE.

Mais non pas aux dépens de celle de votre ame.
De la faveur des Dieux les plus rares trésors ,
Sont les beautés de l'ame avec celles du corps.
Tâchez donc qu'elles soient toujours inséparables.
L'unique & sûr moyen de les rendre durables ,
C'est de fermer si bien le cœur aux passions....

CÉPHISE.

Oh ! quel tems vous prenez pour vos instructions !
Avec votre morale il faut faire divorce.
Aujourd'hui , croyez-moi , le mal est dans sa force.

SOCRATE.

Ma morale n'a point tant de sévérité
Pour que son mal , je crois , puisse en être irrité ;

Et je ne doute point que l'aimable Timandre
Ne prenne du plaisir à me voir & m'entendre.

CÉPHISE.

Oh ! beaucoup.

SOCRATE.

Mes desirs, mes vœux les plus ardents ;
Seroient d'être en ces lieux près d'elle à tous mo-
mens.

CÉPHISE, *à part.*

Le ciel nous en préserve.

SOCRATE.

Et si j'ai quelque peines ;
C'est de me voir contraint de rester dans Athènes.
Oui, je voudrois pouvoir m'en bannir pour jamais.
Je jouirois ici d'une si douce paix ;
Et....

CÉPHISE.

Vous feriez fort mal de quitter une Ville ,
Où votre grand savoir à chacun est utile :
Vous seriez , par ma foi , blâmé de bien des gens.

SOCRATE.

Il pourroit arriver certains événemens ,
Qui m'en feroient sortir , sans m'attirer de blâme.

CÉPHISE.

Comment ?

SOCRATE.

S'il m'arrivoit de perdre un jour ma femme,

COMÉDIE.

115

Ma retraite en ces lieux feroit mon seul recours.
Cela peut arriver ; chaque chose a son cours,
Et son terme , ici-bas.

CÉPHISE , *bas , à Timandre.*

Écoutez ce langage.

S O C R A T E.

Je puis devenir veuf.

CÉPHISE , *bas , à Timandre.*

Haye ! Il songe au veuvage !
C'est fait de vous , Madame.

TIMANDRE , *tirant son mouchoir.*

Ah ! ciel !

S O C R A T E.

Quoi ! vous pleurez !

C É P H I S E.

Par vos réflexions vous la désespérez.
Son intérêt pour vous lui fait sentir en l'ame ,
Quel chagrin vous auriez de perdre votre femme.

T I M A N D R E.

Puissent long-tems les Dieux retarder ce malheur !

C É P H I S E.

Vous l'entendez ; voyez l'effet de son bon cœur.

S O C R A T E.

Sa douleur , il est vrai , m'en est bien une preuve.

C É P H I S E.

Jugez , si votre femme alloit devenir veuve ,
Ce que ce seroit.

S C E N E V I I .

T I M A N D R E , C É P H I S E , A M I C L È S .

A M I C L È S , *déguisé, à part.***O**H ! pour le coup , voilà celle que nous cherchons.

T I M A N D R E .

Ah ! rentrons : je crains trop...

C É P H I S E .

Pourquoi craindre ? restons.

A M I C L È S .

Mesdames , pardonnez , n'ayez aucune crainte.
 Je cherche à m'informer du chemin de Corinthe ,
 Et ne sachant pas trop... (*À part.*) O ! la rare beauté !

C É P H I S E .

Ah ! vous vous adressez fort mal , en vérité.
 Qu'êtes-vous donc ?

A M I C L È S .

Marchand. Je suis de Phénicie.
 J'achete , je revends , je troque , négocie ;
 Et je serois heureux , si dans tous mes bijoux
 Il s'en trouvoit quelqu'un qui fût digne de vous.

COMÉDIE. 119

CÉPHISE.

Oh ! nous ne sommes pas de grandes acheteuses.
Mais voyons , qu'avez-vous ?

AMICLÈS.

Des pierres précieuses.
Regardez. En voici dont l'éclat merveilleux
Fait l'admiration de tous les curieux.

TIMANDRE.

Cela brille beaucoup.

CÉPHISE.

Elles sont des plus belles.

AMICLÈS , à Timandre.

Ce ne sont que vos yeux qui l'emportent sur elles.

TIMANDRE.

Le compliment est doux.

AMICLÈS.

Vous le méritez bien.

CÉPHISE.

Oh ! non. Il faut , à nous , des choses animées.

AMICLÈS , à part.

Quelqu'un pourroit venir ; profitons du moment.

(Haut.)

Tenez , de mes bijoux voici le plus galant.





120

ALCIBIADE,

TIMANDRE.

Que veut dire?...

AMICLÈS.

Daignez l'honorer d'une œillade;
Prenez ; c'est un billet.

TIMANDRE.

De qui?

AMICLÈS.

D'Alcibiade.

TIMANDRE.

Comment?



SCENE VIII.

SCENE VIII.

ALCIBIADE, TIMANDRE,
CÉPHISE, AMICLÈS.

ALCIBIADE, *à part.*

NON, je ne puis plus long-tems résister
A mon impatience ; & ne pouvant douter....

(*Voyant Timandre.*)

Ciel ! que vois-je ?

TIMANDRE.

Non, non, je suivrai, sans le lire,
Ce qu'un juste dépit en ce moment m'inspire.
Reportez à l'instant ce billet, tel qu'il est.

CÉPHISE.

Fort bien.

TIMANDRE.

Et de ma part, dites-lui, s'il vous plaît,
Que les égards que j'ai pour l'amour de Socrate,
M'empêchent de répondre à l'espoir qui le flatte.

ALCIBIADE, *à part.*

Ciel ! qu'entends-je ?

AMICLÈS.

Eh ! Madame... attendez un moment.
Si... mon Maître pouvoit... le voici justement.

(*A Alcibiade.*)

Seigneur, avancez donc.

Tome I.

F

ALCIBIADE,

TIMANDRE.

Retirons-nous , Céphise.

CÉPHISE.

Madame , il n'est plus tems.

ALCIBIADE.

Ciel ! quelle est ma surprise !

Jamais tant de beautés...

TIMANDRE.

Ah ! c'est lui que je voi.

ALCIBIADE.

Amiclès , quel objet !...

TIMANDRE.

Céphise , soutiens-moi.

CÉPHISE.

Allons , Madame , allons ; revenez à vous-même.

AMICLÈS , à *Alcibiade*.

Rappelez donc vos sens.

ALCIBIADE.

Ah ! dans mon trouble extrême,

Laisse-moi respirer. Quoi ! Madame , c'est vous !

C'est vous , de qui j'ai su m'attirer le courroux !

Hé quoi ! j'ai pu de vous refuser une lettre ?

Quel plus grand crime , hélas ! oseroit-on commettre ?

Ah ! si vous conceviez l'excès de ma douleur...

TIMANDRE.

Un hazard imprévu n'a pas voulu , Seigneur ,
 Que ma lettre , en effet , vous ait été remise ;
 Mais le sort , s'opposant à ma folle entreprise ,
 M'a fait voir... Je me trouble... Ah ! fuyons de ces
 lieux.

ALCIBIADE.

De vos rares beautés ne privez point mes yeux.
 Ah ! je suis enchanté.

AMICLÈS , à Céphise.

Que vous avez de charmes !

CÉPHISE , à Timandre.

Ils sont pressans.

TIMANDRE.

Jé suis dans de vives allarmes.
 Craindriez-vous Socrate ? Et l'aimez-vous au point ?

TIMANDRE.

Que dites-vous , Seigneur ? Non , je ne l'aime point.

CÉPHISE.

Aimer Socrate ! ah ! ciel ! cela se peut-il dire ?

TIMANDRE.

L'amour pour la sagesse est tout ce qu'il m'inspire ;
 Je suis mal ses conseils , & cette fermeté
 Que lui-même sans cesse...

ALCIBIADE.

Ah ! divine Beauté !...

ALCIBIADE ;

AMICLÈS, à Céphise.

O trop aimable objet!...

ALCIBIADE.

Sachez mieux faire usage
Des attraits que des Dieux vous eûtes en partage ;
Vous les ont-ils donnés, ces précieux attraits,
Pour être dans ces lieux confinés pour jamais ?

AMICLÈS.

Non, non.

ALCIBIADE.

Votre beauté, par eux-mêmes formée ;
Fait voir qu'ils ont voulu que vous fussiez aimée.

TIMANDRE.

Tout ce que dit Socrate est plus judicieux ;
Mais , Seigneur , cependant vous persuadez bien
mieux ;
Et je sens dans mon cœur des atteintes secrètes,
Qui s'accordent bien mal avec tous ses préceptes.

ALCIBIADE.

Ah! souffrez qu'à vos pieds...

AMICLÈS, à Céphise.

Il faut qu'à vos genoux...

CÉPHISE.

Quels transports! finissez.

TIMANDRE.

Hélas! que faites-vous?
Ah! de grace, épargnez à mon ame craintive...

COMÉDIE.

125

A M I C L È S , *prenant la main de Céphise.*
Souffrez que cent baisers...

C É P H I S E.

L'attaque devient vive ;
Et... Ciel ! voilà Socrate.

T I M A N D R E.

Ah ! quel trouble est le mien !
Levez-vous, il nous voit.

A L C I B I A D E.

Allez, ne craignez rien.

A M I C L È S.

Non, non. Nous l'attendons en ce lieu de pied
ferme :

Et s'il faut disputer.... Le voilà comme un terme.
Il nous regarde tous, sans voix, sans action ;
Il croit que ce qu'il voit est une illusion.



SCENE IX.

SOCRATE, ALCIBIADE,
TIMANDRE, GÉPHISE,
AMICLÈS.

SOCRATE, *à part.*

CIEL! de ce que je vois que faut-il que je pense ?
Et de quoi m'a servi toute ma prévoyance ?

(*A Alcibiade.*)

Que faites-vous, Seigneur, & quel est votre espoir ?

ALCIBIADE.

De montrer de l'amour jusqu'où va le pouvoir,
De prouver à Timandre une ardeur éternelle :
Et de lui faire enfin un destin digne d'elle.

SOCRATE.

Timandre est un dépôt qui m'étoit confié.
Vous violez des droits...

ALCIBIADE.

Je suis justifié.

Traitez, si vous voulez, mes actions de crimes ;
L'amour est mille fois plus fort que vos maximes.

SOCRATE.

Moi, qui dans la vertu voulois la maintenir !

AMICLÈS.

Il prendra ce soin-là, lui-même, avec plaisir.

SCÈNE X.

SOCRATE, ALCIBIADE,
AGLAUNICE, TIMANDRE,
CÉPHISE, AMICLÈS.

AGLAUNICE.

QU'ENTENDS-JE ? qu'est ceci ?

AMICLÈS.

Voici votre Astrologue.
Quels regards elle jette ! Elle a les yeux d'un Dogue.

SOCRATE.

Socrate de vos soins doit vous remercier,
Que direz-vous ici pour vous justifier ?
Vos vertueux conseils ont une heureuse suite ;
Que dois-je soupçonner d'une telle conduite ?

AGLAUNICE.

De quoi m'accusez-vous, je vous prie ? Et pourquoi
Croyez-vous, de ceci, devoir vous prendre à moi ?

SOCRATE.

Perfide !

AGLAUNICE.

Hé quoi ! Socrate à cet excès s'emporte !
Je vois ce qui vous fait m'outrager de la sorte ;

Et je ne dois plus rien ménager entre nous.
La perte de Timandre est sensible pour vous,
Parce que ses attraits...

AMICLÈS.

Écoutons.

AGLAUNICE.

Dans votre ame
Avoient dû faire naître une secrète flamme ;
Et que vos soins jaloux, poussés jusqu'à l'excès,
Se trouvent aujourd'hui sans fruit & sans succès.

ALCIBIADE.

Socrate, j'avois tort...

AGLAUNICE.

Voilà cet homme sage !
Qui n'a pû de l'amour triompher, à son âge ;
Qui blâme ma conduite.

AMICLÈS.

Oh ! sans doute, il a tort.
Il devoit, comme vous, sur lui faire un effort.
Comme vous, il devoit se contenter d'écrire
Quelque billet galant.

SOCRATE.

Comment ?

AGLAUNICE.

Que veut-il dire ?

A M I C L È S.

N'en aurois-je point un dans ce goût-là, sur moi,
Que vous auriez écrit?

A G L A U N I C E.

Ciel!

A M I C L È S.

Le voici, ma foi.
Daignez, Seigneur Socrate, en faire la lecture.

S O C R A T E.

(A Aglaunice.)

Que veut dire ceci? C'est de votre écriture!

(Il lit.)

A U J E U N E A L C I B I A D E.

» Vous revoir au plutôt est le bien où j'aspire :
» Ce n'est point pour vous étaler
» Ce que mon savoir peut produire ;
» De plus aimables soins me font vous rappeler.
» L'esprit doit cesser de parler,
» Quand le cœur a beaucoup à dire

C É P H I S E.

Par ma foi, l'aventure à présent devient claire.

T I M A N D R E.

Elle avoit pris mon nom !

A M I C L È S.

Oui, voilà le mystère!

532 **ALCIBIADE, COMÉDIE.**

Vous allez resserrer vos anciennes chaînes.

(*A Céphise.*)

Pour moi, c'est dans vos yeux que j'ai trouvé les
miennes.

ALCIBIADE.

Chère Timandre, allons ; que l'Hymen & l'Amour,
En présence de tous, solennisent ce jour.

CÉPHISE, à Amiclès.

Recevez donc ma main.

AMICLÈS.

Recevez ma tendresse.

Que nous allons donner de Sujets à la Grèce !

Fin du troisieme & dernier Acte.



L'IMPROMPTU

L'IMPROMPTU

DE

CAMPAGNE,

COMÉDIE

En un Acte , en Vers ,

PAR M. POISSON ;

*Représentée pour la première fois par
les Comédiens ordinaires du Roi,*

le.....

A C T E U R S.

LE COMTE.

LA COMTESSE, femme du Comte.

ISABELLE, fille du Comte & de la Comtesse.

DAMIS, ami du Comte.

ÉRASTE, fils de Damis.

LISETTE, Suivante.

LUCAS, Jardinier.

FRONTIN, Valet d'Éraсте.

UN LAQUAIS.

*La Scène est à la Campagne, dans le
Château du Comte.*



L'IMPROMPTU

DE

CAMPAGNE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, LUCAS.

LISETTE.



E ce nouveau venu tu n'as pas fû le nom,
Les qualités ; enfin quel il peut être ?

LUCAS.

Non.

Je fais tant seulement qu'il fait de la dépense,
Qu'il a dans ses façons de la magnificence ;

G 2

136 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE.

Et son Valet-de-chambre est magnifique aussi,
Car il m'a bien donné pour boire, Dieu-merci.
Moi ! cela me surprend.

L I S E T T E.

Et pourquoi ta surprise ?

L U C A S.

Vous ne comprenez pas , sans que je vous le dise ,
Que , selon la coutume , un valet toujours prend ?
Il donne, celui-ci ; c'est ce qui me surprend.
Tenez , ce valet-là mérite d'être maître.

L I S E T T E.

Mais tu t'es bien gardé de te faire connoître ?

L U C A S.

Bon ! il ne m'a pas vu plutôt chez le Fermier ,
Qu'il a su que j'étois d'ici le Jardinier ;
Mais ça n'a rien gâté du tout à notre affaire.
J'ai bien joué mon rôle , & j'ai toujours su faire
Semblant de rien , afin qu'on ne pût soupçonner
Que je venois ici pour les examiner.

L I S E T T E.

Et que t'a dit le Maître ?

L U C A S.

Oh ! pour lui , dès l'aurore
S'est promené , dit-on , & se promene encore ,

Et je ne l'ai pas vu ; mais son valet , morgué ,
Pour me faire jaser , étoit bien intrigué.
Je voulois bien avoir aussi sa conférence ;
Tant y a , qu'à là fin j'avons fait connoissance.
Puis demandant bouteille , il m'a pris par le bras
Sur le champ , me disant : allons , père Lucas ,
Mettez vous-là , buvons ensemble , je vous prie.
Ma foi , je n'ai point fait , moi , de cérémonie.
Enfin après avoir bien jaboté , bien bû ;
Car à ses questions j'ai toujours répondu
Tout autant que j'ai cru devoir y satisfaire.

L I S E T T E.

Quelles sont à-peu-près celles qu'il t'a fû faire ?

L U C A S.

D'abord c'est , quel étoit de ce lieu le Seigneur ?
Sa famille , son bien , son esprit , son humeur ?
S'il passeroit ici la saison toute entière ?
Je le questionnois de la même manière ,
Et tous les deux , enfin , nous étions acharnés ,
À qui se tireroit le plus les vers du nez :
Mais , malgré tous mes soins , je n'ai pas pû connoître
Ce qu'ils faisoient ici , ni quel étoit son Maître.

L I S E T T E.

Avec tout ton esprit tu n'es qu'un animal ;
Car c'étoit justement l'article principal.

S C E N E I I.

É R A S T E , F R O N T I N .

F R O N T I N .

CA , parlons une fois en gens sensés & sages.
Ne mettrons-nous jamais fin à tous nos voyages ?
Pour moi , je suis bien las , je vous l'ai déjà dit ,
D'errer de ville en ville , & de même que fit
Un certain Roi Lombard avec le sieur Joconde.
Depuis assez long-tems nous parcourons le Monde.
Quand pourrons-nous revoir la Ville de Paris ?

É R A S T E .

Nous n'y rentrerons pas si-tôt , je crois.

F R O N T I N .

Tant pis.

Monfieur , tant pis.

É R A S T E .

Comment prétends-tu que je fasse ?
Il faut qu'avec mon père on me remette en grace ,
Et la chose est assez difficile.

COMÉDIE.

141

FRONTIN.

D'accord ;

Car avec lui je fais que vous eûtes grand tort.
Il vouloit de sa main vous donner une femme.

ÉRASTE.

Un autre objet alors avoit frappé mon ame.

FRONTIN.

Vos refus contre vous le firent s'emporter.

ÉRASTE.

Au penchant de mon cœur pouvois-je résister ?

FRONTIN.

Ensuite d'un ton fier , agité , l'ame émue ,
Il vous dit de ne plus vous montrer à sa vue.

ÉRASTE.

J'ai fait voir l'action d'un fils obéissant ,
Et me suis éloigné dans le même moment.

FRONTIN.

Qui ; mais vous éloignant avec obéissance ,
Vous avez écorné diablement sa finance.
De son or enlevé qu'il gardoit avec soin ,
Qu'aura-t-il pu penser ?

G 5

142 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

É R A S T E.

Que j'en avois besoin.

F R O N T I N.

Fort bien.

É R A S T E.

C'est pour aider à notre nécessaire ;
Une espece d'emprunt que j'ai fait à mon père.

F R O N T I N.

La peste , quel emprunt ! Monsieur , il me paroît
Que mon dos pourroit bien en payer l'intérêt.

É R A S T E.

Laiſſons tous ces discours. As-tu de ce Village
Sû quel est le Seigneur ?

F R O N T I N.

Oui , c'est un homme d'âge.

Un guerrier retiré qui vit paisiblement ,
Et fait de ce séjour tout son amusement.
Il voit fort peu de monde. Une femme , une fille ,
A ce que l'on m'a dit , composent sa famille.
Mais que prétendez-vous ? Quel est votre dessein ?

É R A S T E.

Je vais te l'expliquer. Cette fille , Frontin ,

Est , je n'en doute point , la même que j'ai vûe
Lorsque je vins hier près de cette avenue.
Je la suivis long-tems jusqu'en ces mêmes lieux.
Nulle Beauté jamais ne plut tant à mes yeux.
Et je puis t'assurer , quand mes regards parlerent ,
Que les siens & les miens souvent se rencontrerent.
Ensuite s'éloignant de ce lieu tout-à-fait ,
Dans ce même Château je la vis qui rentroit !
Hélas ! un peu trop tôt elle fut disparaître ,
Et j'ai de grands desirs , Frontin , de la connoître ;

FRONTIN.

Je n'en suis point surpris , à vous voir enflammé
Pour quelque objet nouveau je suis accoutumé.
Depuis quatre ou cinq mois que vous faites le Prince ,
Et courez , à grands frais , de Province en Province ,
Il faut que vous ayez rendu de tendres soins ,
Sans trop exagérer , à cent Belles , au moins.
Pour celle-ci , Monsieur , quittez votre espérance ;
De la voir de plus près il est peu d'apparence.
Le père , je le fais , est rempli de fierté ,
Délicat sur l'honneur , ombrageux , emporté ;
Ayez de la prudence en cette conjoncture ,
Et n'allez point chercher quelque triste aventure.

ÉRASTE.

Lepoltron ! Qu'avons-nous à craindre en ce Château ?

144 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

FRONTIN.

Les fossés, m'a-t-on dit, ont quatre piques d'eau ;
Je ne puis sans effroi considérer la chute ,
Quand je songe qu'on peut y faire la culbute.

ÉRASTE.

Mais tu n'as rien appris de plus particulier ?

FRONTIN.

Non. Tout ce qu'au surplus on m'a su détailler ,
C'est que ce vieux Seigneur est assez idolâtre
De musique , de vers , de pièces de Théâtre.
Qu'il a beaucoup de goût pour les anciens Auteurs ,
Qu'il s'entretient souvent de Spectacles , d'Acteurs ,
Et qu'entre la famille il n'est point de semaine
Où l'on ne représente au Château quelque Scène.

ÉRASTE.

A ce que tu dis-là je fais réflexion.

FRONTIN.

Voici quelque nouvelle imagination.

ÉRASTE.

Le Seigneur de ces lieux aime la Comédie ?
L'entreprise , il est vrai , seroit assez hardie.

FRONTIN.

Oui, sans doute, elle l'est.

É R A S T E.

Frontin, ne crains plus rien.
 De m'introduire ici je fais le vrai moyen.
 Un cœur peut tout tenter quand l'amour l'accompa-
 gne.

Devenons aujourd'hui Comédiens de Campagne ;
 L'occasion nous rit, ne t'inquiète plus ;
 Nous pouvons sous ce titre être au Château reçus.

F R O N T I N.

Il faut vous obéir, & vous êtes mon Maître ;
 Mais si quelqu'un alors vient à vous reconnoître,
 Prévoyez l'embarras où cela nous mettra.

É R A S T E.

Je ne suis point atteint de cette crainte-là :
 » C'est toi qui m'embarrasse.

F R O N T I N.

» Et pourquoi, je vous prie ?

É R A S T E.

» C'est, je te l'avouerai, que pour la Comédie
 » Il te faut le talent qui te manque, entre nous.

F R O N T I N.

» Parbleu, je la jouerai tout aussi-bien que vous.

É R A S T E.

» Ah ! te voilà piqué ! J'en tire un bon augure.
 » Ce trait d'ambition me charme, je te jure.

146 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

» Nous allons donc montrer tout ce que nous valons ;
» Et dans notre début , va , nous réussirons.
Songeons , dès-à-présent , aux noms qu'il nous faut
prendre.

Tu feras Ragotin ; moi , je ferai Léandre.

FRONTIN.

Ma foi , je ne veux point du nom de Ragotin ;
Je suis votre valet : je m'appelle Frontin.

ÉRASTE.

Sois ce que tu voudras ; pour moi , Frontin , j'espère
Avec quelque succès remplir mon caractère.

FRONTIN.

Vous allez tout de bon faire le Comédien ?

ÉRASTE.

Sans doute.

FRONTIN.

Mais , Monsieur , cela n'est pas trop bien ;
Un Noble comme vous jouer la Comédie !

ÉRASTE.

Crois-tu que la noblesse en puisse être affoiblie ?
Va , va , la Comédie est , dans tous les états ,
Une profession qui ne déroge pas.

FRONTIN.

Je suis de votre avis.

ÉRASTE.

La Comédie est belle ;

Et je ne trouve rien de condamnable en elle :

Elle est du ridicule un si parfait miroir ,

Qu'on peut devenir sage à force de s'y voir.

Elle forme les mœurs , & donne à la Jeunesse

L'ornement de l'esprit , le goût , la politesse.

Tel même qui la fait avec habileté ,

Peut , quoi qu'on puisse dire , en tirer vanité.

La Comédie , enfin , par d'heureux artifices ,

Fait aimer les vertus , & détester les vices ;

Dans les ames excite un noble sentiment ,

Corrige les défauts , instruit en amusant ;

En morale agréable , en mille endroits , abonde ;

Et , pour dire le vrai , c'est l'École du monde.

FRONTIN.

Sur ce pied-là , Monsieur , je dirai franchement

Que vous devriez bien l'aller voir plus souvent.

ÉRASTE.

Ah ! ah ! vous plaisantez ! Mais il nous faut , sur l'heure ,

Pour nous bien travestir , gagner notre demeure.

De mon projet , Frontin , j'ose tout espérer.

J'entends venir quelqu'un , gardons de nous montrer.

SCENE III.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

DE notre Jardinier j'ai fû qu'en ce Village,
Le jeune homme d'hier a mis son équipage ;
Mais il n'a pû savoir ni son rang , ni son nom ,
Et l'on ne fait s'il est ou Marquis ou Baron.
Parlons à cœur ouvert , dites-moi d'où peut naître
Ce desir empressé de vouloir le connoître ?
Sans doute il vous a plû ? dites la vérité.

ISABELLE.

Moi ! non ; c'est simplement par curiosité.

LISETTE.

La curiosité , sans vouloir vous déplaire ,
Est souvent de l'amour la compagne ordinaire.

ISABELLE.

Ne parle pas si haut , je craindrois qu'en ce jour...

L I S E T T E.

Vouloir qu'on parle bas ! Bon ; symptôme d'amour.
Pour moi , je l'avouerai , je ne saurois comprendre
Comment , en moins de rien , notre cœur devient
tendre ;

Je ne puis concevoir comment un seul regard ,
Jetté sans nul dessein , & conduit par hasard....
Puisse porter au cœur... par certaine étincelle...
Vous rendriez cela bien mieux , Mademoiselle.

I S A B E L L E.

Lisette , en vérité , tu te mets dans l'esprit
Des choses qui me font un sensible dépit.
Que tu me connois mal de soupçonner mon ame
D'être en si peu de tems susceptible de flamme !
J'ai vu cet inconnu par hasard un moment ,
Et je puis t'assurer qu'il m'est indifférent ;
Et , pour te découvrir mon ame toute entière ,
Tu me feras plaisir de changer de matière ;
Je t'en avertis.

L I S E T T E , *à part.*

Oui , l'on dissimule ici.
Pour être à deux de jeu , dissimulons aussi.

(*A Isabelle.*)

Ah ! puisque vous prenez la chose de la sorte ,
Sur ce chapitre-là , j'aurai la langue morte.

156 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

J'étois fort étonnée , à ne vous rien cacher ,
Qu'un inconnu si-tôt eût pû vous attacher ;
Et s'il faut avec vous parler en conscience ,
Le jeune homme , après tout , n'a pas grande appa-
rence.

Peut-être est-ce la faute aussi de ses habits.

I S A B E L L E.

Point du tout , il étoit assez proprement mis.

L I S E T T E.

Mais il a l'air commun , l'air d'un homme ordinaire.

I S A B E L L E.

Tu t'es trompée , il a l'air très-noble , au contraire.

L I S E T T E.

J'ai cependant bien vu sa figure au grand jour.
Il est voûté , je crois.

I S A B E L L E.

Que dis-tu ? Fait au tour.

L I S E T T E.

Fort bien. Je ne suis pas contre lui prévenue ;
Mais je le vis sur vous tenir long-tems la tête :
Ses yeux ne disent rien du tout.

COMÉDIE.

151

ISABELLE.

Ah ! quelle erreur !

Il les a vifs , perçans ; ils vont jusques au cœur.

L I S E T T E.

Ah ! vous l'avouez donc ! Ma foi , j'en suis fort aise ;
Enfin ce Cavalier n'a rien qui ne vous plaise.

ISABELLE.

Lifette....

L I S E T T E.

Vous l'aimez ?

ISABELLE.

Eh ! non , Lifette , non !

Je ne dis pas cela.

L I S E T T E.

Ne changez point de ton ,

Et m'ouvrez , croyez-moi , votre cœur sans scrupule ;

Je n'ai pas sur l'amour une humeur ridicule ,

Et ne suis point de ceux que l'on voit s'acheurter

A blâmer un penchant que l'on ne peut dompter.

Sur ce jeune inconnu parlons donc sans mystère :

Vous lui plaisez , je crois , comme il a su vous plaire.

152 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

ISABELLE.

Hé bien ! je t'avouerai , s'il faut t'ouvrir mon cœur ,
Qu'un sentiment secret me parle en sa faveur.

L I S E T T E.

Et voilà justement comme l'amour commence.
Allons , il ne faut plus que faire connoissance.

ISABELLE.

Tu vas un peu bien vite.

L I S E T T E.

Il est vrai que souvent
L'apparence est trompeuse ; allons plus doucement :
Car , enfin , n'en déplaît à sa belle figure ,
Il pourroit fort bien être un chercheur d'aventure.

ISABELLE.

Non , Lisette ; je crois qu'il n'a pas l'air trompeur.

L I S E T T E.

Tenez , je le voudrois pour vous de tout mon cœur :
Mais votre ame se livre à trop d'espoir , peut-être.
Car , si de son côté , lui , voulant vous connoître ,
Va plein de confiance , entrer dans ce Château ,
Vous savez , comme moi , qu'un visage nouveau
Déplaît extrêmement à Monsieur votre père ;
Et qu'il est là-dessus d'une humeur si sévère ,

COMÉDIE.

133

Que celui-ci , sans doute , en voyant son air noir ,
Ne fera pas beaucoup tenté de le revoir.

ISABELLE.

C'est tout ce que je crains.

LISETTE.

Votre père m'irrite :

Il est, sans contredit, un homme de mérite ,
Considéré par-tout , & plein de probité ;
Mais j'ai peine à m'y faire encore , en vérité :
Avec ses gros sourcils , dont l'ombrage l'offusque ;
Son maintien imposant , & sa parole brusque ,
Il me surprend toujours : il vous dit tout crûment ,
Ne dissimule rien , & parle franchement ;
Mais d'un ton si bourru , si plein de véhémence ,
Que quand il dit bon jour , on croiroit qu'il offense.
En nulle occasion il n'a l'air radouci ;
Qu'on fasse jeu , concert , ou comédie ici ,
(Ce sont , vous le savez , les seuls plaisirs qu'il aime ,)
Il ne sourit jamais , & c'est toujours le même :
Pour votre chère mère , elle est tout l'opposé ,
Douce , honnête , polie , & d'un commerce aisé ;
Mais elle fait la jeune , & , ne vous en déplaît ,
De vous voir grande fille elle n'est pas trop aise.
Mais , à propos , je fais qu'on songe à vous pourvoir.

ISABELLE.

Sur quoi dis-tu cela ?

154 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

L I S E T T E.

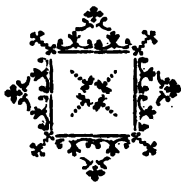
Sur ce qu'hier au soir,
Après qu'on eut soupé, j'entendis votre mère
Parler de mariage au Comte votre père;
Ils ne me voyoient point; & je crois, par ma foi,
Qu'on veut vous marier, Mademoiselle.

I S A B E L L E.

Moi?

L I S E T T E.

Et qui voulez-vous donc ici que l'on marie?
Dites, feroit-ce moi? J'en ferois la folie.



SCENE IV.

LE COMTE, LA COMTESSE,
ISABELLE, LISETTE.

LE COMTE, *à la Comtesse dans la coulisse.*

APPROCHONS, croyez-moi, de ce feuillage épais ;
Pour éviter le chaud ; c'est l'endroit le plus frais.

LISETTE.

J'entends, je pense, ici la voix de votre père ;
Je ne me trompe point, suivi de votre mère.

ISABELLE.

Lifette, évitons-les ; prenons l'air autre part.

LISETTE.

Oui, vous avez raison ; voyons si le hazard
Feroit venir celui pour qui l'on s'intéresse.
Mais fortions, les voici.

(*Elles s'en vont.*)



S C E N E V.

LE COMTE , LA COMTESSE.

LE COMTE.

SAVEZ-VOUS bien, Comtesse,
Que le concert d'hier me plut extrêmement ?

LA COMTESSE.

Il me plut fort aussi.

LE COMTE.

Je le trouvais charmant ,
Et pris fort grand plaisir , Madame , à vous entendre.
J'ai de tout tems été pour la musique tendre ;
Et lorsque vous chantiez , certain je ne fais quoi
S'emparoit de mon cœur.

LA COMTESSE.

Et moi donc , Comte , & moi.
Je me suis cru revoir dans ma tendre jeunesse ,
A quatorze ou quinze ans.

LE COMTE.

COMÉDIE.

157

LE COMTE.

Moi de même, Comtesse.

Après tout, vous & moi, ne sommes pas si vieux.

LA COMTESSE.

De plus jeunes que nous ne se portent pas mieux.

LE COMTE.

Quand on devient âgé, c'est l'ordinaire usage
De vouloir se cacher la moitié de son âge ;
Je n'ai point le défaut que l'on a là-dessus.

LA COMTESSE.

Ah ! je suis comme vous, & ne l'ai pas non plus.

LE COMTE.

Par ma foi, je vous vois même air, même visage,
Que vous aviez du tems de notre mariage.

LA COMTESSE.

Que ces tems-là soient près, ou qu'ils soient éloignés,
Vous êtes à mes yeux tout comme vous étiez.

LE COMTE.

Mais comme vous chantez ! Quelle voix neuve &
belle !

Quel étoit votre maître ? Ah ! c'étoit Beaumavielle,

Tome I.

H

158 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

LA COMTESSE.

Comte, vous vous trompez.

LE COMTE.

Vous m'avez dit souvent
Que ce fut votre maître à chanter.

LA COMTESSE.

Nullement.

J'ai pu vous avoir dit qu'il montrait à ma mère ;
Ma mémoire est fort bonne , & ne me manque guère.

LE COMTE.

La mienne est bonne aussi ; je me souviens du jour
Que je vous déclarai tendrement mon amour ,
Pour la première fois.

LA COMTESSE.

Ah ! j'étois dans l'enfance.

LE COMTE.

Non, non.

LA COMTESSE.

Vous aviez, vous, beaucoup d'expérience.

LE COMTE.

Mais je vous épousai, le fait est bien certain ,
Quinze ou seize ans après le passage du Rhin ,
Et vous aviez alors...

COMÉDIE.

159

LA COMTESSE.

Comte, laissons-là l'âge.

LE COMTE.

Et vous aviez alors...

LA COMTESSE.

Parlons du mariage

Qu'avec ce vieux ami vous avez résolu.

Dites, qu'en fera-t-il ?

LE COMTE.

Je crois qu'il est rompu.

Et vous aviez...

LA COMTESSE.

J'en suis chagrine pour ma fille ;

Car c'étoient de grands biens jettés dans la famille.

Quelle raison a-t-il ?

LE COMTE.

Nous pourrons le savoir

Dans ce jour ; il m'écrit qu'il arrive ce soir,

Et qu'il m'entretiendra de quelque circonstance

Qui le fâche très-fort touchant cette alliance.

LA COMTESSE.

Son fils, à ce qu'on dit, est aimable, bienfait.

LE COMTE.

C'est de cette façon qu'on m'a fait son portrait ;

H.

160 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

Et lorsque cet ami que j'aime avec tendresse ,
(Car je l'ai fort connu dans ma tendre jeunesse ;
L'un l'autre nous étions même des plus unis ,
Et si nous n'avons pû nous rejoindre depuis ,
C'est que chacun a fait différemment la guerre ;
Quand je servois sur mer , il servoit , lui , sur terre :)
Madame ; si bien donc que quand je le revis ,
Il me dit qu'il n'avoit uniquement qu'un fils.
Moi , je lui répondis que j'avois une fille ,
Que par-là nous pourrions unir chaque famille.
L'hymen fut entre nous de la sorte arrêté :
Il me dit que son fils nous seroit présenté ;
Cinq mois se sont passés , je partis pour ma terre ,
Sans entendre parler ni du fils ni du père ,
Et je reçus hier la lettre en question.

LA COMTESSE.

Comte , cela mérite un peu d'attention ;
Il ne faut pas donner votre fille Isabelle ,
Sans savoir si l'époux peut être digne d'elle.
Cette fille , Monsieur , mérite un sort heureux ;
Elle est sage , biennée.

LE COMTE.

Elle tient de nous deux.

LA COMTESSE.

Certainement , Monsieur , il faut bien qu'elle en
tienne.

LE COMTE.

Il est peu de beautés, ma foi, comme la sienne.
Elle a fort de mon air, je le dis franchement.

LA COMTESSE.

Eh ! cela pourroit-il, cher Comte, être autrement ?
Vous fûtes de tout tems seul objet de ma flâme ;
Je n'ai connu que vous.

LE COMTE.

Je le fais bien, Madame.

LA COMTESSE.

Et jamais ma vertu n'a fait aucun écart.

LE COMTE.

C'est ce qui m'a toujours surpris de votre part :
Car les femmes par fois...

LA COMTESSE.

Comte, qu'allez-vous dire ?

LE COMTE.

Qu'une femme fidelle est digne qu'on l'admire.
Je vous admire aussi.

H ;

162 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,
LA COMTESSE.

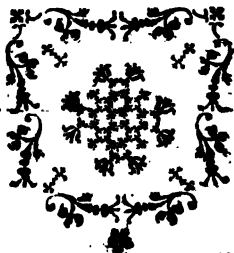
Je le mérite un peu.

LE COMTE.

Corbleu, je parirois, cette main dans le feu,
Que mon honneur par vous n'a reçu nulle honte.

LA COMTESSE.

Vous me faites trembler avec vos sermens. Comte,
Voici ma fille.



SCÈNE VI.

LE COMTE, LA COMTESSE,
ISABELLE, LISETTE.

LE COMTE.

Hé bien ! que ferons-nous ce soir ?
Quel divertissement pourrions-nous bien avoir ?
Nous eûmes tout le jour hier de la musique.
Je l'ai dit à Madame ; elle étoit magnifique :
Mais comme il faut un peu varier son plaisir,
Que ferons-nous ? voyons.

ISABELLE.

C'est à vous de choisir.

LE COMTE.

A vous bien divertir toujours je m'étudie.
Il nous faudroit jouer toute une Tragédie.

LISETTE.

Toute une Tragédie est bien longue , ma foi.

LE COMTE.

Elle ne fauroit l'être encore assez pour moi.

H 4

164 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

Pour ne plus s'affervir à la règle commune ,
Je voudrois qu'on en fit en six actes quelqu'une.

L I S E T T E.

Ce seroit hazarder beaucoup, assurément.
Tel qui n'en fait que cinq, en fait trop bien souvent.

L E C O M T E,

Que veulent ces gens-ci ?

I S A B E L L E.

Qu'apperçois-je , Lisette ?



SCENE VII.

ÉRASTE , FRONTIN , LE COMTE ;
LA COMTESSE , ISABELLE ,
LISETTE .

ÉRASTE .

NOTRE entrée en ces lieux est , peut-être , indiscrete ;

Mais ce ne seroit pas remplir notre devoir ,
Si nous manquions , Monsieur , à l'honneur de vous
voir .

LE COMTE .

De tant de complimens , Monsieur , je vous dispense .

LISETTE , *à part* .

L'accueil du père est froid ; adieu la connoissance .

LE COMTE .

Mais , Monsieur , sâchons donc qui vous êtes , enfin .

ÉRASTE .

Il faut vous satisfaire , & c'est bien mon dessein .

H ,

166 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,
Nous allons à Paris, & venons d'Allemagne.
Nous sommes, en un mot, Comédiens de Campagne.

ISABELLE.

Lisette !

LE COMTE.

Comédiens, dites-vous ?

FRONTIN.

Oui, vraiment.

L I S E T T E, *à part.*

Je crois qu'il entre ici quelque déguisement.

LE COMTE.

Parbleu, je suis charmé d'une telle aventure.

Je suis grand amateur de Pièces, je vous jure ;

Et puisque vous voilà, vous nous divertitez.

ÉRASTH.

Nous ferons là-dessus tout ce que vous voudrez.

FRONTIN.

Tout ce qui dépendra de notre ministère

Vous est offert.

LE COMTE.

Quel est, vous, votre Caractère ?

COMÉDIE.

167

ÉRASTE.

D'ordinaire ce sont les Amans que je fais,

LE COMTE.

Et vous, Monsieur ?

FRONTIN.

Et moi, je suis pour les Valets.

LE COMTE.

Je suis ravi qu'ici le hazard vous adresse.

Nous aurons du plaisir ; qu'en dites-vous, Comtesse ?

LA COMTESSE.

Moi, j'en prendrai beaucoup, & je le dis sans fard.

LISETTE.

Nous espérons aussi d'en prendre notre part.

LE COMTE.

Nous jouons quelquefois ici la Comédie :

Nous nous entretenons même de Tragédie

Quand vous êtes venus.

FRONTIN.

Nous sommes trop heureux.

H 6

168 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

Que le fort.... le hazard.... & que selon nos
vœux....

É R A S T E.

Tu veux toujours parler ; ne songe qu'à te taire,
Et qu'à jouer le rôle ici que tu dois faire.

L E C O M T E.

Que pourriez-vous jouer ?

F R O N T I N.

Mais si je ne dis mot,
On va croire, Monsieur, que je ne suis qu'un sot.

É R A S T E.

(*Au Comte.*)

Au contraire. S'il faut vous jouer du tragique,
Je...

L E C O M T E.

Comme vous voudrez, sérieux, ou comique.
Je me souviens d'avoir vu jouer autrefois
Le Crispin Médecin aux Comédiens François.
Il n'est point, pour bien rire, une Pièce pareille.
Quel en est donc l'Auteur ?

É R A S T E.

Elle est de...

COMÉDIE. 169

FRONTIN.

De Corneille.

LE COMTE.

Comment ! Que dites-vous ? Vous vous moquez, je
croi.

ÉRASTE.

Ah ! le bourreau'... Monsieur... Eh ! malheureux,
tais-toi :

C'est qu'il veut plaisanter. En fait de Comédie,
Le talent de Monsieur est la bouffonnerie ;
Et le style comique est si fort de son goût ,
Qu'il ne peut s'empêcher de bouffonner par-tout.
Pour ne pas vous donner de scènes rebattues ,
(Car les Pièces, je crois, vous sont toutes connues ,)
Nous allons vous jouer seulement un morceau
Entre Monsieur & moi, qui paroitra nouveau.

LE COMTE.

Volontiers, écoutons.

ÉRASTE.

Ce n'est pas du tragique :
Mais l'ouvrage est traité d'un goût tragi-comique.

LE COMTE.

Comment l'appellez-vous ?

170 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE;

É R A S T E.

C'est l'Amant déguisé.

L I S E T T E.

Ce titre promet fort.

É R A S T E, *à Frontin.*

Ton rôle est fort aisé;

Tu le fais dès tantôt.

F R O N T I N, *à Érasle.*

Soyez en assurance.

L I S E T T E.

A l'Amant déguisé, ça, prêtons du silence.

É R A S T E, *allant au fond du Théâtre, &
revenant avec Frontin.*

Ah! Moron, c'en est fait; tu me vois amoureux.

F R O N T I N.

Peut-on savoir l'objet qui captive vos vœux?

É R A S T E.

Hélas! c'est un objet tout charmant, tout aimable;
Qui ne fait pas encor le tourment qui m'accable.

COMÉDIE.

171

FRONTIN.

Avec elle , Seigneur , ayez un entretien.

ÉRASTE.

Hé ! comment puis-je , hélas ! en trouver le moyen ?
Elle est dans son Palais sans cesse retirée ,
Jamais aucun mortel n'y peut avoir entrée.
C'est dans le doux espoir de la voir un moment
Que je me fers ici de ce déguisement.
Je voudrois l'assurer de ma tendresse extrême ,
Lui dire qui je suis ; lui prouver que je l'aime ;
Mais je n'ose compter sur un si doux destin.
Voudra-t-elle accepter & mon cœur & ma main ?
Voudra-t-elle , au milieu de ce qui l'environne ,
Répondre à l'espérance où mon cœur s'abandonne ?
Crois-tu qu'elle m'entende , & que dans mon ar-
deur....

FRONTIN.

Il faudroit qu'elle fût des plus sourdes , Seigneur,
Ou si vos soins enfin , (croyez-en ma parole ,)
Ne sauroient la toucher... il faut qu'elle soit folle.

ÉRASTE.

Ah ! respecte , Moron , cet objet plein d'appas.

FRONTIN.

Je le respecte aussi , Seigneur , n'en doutez pas.

172 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

Et bien loin d'insulter au trait qu'Amour vous lance,
Souffrez que je réponde à votre confiance.

Je vais bien vous surprendre. Apprenez en ce jour,
Que je sens, comme vous, le pouvoir de l'Amour.
Comme vous, je voudrois que celle qui m'enflâme
Pût savoir à quel point elle enchante mon ame.

A la Princesse, enfin, vous donnez votre cœur,
Et moi je suis épris... de sa fille d'honneur.

Mais dans ces lieux, enfin, que prétendez-vous
faire ?

ERASTE.

Attendre si le sort, à mes vœux moins contraire,
Pourra me procurer les fortunés instans,
Où je puisse en secret...

FRONTIN.

Seigneur, je vous entends.
Et si vous m'entendez, je commence à comprendre
Que tel qui nous entend pourroit trop nous entendre.
Finißons l'entretien, cessons ; &c, dans ce jour,
Pour ne rien hazarder, laissons agir l'Amour.

LE COMTE.

Fort bien, Messieurs, fort bien.

LISETTE.

La Scène a su me plaire.

COMÉDIE.

173

FRONTIN.

C'est un petit essai de notre savoir-faire.

LE COMTE.

Vous avez du mérite , & je jure , ma foi ,
Que vous serez reçus dans la Troupe du Roi.

(*A la Comtesse.*)

Qu'en dites-vous ? Parlez.

LA COMTESSE.

Monfieur a la voix tendre,
Et prononce à merveille.

ISABELLE.

Il se fait bien entendre.

LA COMTESSE.

Il faut que ces Messieurs soient quelques jours ici
Comte , qu'en pensez-vous ?

LE COMTE.

Je le veux bien aussi.

LISETTE.

Pendant ce tems , Monfieur peut à Mademoiselle
Apprendre à bien jouer quelque scène nouvelle.

174 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

É R A S T E.

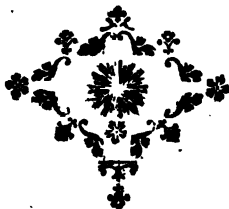
Je m'en ferai toujours un sensible plaisir.

L E C O M T E.

Songez donc pour ce soir , Messieurs , à nous choisir
Quelque morceau brillant , de goût , de caractère.
Un ami dans ce jour doit venir à ma Terre ;
De cet amusement nous le régalerons.

É R A S T E.

Nous ferons pour cela tout ce que nous pourrons.



SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, dans votre cour il entre un équipage
page

A six chevaux, avec, ..

LE COMTE.

C'est notre ami, je gage.

Allons le recevoir.



S C E N E I X.

ISABELLE , LISETTE , ÉRASTE ,
F R O N T I N .

LISETTE.

Nous , restons , croyez-moi.

ISABELLE.

Si mon père revient.

LISETTE.

N'ayez aucun effroi.

ÉRASTE.

Je ne fais pas comment vous prendrez une ruse
Où vous seule avez part ; vous êtes mon excuse.
L'Amour m'a suggéré ce trait ingénieux ,
Pour me pouvoir sans risque offrir à vos beaux yeux ,
Et vous offrir un cœur qui fait son bien suprême
D'être à vous à jamais.

F R O N T I N .

Et moi , j'en dis de même.

COMÉDIE.

177

ISABELLE.

Lifette , je ne fais où j'en suis.

L I S E T T E.

Les rusés!

F R O N T I N.

Nous sommes , il est vrai , deux Amans déguifés.

ISABELLE.

Je ne fais point , Monsieur , répondre à ce langage ;
De ces sortes d'aveux j'ignore encor l'usage :
Et vous me permettrez ici de n'écouter
Que ce que le devoir à mon cœur doit dicter.

É R A S T E.

Ah! charmante Isabelle !

L I S E T T E.

Il n'est pas nécessaire
D'en dire davantage , & j'entends votre affaire.
Avant que se liyrer à trop de sentimens ,
Il faut un peu voir clair & connoître ses gens.

178 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

Qu'êtes-vous , s'il vous plaît ? Si j'en crois l'apparence....

É R A S T E.

Mon vrai nom est Érasme , & je suis de naissance.

F R O N T I N.

De plus , riche héritier. Oh ! c'est un fait certain.
Moi , je suis son valet , & m'appelle Frontin.

É R A S T E.

Je ferai riche un jour : mais les biens que j'espère
Ne sont rien , si je n'ai le bonheur de vous plaire.

F R O N T I N.

Riche , sans contredit , de plus d'un million.
Nous avions de ce bien pris un échantillon ;
Mais nous ne l'avons plus : cela s'use si vite !
Nous prenons le parti de retourner au gîte.

L I S E T T E.

Vous aviez donc quitté le séjour paternel ?

F R O N T I N.

Oui ; mais pour un sujet simple & tout naturel.
Son cher père Damis , un peu vif & sévère....

L I S E T T E.

Que dites-vous , Damis ? Quoi ! ce seroit son père ?

FRONTIN.

Hé ! vraiment oui , c'est lui. Le connoissez-vous ?

L I S E T T E.

Non,

Mais il me semble avoir ouï nommer ce nom
~~Au Comte.~~

I S A B E L L E.

Je ne fais.

FRONTIN.

C'est un vieux Militaire ,
Et qui s'est même acquis du renom dans la guerre.

L I S E T T E.

Justement le voilà : c'est ce même Damis
Connu du Comte ; il est de ses anciens amis.

É R A S T E.

Seroit-il bien possible ! Ah ! pardonnez , Madame ,
Ce mouvement de joie où s'emporte mon ame.
Tout semble ici donner quelque espoir à mon feu :
Mais puis-je m'y livrer , si je n'ai votre aveu ?

180 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

ISABELLE.

J'ai beaucoup de penchant à vous croire sincère ;
Mais mon aveu n'est rien sans celui de mon père.
Éraste , si de lui vous pouvez m'obtenir ,
Isabelle aussi-tôt ne saura qu'obéir.

SCENE X.

LUCAS , ÉRASTE , ISABELLE ,
LISETTE , FRONTIN.

LUCAS.

JE vous cherche par-tout.

LISETTE.

Et que veux-tu nous dire ?

LUCAS.

Une nouvelle , allez , qui vous fera bien rire ;
Mais aussi faudra-t-il me récompenser bien :
Car sans cela , tenez , je ne vous dirai rien.

LISETTE.

COMÉDIE.

181

L I S E T T E.

Dépêche , nous verrons ; que viens-tu nous apprendre ?

L U C A S.

Bellement.

I S A B E L L E. .

Parle donc.

L U C A S.

C'est que je viens d'entendre

La conversation du Comte avec celui

Qui pour le venir voir arrive d'aujourd'hui.

Dame , il faut que ce soit quelqu'un de conséquence.

L I S E T T E.

Après ?

L U C A S.

Ils ont parlé de vous & d'alliance ,

Et j'ai fort bien compris , les entendant jaser ,

Que ce grand Monsieur-là vient pour vous épouser.

I S A B E L L E.

O ciel !

É R A S T E.

Ah ! quel revers ! O fortune cruelle !

F R O N T I N.

A quel prix as-tu mis cette belle nouvelle ?

Tomé I.

I

282 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

L U C A S.

Je-vois qu'elle vous a tous rendu fouscieux.
Mais je ne savois pas...

L I S E T T E.

Va-t-en, tu feras mieux :
Nous n'avons point affaire ici de ta présence ,
Messager de malheur.

L U C A S.

La belle récompense !

(Il s'en va.)



SCENE XI.

Les Acteurs précédens , hors LUCAS.

L I S E T T E.

Nous en parlions tantôt , de ce projet formé ;
Et voilà mon soupçon tout-à-fait confirmé.

É R A S T E.

Cet hymen est pour moi , Madame , un coup de foudre.

I S A B E L L E.

Aux volontés d'un père il faut bien se résoudre.
Puis-je faire autrement ?

É R A S T E.

Quelle fatalité !

Mon cœur s'applaudissoit de sa félicité :
Un favorable espoir s'en rendoit déjà maître ;
Et dans le même instant je le vois disparaître.

I S A B E L L E.

Je vois que vous m'aimez , & je plains votre sort ;
Mais , Érasme , il faut bien sur soi faire un effort .

184 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE.

ÉRASTE, *se jettant aux pieds d'Isabelle,*
& lui prenant la main.

Hé! le puis-je, Isabelle, après vous avoir vûe?
Je mourrai de douleur.

ISABELLE.

Que mon ame est émue!

Retirez-vous, Érasle... & si nous étions vus...

LISETTE.

Ciel! voilà votre père.

ISABELLE.

Ah! nous sommes perdus.

ÉRASTE.

Ne vous démontez pas, & foyez hors de peine:
Faisons semblant ici de jouer une scène.

ISABELLE.

Et laquelle? parlez; je tremble de frayeur.

LISETTE.

Commencez; nous savons tout Molière par cœur.

ÉRASTE.

Ah! belle Alcmène, il faut que, comblé d'allé-
gresse....

ISABELLE.

Laissez; je me veux mal de mon trop de foiblesse.

S C E N E XII.

LE COMTE , ISABELLE , ÉRASTE ,
LISETTE , FRONTIN.

LE COMTE.

COMMENT donc!...

É R A S T E.

Nous faisons la répétition
D'un assez beau morceau choisi d'Amphitryon.
Mademoiselle joue Alcmène par merveille.

LE COMTE.

Et pourquoi diable prendre une pièce pareille?
Je ne la puis souffrir.

É R A S T E.

C'est cependant par-tout
Un chef-d'œuvre approuvé de tous les gens de goût.

LE COMTE.

Hé! si donc , un chef-d'œuvre , où l'on couvre de
honte

Un Général d'armée , & qu'un rival affronte.
Corbleu , si j'eusse été ce Général Thébain ,
Jupiter n'eût jamais péri que de ma main.

186 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

Oui, bien loin de souffrir qu'il fit chez moi le maître,
Je l'aurois fait d'abord sauter par la fenêtre.

FRONTIN, *bas à Érasme.*

Monsieur, allons-nous-en.

É R A S T E.

Cet homme est singulier.

L I S E T T E.

Gardez-vous, croyez-moi, de le contrarier.

FRONTIN.

Retirons-nous.

L E C O M T E.

Cherchez, quelques scènes nouvelles,
Où l'on parle d'assauts, de Forts, de Citadelles,
Ou de combats sur Mer : voilà du ravissant.

FRONTIN.

Oui, cela pourroit être assez divertissant.



SCENE DERNIERE.

DAMIS, LE COMTE, LA COMTESSE,
ISABELLE, ÉRASTE,
LISETTE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

COMTE, nous vous cherchions. Approchez,
Isabelle,
Et saluez Monsieur.

DAMIS.

Une fille si belle
Doit faire le bonheur de celui qui l'aura ;
J'en suis certain.

FRONTIN, *bas à Éraсте.*

Monsieur, vous allez faire là
Une fotte figure.

LA COMTESSE.

Hé bien ! la Comédie
Va-t-elle commencer ? Sera-t-elle jolie ?

DAMIS.

Quoi ! du spectacle aussi ? Madame, en vérité,
J'appelle votre Terre un séjour enchanté.

188 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE ;

É R A S T E.

Ah ! c'est mon père ! ô ciel !

F R O N T I N.

Cela n'est pas croyable.

Eh ! vraiment oui , ce l'est. Ah ! voici bien le diable !

É R A S T E.

Ciel ! comment nous tirer de ce triste embarras ?

F R O N T I N.

Je n'en fais rien.

L E C O M T E.

Hé bien ! vous ne commencez pas ?

F R O N T I N.

Pardonnez-moi , Monsieur... c'est que nous voulons
faire. ...

Une scène d'un fils... qui reconnoît son père....

D A M I S.

Je crois voir...

F R O N T I N.

Nous voulons que le père surpris...

De rencontrer aussi... de son côté son fils...

Attendrissant les cœurs... par leur reconnoissance...

COMÉDIE.

189

LE COMTE.

C'est un galimatias que tout ceci, je pense.

FRONTIN.

Et cédant aux effets... d'un tendre mouvement...

Ah ! que cela va faire un spectacle touchant !

DAMIS.

Je ne me trompe point.

ÉRASTE.

Ah ! c'est trop me contraindre,

Et je vois à présent qu'il n'est plus tems de feindre.

Ah ! Monsieur, permettez qu'embrassant vos genoux,

J'ose vous supplier d'écouter....

DAMIS.

Levez-vous.

ISABELLE.

Lifette....

LISETTE.

La rencontre est d'assez bon augure.

LE COMTE.

Que veut dire ceci ? Quelle est cette aventure ?

190 L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc , Monsieur , qui vous rend si surpris ?

D A M I S.

Je dois l'être en effet : je trouve ici mon fils.

L I S E T T E.

Son fils , Mademoiselle !

D A M I S.

Oui , la chose est certaine.

I S A B E L L E.

Ciel !

F R O N T I N.

Voilà justement une nouvelle scène.

LA COMTESSE.

Je n'en puis revenir.

L E C O M T E.

Ceci me surprend , moi :

C'est un événement qu'à peine je conçois.

É R A S T E.

Le hasard en ces lieux m'a fait voir Isabelle ,
Et mon ame charmée....

COMÉDIE.

191

D A M I S.

Et c'étoit aussi celle
Que je vous destinois. Je veux bien oublier
Tout le passé, mon fils, & nous réconcilier.
» Mais quel étoit le but d'une telle conduite ?
» Quel projet aviez-vous ?

F R O N T I N.

» De devenir Hermite...
» D'abandonner le monde, & fuir les plaisirs vains...

D A M I S.

» Vraiment, vous aviez-là de louables desseins !
» Mais comment accorder cette belle retraite,
» Avec trois cents louis ôtés de ma cassette ?

F R O N T I N.

» L'or séduit quelquefois ; mais nous le méprisons,
» Et tous les jours, Monsieur, nous nous en défai-
sions.

D A M I S.

Comte, voilà ce fils dont je pleurois l'absence,
Et qu'enfin je revois contre toute espérance.
La Fortune & l'Amour semblent en ces momens,
Travailler de concert pour unir deux Amans.

(*Au Comte.*)

Serrons de si doux nœuds ; & , dans cette journée,
D'Isabelle & d'Éraste achevons l'hyménée.

192 L'IMPR. DE CAMPAGNE , COM.

LE COMTE.

Il est beau Cavalier , dans sa taille bien pris :
Je n'aurois jamais cru que ce fût votre fils.

DAMIS.

J'ai donné ma parole , & suis sûr de la sienne ;
Il faut sans différer....

LE COMTE.

Je vous tiendrai la mienne,
Et pour que cet hymen se termine au plutôt ,
Allons dans mon château faire tout ce qu'il faut.

FIN.



LE RÉVEIL.

LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

C O M É D I E

En trois Actes, en Vers,

PAR M. POISSON;

*Représentée pour la première fois, par
les Comédiens François,
le 7 Janvier 1735.*

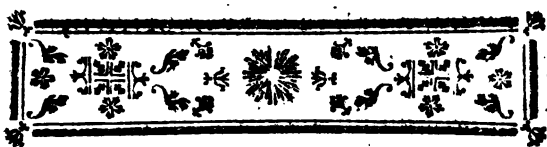
ACTEURS

Du Prologue.

MELPOMENE.

THALIE.

La Scène est au bas du Mont-Parnasse.



LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

PROLOGUE.

MELPOMÈNE , THALIE.

THALIE.

AH! ah! par quel heureux hazard
Vous rencontré-je ici , charmante Melpomène?

MELPOMÈNE.

Au bas du sacré Mont qu'arrose l'Hypocrène ,
Je venois rêver à l'écart :

K 2

196 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

Mais je dois préférer à cette rêverie
La conversation de l'aimable Thalie.

T H A L I E.

Hélas ! mon entretien est , depuis quelque tems ,
Des moins vifs , je l'avoue , & des moins amusans ;
Je ne suis plus cette Thalie ,
Le soutien de la Comédie.
La plupart de mes favoris ,
Qui me vouoient autrefois leurs écrits ,
Ont préféré le genre satyrique
Aux traits brillans de la Scène Comique :
Et bien loin d'employer ce qu'ils ont de talens
A conduire au Théâtre une intrigue agréable ,
Ou de produire une morale aimable ,
Ils sont tous devenus lâches & mordicans ;
Et ces esprits fâcheux , nourris dans la fatyre ,
Aiment mieux offenser les gens ,
Que chercher à les faire rire.

M E L P O M È N E.

Vous avez cependant aujourd'hui des Sujets ,
Qui font de tems en tems les plaisirs de la Scène ;
Et dont les gens de goût ont été satisfaits.

T H A L I E.

Parlons plutôt , divine Melpomène ,

PROLOGUE.

197

De ceux , que dans votre art vous savez inspirer.
Vous animez si bien le beau feu de leur veine ,
Que sur la Scène , en foule , on les vient admirer.
Sur-tout , il en est un , au printems de son âge ,
Qui fait déjà juger par ses essais ,
Quels seront un jour ses progrès.
Ah ! que n'ai-je même avantage !

MELPOMÈNE.

Chacun peut dans son genre acquérir du renom ;
Il ne faut que trouver & du neuf & du bon.

THALIE.

Hé ! mais.... c'est-là le difficile.
Ce n'est pas tout encor que trouver du nouveau ;
Il faut de l'intérêt , du vif , du bon , du beau ;
Du léger , du galant , du noble dans le style ;
Que chaque caractère ait son but , son mobile ;
Et que le tout enfin représente un Tableau ,
Où rien ne paroisse inutile.

MELPOMÈNE.

Je croyois , à la vérité ,

K 3

198 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

Plus simple , plus aisé , votre genre d'écrire.
Je n'imaginois pas que pour faire un peu rire
Il falût tant de soins , tant de difficulté ;
Et que pour une Comédie....

T H A L I E.

Faites-en une , je vous prie ;
Et laissant à l'écart ce poignard effrayant ,
Mettez sur votre nez mon masque , un seul moment :
Vous auriez , je crois , peine à vous tirer d'affaire ?

M E L P O M È N E.

Ne changeons point de caractère ,
Nous y perdriens toutes deux.

T H A L I E.

Pourquoi ? la chose pourroit plaire :
Ce changement paroîtroit curieux ;
Et quoiqu'un tel projet soit des plus chimériques ,
Il n'auroit rien de trop défectueux ;
Sinon qu'on pleurerait aux Ouvrages Comiques ,
Et qu'on riroit aux sérieux.
Cela revient toujours au même , ce me semble.

PROLOGUE. 199

MELPOMÈNE.

Faisons mieux. Lions-nous ensemble ;
Et cherchons quelque nouveauté ,
Quelque sujet que l'on n'ait point traité.
Dans le dessein que je propose ,
Je veux entrer de quelque chose ,
Et travailler avec vous de concert.
Le Champ nous est également ouvert.
On ne voit pas toujours en fureur Melpomène ;
Et je ne prétends point ensanglanter la Scène.
Imaginons quelque sujet heureux ;
A l'Histoire joignons la Fable....
Ah ! j'en trouve un , mais merveilleux.
Offrons aux yeux de tous ce Mortel admirable ,
Ce Philosophe vertueux ,
Qui , par l'ordre des Destinées ,
Dormit pendant quarante années ,
Et crut , à son réveil , n'avoir dormi qu'un jour.

THALIE.

Ce sujet me plaît fort.

MELPOMÈNE.

Il sera pathétique.

200 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

T H A L I E.

J'aurai soin d'y mêler quelqu'intérêt d'amour.

M E L P O M È N E.

Avec délicatesse , il faudra qu'il s'explique.

Il faut que cette passion

Éclate par gradation ;

Qu'un peu de jalousie ensuite l'affaïsonne ;

Et que par des transports... Ah ! quel plaisir de voir

Un Amant agité réduit au désespoir ;

Et qui dans les fureurs , où son cœur s'abandonne ,

Se plongeant une épée...

T H A L I E.

Ah ! ne tuons personne.

Le feu qui vous emporte iroit un peu trop loin ;

De ce tragique-là nous n'avons pas besoin.

M E L P O M È N E.

La passion m'entraîne un peu trop , je l'avoue.

T H A L I E.

Songez que le Comique est l'emploi que je joue :

Et vos fureurs , en vérité ,

Iroient mal avec ma gaieté.

PROLOGUE.

201

MELPOMÈNE.

Disipez une crainte vaine.
Allons donc achever ce dessein concerté.
Ce ne peut être pour la Scène
Qu'une agréable nouveauté ,
D'y voir d'un même accord Thalie & Melpomène.

Fin du Prologue.



K,

ACTEURS.

ÉPIMÉNIDE , Philosophe.

MISIS , Fille d'Épiménide.

CHLOË , Fille de Misís.

MÉLITE , Cousine de Chloé.

LÉONIDE , Amant de Chloé.

GNATON , Amoureux de Chloé.

DAVE , Esclave de Léonide.

STRATON , vieux Esclave d'Épiménide.

Plusieurs Esclaves de la suite de Gnaton.

La Scène est aux Portes de Gnosse , Ville principale de l'Isle de Crète.



LE RÉVEIL
D'ÉPIMÉNIDE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONIDE, DAVE.

LÉONIDE.

QUI pourroit supporter l'état où je me trouve ?

La mort n'est rien au prix du destin que j'éprouve.

Ciel ! quel revers ! Hé quoi ! passer, en un moment,
De la plus vive joie au plus affreux tourment !

204 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

Après un sort si doux trouver mille supplices !
Se voir précipité du comble des délices !
Fortune , Amour , Destin , ne vous unifiez-vous ,
Que pour percer mon cœur des plus sensibles coups ?

D A V E.

Quel chagrin vous agite ? Et pourquoi donc , Sei-
gneur ,
Sortir de chez Misis avec tant de fureur ?

L É O N I D E.

Ah ! Dave , je suis mort.

D A V E.

Comment ?

L É O N I D E.

Qu'on est à plaindre ,
Quand on brûle d'un feu que l'on ne peut éteindre !

D A V E , à part.

Je prévois qu'à l'amour dont il est agité ,
Il sera survenu quelque fatalité.

(A Léonide.)

Ne pourroit-on savoir ? ...

COMÉDIE.

205

LÉONIDE.

Apprends ma destinée :
Il faut fuir de ces lieux , & dès cette journée.

DAVE.

Et pourquoi donc ?

LÉONIDE.

Chloé vient de me déclarer ;
Qu'à ne la plus revoir il faut me préparer ;
Mais ce qui met le comble à mon malheur extrême...
(Ah! plus j'y pense, & plus je suis hors de moi-même,)
C'est qu'en m'interdisant pour jamais ce séjour ,
Elle m'apprend qu'elle est sensible à mon amour.

DAVE.

Quelle raison a-t-elle ?

LÉONIDE.

Elle veut me la taire ;
Et je ne puis percer ce funeste mystère.

DAVE.

Cette façon d'agir ne se peut concevoir ,
Elle vous aime , & veut ne jamais vous revoir ;

206 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

Voilà qui me révolte , & qui me met contr'elle
Dans un courroux... ma foi , je quitterois la Belle ;
Et je la quitterois pour n'y jamais penser.

L É O N I D E.

Ne crois pas que mon cœur y puisse retroneer.
A travers les tourmens qui déchirent mon ame ,
Mon amour ne sauroit lui donner aucun blâme.
J'admire de son cœur l'aimable pureté ,
Qui ne la quitte point dans son adversité ;
Elle sent son état , connoît mon infortune ,
Sait que notre misère , en un mot , est commune ;
Et d'être unis un jour ne voyant nul espoir ,
Elle veut que l'amour obéisse au devoir.

D A V E.

Il est vrai que Chloé de biens est dépourvue ;
En l'aimant , c'est aimer la vertu toute nue :
Sa mère cependant étoit riche jadis ;
Mais par des envieux ses biens ont été pris.
Fille d'Épiménide , elle n'étoit pas née ,
La pauvre Dame , hélas ! pour être infortunée.
S'il alloit revenir au bout de quarante ans ,
Il trouveroit ici des changemens bien grands.
L'oracle avoit , dit-on , prédit que sa patrie
Pourroit bien quelque jour le revoir plein de vie.

COMÉDIE.

207

J'y vois peu d'apparence , à ne vous point mentir :
Mais , Seigneur Léonide , avant que de partir ,
J'irois trouver Mifis. C'est une brave mère ,
Je lui découvrois de Chloé le mystère ;
Je lui déclarerois que de sa fille épris
Depuis long-tems...

LÉONIDE.

Allons , le conseil en est pris.

DAVE.

Puisque vous approuvez le conseil que je donne ,
Et que vous raisonnez ainsi que je raisonne ,
A votre oncle Nicandre , aujourd'hui sans façon ,
Je ne cacherois rien.

LÉONIDE.

Non.

DAVE.

Il est sage & bon ;

Et quoiqu'ainsi que vous il soit dans la misère ,
Dans la Ville de Gnôse on l'aime , on le revère ;
Et ce vieux Magistrat...

208 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

L É O N I D E.

Il lui faut obéir.

D A V E.

Vous le verrez, ou non, c'est à vous de choisir,

L É O N I D E , *sortant de ses réflexions.*

De qui me parles-tu ?

D A V E.

De votre oncle ; & je gage...

L É O N I D E.

Qu'ont de commun ici mon oncle & mon voyage ?

As-tu perdu l'esprit ?

D A V E.

A ce que je prévoi,

De mes conseils donnés...

L É O N I D E.

Hé ! malheureux , tais-toi !

Je n'ai point prétendu t'avoir à mon service ,

Pour prendre tes conseils.

D A V E.

Quel étrange caprice !

LÉONIDE.

Je ne balance plus , il faut partir d'ici.

D A V E.

**Eh bien ! Seigneur , partons ; je suis tout prêt aussi ;
Gagnons le Port prochain ; allons mettre à la voile ;
Cela fera changer peut-être notre étoile.
Voguons , cherchons ailleurs de plus heureux cli-
mats ;**

**Par-tout où vous irez , j'accompagne vos pas.
L'amour ne cause ici que troubles , que traverses ;
Allons servir à Sparte ; allons contre les Perses :
Que notre désespoir leur devienne fatal....
Les Perses , cependant , ne nous font point de mal.**

LÉONIDE.

**Chloé m'aime , & je pars , pour jamais je la quitte !
Cet ordre rigoureux rend mon ame interdite ;
Quoi ! ne la plus revoir ! Que plutôt le trépas...
Je ne partirai point....**

D A V E.

Eh bien ! ne partons pas.

LÉONIDE.

**Mais en me déclarant aujourd'hui sa tendresse ;
Elle m'a fait jurer de tenir ma promesse ,**

210 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

De régler mes desirs sur tous ses sentimens ,
D'obéir en aveugle à ses commandemens :
Si je ne les remplis , je deviens un parjure ;
Ne m'y pas conformer , c'est lui faire une injure ;
Aux arrêts de son cœur le mien doit consentir ;
Que faut-il faire ? O ciel !

D A V E.

Allons , il faut partir.

L É O N I D E.

Ote-toi de mes yeux , si tu n'as à me dire
Autre chose.

D A V E.

Tout doux , Seigneur ; je me retire.

(*A part.*)

Il ne veut point partir ; il veut partir après ;
Il ne partira point ; & je le parirois.



S C E N E I I.

ÉPIMÉNIDE, LÉONIDE, DAVE.

ÉPIMÉNIDE, *à Dave.*

FAITES-MOI le plaisir de m'enseigner la route
De Gnosse.

D A V E.

Apparemment que vous ne voyez goûte,

ÉPIMÉNIDE, *à Léonide.*

Souffrez qu'un étranger jusqu'alors incertain
De la route de Gnosse...

L É O N I D E.

En voici le chemin ;

Et vous voyez la Ville.

ÉPIMÉNIDE.

O ciel ! c'est Gnosse ? Où suis-je ?
Que d'objets inconnus !... tout me semble un prodige,

L É O N I D E.

(À part.)

Oui, quoiqu'elle m'impose une si dure loi ,

(À Dave.)

Je remplirai ses vœux. Allons, Dave, suis-moi.

SCENE III.

ÉPIMÉNIDE, *seul.*

REVOIS-JE bien le jour qui m'éclaire & me guide?
Dormé-je encor? Veillé-je? Et suis-je Épiménide?
Dans le sommeil ici mes sens étoient plongés.

Comment depuis hier ces lieux sont-ils changés?

Je n'y reconnois rien que la caverne obscure

Où j'ai pris le repos. Quelle est cette aventure?

Jupiter, des Crétois souverain Protecteur,

Daigne ôter le bandeau qui cause mon erreur.

Je vois venir ici, du fond de ces chaumières,

Deux femmes qu'aux habits je dois croire étran-
gères.

Il faut, pour me conduire, emprunter leur secours.

Mais avant de les joindre, écoutons leurs discours;

Ils pourront m'éclaircir ce mystère, peut-être.

J'hésite, dans mon trouble, à me faire connoître.



SCÈNE IV.

CHLOË, MÉLITE.

MÉLITE.

OUI, votre noir chagrin m'ôte mon enjouement.

CHLOË.

Ah ! Mélite, fortons du logis un moment ;
Je n'y saurois rester ; tout y blesse ma vûe ,
Et ne fait qu'augmenter la douleur qui me tue.

MÉLITE.

Quel seroit le sujet du trouble où je vous voi ?
Ah ! ma chère Chloë, confiez-vous à moi.
Nous sommes par le sang & l'amitié liées ;
Dans nos peines aussi soyons associées.
Il est certains foudris de filles, entre nous ,
Dont l'aven quelquefois est d'un secours bien doux.
A votre affliction je ne puis rien comprendre.
A de nouveaux malheurs devons-nous nous attendre ?
De grace , expliquez-vous.

214 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

CHLOÉ.

Non ; ce n'est que mon cœur
Qui doit s'abandonner à toute sa douleur.
Je suis la seule à plaindre ; & le Destin barbare
Contre moi seulement aujourd'hui se déclare.

MÉLITE.

Que veut dire ceci ? Par ce premier aveu
Je pourrais pénétrer... Oui je pénètre un peu.
Vous allez soupirer ?

CHLOÉ.

Hélas !

MÉLITE.

La chose est claire.
Je suis présentement au fait de votre affaire.
Avouons tout, pendant que nous sommes en train,
Rien ne soulage plus qu'un secret hors du sein.
Pour éviter de prendre un détour inutile,
L'amour, de tout ceci n'est-il pas le mobile ?
Le cœur, sans biaiser, entre nous doit agir.
Ah ! Chloé, vous aimez !

COMÉDIE.

215

CHLOË.

Je n'en dois point rougir.
Celui pour qui mon ame en secret s'intéresse,
Joint au sang dont il sort, la vertu, la sagesse.
Sensible à nos malheurs, soumis, respectueux,
Son cœur, pour s'expliquer, n'emprunte que ses yeux.
Les miens ont évité d'être d'intelligence;
Sur tous mes sentimens j'ai gardé le silence;
Et pour que tout vous soit franchement révélé,
Ce n'est que d'aujourd'hui que mon cœur a parlé.

MÉLITE.

Le nom de cet Amant, si vertueux, si tendre,
Sans doute est Léonide? On ne peut s'y méprendre.
J'en avois un soupçon; je ne vous cache rien:
Mais jusques-à-présent tout ceci va fort bien,
Et je ne trouve encor rien-là qui soit funeste.

CHLOË.

Hélas! ce n'est pas tout.

MÉLITE.

Venons donc vite au reste.

216 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

C H L O É.

Ma mère, lasse enfin de nos communs malheurs,
Dont vous-même avec nous partagez les rigneurs,
N'ayant d'autres desirs que de me voir contente,
Et sachant de Gnaton la fortune éclatante,
Vient de m'apprendre... ô ciel ! qu'il demande ma
main,
Et veut que je sois prête à l'épouser demain.

M É L I T E.

Ah ! ah ! ceci commence à devenir tragique.
La nouvelle m'accable, & me rend léthargique ;
Et que va devenir ce malheureux Amant ?

C H L O É.

Je ne le verrai plus : il est parti.

M É L I T E.

Comment ?

Il est parti ?

C H L O É.

Tantôt, dans ma douleur extrême ;
A s'éloigner d'ici je l'ai porté moi-même,

Sans

Sans lui rien découvrir des motifs trop cruels
 Qui caussent en ce jour nos adieux éternels ;
 De crainte qu'emporté par quelque violence ,
 Il ne vint à donner de nos feux connoissance :
 Et pendant que mes pleurs obscurcissoient mes yeux ,
 Pénétré de douleur, il a quitté ces lieux.

M É L I T E.

Chloé, votre conduite est un peu trop sévère.
 Hé quoi ? ne pouviez-vous engager votre mère ,
 Observant le respect que vous devez avoir ,
 D'attendre quelque tems encore à vous pourvoir ?
 Sans manquer aux égards, aux droits, aux bien-
 séances ,
 Vous pouviez faire alors vos humbles remontrances.
 On tâche , au moins , d'avoir quelques jours devant
 foi.
 A quoi songiez-vous donc ? A votre place, moi ,
 Quoique je ne sois pas plus habile qu'un autre ,
 Mon amour auroit eu plus d'esprit que le vôtre.

C H L O É.

Accablée & saisie, en cette occasion ,
 Hélas ! je n'ai songé qu'à la soumission.

M É L I T E.

Ne perdons point courage. Employons la journée
 A rompre ou différer ce fâcheux hyménée.

218 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

Votre sort m'intéresse ; & ma tendre amitié,
De votre triste état me fait avoir pitié.
Il faudroit cépendant rappeler Léonide.

C H L O É.

Le rappeler !

M É L I T E.

Eh ! oui. Que vous êtes timide !

C H L O É.

Où le trouver ? O ciel !

M É L I T E.

Je ne puis vous nier
Que votre promptitude à le congédier
Ne fauroit se comprendre.

C H L O É.

Ah ! ma chère Mélite,
Hélas ! je ne suis pas à regretter sa fuite.

M É L I T E.

Pour épouser Gnaton ! il est riche , en effet ;
Mais , ma chère Chloé , quel homme ! & qu'il est
laid !

Point de vice d'ailleurs ; aisément il s'enflâme.
 Eh ! n'a-t-il pas voulu me prendre aussi pour femme ?
 Il m'a rendu des soins ; mais il durèrent peu :
 Et j'ai toujours traité ces soins-là comme un jeu.
 Mais laissons ce sujet. Ce que je puis vous dire ,
 C'est qu'un secret espoir ici vient me séduire.
 Peut-être de Gnaton fléchirons-nous le cœur ;
 Tâchons d'en obtenir un délai par douceur.
 Le parti qu'on doit prendre avec lui , c'est de feindre :
 Il est riche , puissant , & l'on en peut tout craindre.
 Ainsi que fit son père , il se fait redouter ,
 Et le peu qui nous reste , il pourroit nous l'ôter.

CHLOÉ.

Dans les troubles de Gnosse il est vrai que son père
 Fut un de ces Tyrans qui font notre misère.

MÉLITE.

Dans ces réflexions n'allons point nous plonger ,
 Elles ne serviroient qu'à nous plus affliger.

CHLOÉ.

Oui , vous avez raison.

MÉLITE.

Ce qui vous reste à faire ,
 C'est de vous expliquer tantôt à votre mère :

L 2

220 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

Elle n'est point injuste, & vous écoutera.
Embrassez ses genoux, elle s'attendrira.
Et moi, sans qu'il paroisse aucune intelligence,
J'irai vous seconder de toute ma puissance.

SCÈNE V.

ÉPIMÉNIDE, CHLOË,
MÉLITE.

ÉPIMÉNIDE, *à part.*

JE suis, je l'avouerai, touché pour toutes deux :
Elles mériteroient avoir un sort heureux.

MÉLITE.

Un homme vient à nous. Sa mine est remarquable ;
Et son grave maintien...

CHLOË.

Il a l'air respectable.

ÉPIMÉNIDE.

O ciel !

COMÉDIE.

221

M É L I T E.

Il porte ici les yeux de toutes parts ,
Et semble ne savoir où fixer ses regards.

É P I M É N I D E.

Ma démarche vers vous est peut-être incivile :
Mais, je vous prie , avant que j'entre dans la ville...

M É L I T E.

Vous êtes Étranger , à ce qu'il me paroît ?

É P I M É N I D E , *surpris.*

Étranger ? Oui.

M É L I T E.

Je crois qu'il ne fait ce qu'il est.

É P I M É N I D E.

Où demeure Ariston ? Me le pourriez-vous dire ?
C'est un des principaux de Gnosse.

M É L I T E.

Il prétend rire.

É P I M É N I D E.

Je dois mettre en ses mains des lettres de crédit...

L,

222 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

M É L I T E.

Bon ! il est mort.

É P I M É N I D E.

Comment ! c'est donc de cette nuit ?

M É L I T E.

A-peu-près. C'est depuis ving-cinq ou trente années ;
L'une & l'autre en ce tems n'étions pas encor nées.

É P I M É N I D E.

Ceci confond mes sens , & trouble ma raison.
Et Nicandre , est-il mort ?

M É L I T E.

Oh ! pour celui-là , non :
Mais il est si vieux...

É P I M É N I D E.

Vieux !

M É L I T E.

Mais il semble , à l'entendre ,
Que tout ce qu'on lui dit ait lieu de le surprendre ;

On connoît aisément , à vos étonnemens ,
Que vous n'êtes ici venu de fort long-tems.

ÉPIMÉNIDE.

Ciel ! je vous avouerai que tout ceci m'étonne.
Hier , en cet endroit je n'apperçus personne ;
Ces lieux me paroissoient n'être point fréquentés.
Par quel enchantement les trouvai-je habités ?

MÉLITE.

Que penser , dites-moi , d'un semblable langage ?
Vous & moi , nous rêvons ; ou bien il n'est pas sage.

ÉPIMÉNIDE.

Quand je fus en ce lieu par le sommeil pressé ,
Aucun chemin alors ne se voyoit tracé ;
Un fleuve assez rapide arrosoit la prairie ;
La source , en une nuit , en est-elle tarie ?
Il ne s'offre à mes yeux que des objets nouveaux ;
Tous ces chênes , hier , étoient des arbrisseaux.
O spectacle étonnant ! Merveille singulière !

MÉLITE.

Vous verrez qu'ils seront crûs de la nuit dernière.

ÉPIMÉNIDE.

Leur surprise , la mienne , & tout ce que je vois ,
Accable ma raison , & m'interdit la voix.
Ciel ! que dois-je penser de mon erreur extrême ,
S'il faut que je m'informe aujourd'hui de moi-même ?

224 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

Non, implorons plutôt la puissance des Dieux :
J'ai moi-même établi leur culte dans ces lieux ;
Ce doit m'être un garant de leur bonté divine.

M É L I T E.

Mais ne peut-on savoir quelle est votre origine ?
D'où vous venez ?

É P I M É N I D E.

Hélas ! daignez m'en dispenser.
Mon trouble... mon erreur... je ne puis prononcer.

M É L I T E.

Oh ! oh ! cet Étranger se trouve mal , sans doute.

(*A Épiménide.*)

Avant que vous preniez de la ville la route ,
Allez vous reposer à ce prochain logis.
Renommez-vous de nous , & demandez Mifis.

É P I M É N I D E.

Quoi ! la jeune Mifis ?

M É L I T E.

Jeune ! Qu'allez-vous dire ?
Ce seroit vous moquer.

É P I M É N I D E.

J'y vais , & me retire.



SCENE IV.

GNATON, CHLOÉ, MÉLITE;
ESCLAVES.

GNATON, à ses Esclaves.

RETOURNEZ à la ville, & recommandez bien
Que, pour presser la Fête, on ne néglige rien.

(Les Esclaves s'en vont.)

CHLOÉ.

Ah! ciel! voilà Gnaton.

MÉLITE.

Il est vrai; c'est lui-même.

GNATON.

Ah! bonjour. Vous voyez à quel point je vous aime.
Je hâte les apprêts du conjugal lien:
Vous allez posséder & mon cœur & mon bien.
J'avois passé chez vous, pour conter à la mère
De notre hymen futur l'appareil nécessaire :

L. 2

226 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

Mais on m'a dit qu'au Temple elle est dès ce matin.
Elle y rend grace au ciel de son heureux destin ;
Tout ceci vous surprend , parlons avec franchise.

M É L I T E.

On ne peut exprimer jusqu'où va sa surprise.

G N A T O N.

Tant mieux. Je vous dirai que dans Gnosse je veux
Que , pour ce grand hymen , tous soit leste & pom-
peux.

Dès ce soir , tout sera préparé pour la Fête.

M É L I T E , *à part.*

Hors Chloé , qui pourroit n'être pas si-tôt prête.

G N A T O N.

Mille feux éclatans , le long de nos remparts ,
De tous nos habitans surprendront les regards ;
Cent chiffres lumineux sur chaque balustrade ,
De mon riche Palais orneront la façade.

M É L I T E.

Mais pour de tels apprêts , il vous faut plus d'un
mois ?

G N A T O N.

Il ne me faut qu'une heure en remuant les doigts.

A l'égard du festin , d'avancé je déclare ,
 Que tout ce que l'on peut s'imaginer de rare
 Y sera mis sur table avec profusion ;
 Ne vous attendez pas à la description ,
 Vous aurez le plaisir entier de la surprise :
 Il suffit seulement ici que je vous dise ,
 Que j'ai fait dépêcher des couriers différens ,
 Pour des ramiers en Chypre , & pour des ortolans ;
 Jusqu'au Pactole , enfin , pour des carpes dorées ;
 Et jusques à Paphos , pour des truffes marbrées.

M É L I T E.

Puisque les raretés ont pour vous tant d'appas ,
 Que ne preniez-vous femme aux plus lointains cli-
 mats ?
 Seriez-vous le premier qui , d'une ame empressée ,
 Auroit fait de bien loin venir sa fiancée ?

G N A T O N.

J'avois assez de bien pour en faire les frais ;
 Mais pourquoi chercher loin ce que l'on a si près ?
 D'où vient donc que Chloé montre de la tristesse
 Dans un jour qui devrait la remplir d'allégresse ?
 Je l'entends qui gémit , & soupire tout bas.

M É L I T E.

Oh ! tous ces soupirs-là ne vous regardent pas.

228 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

G N A T O N.

Allons , de la gaieté , de la réjouissance.

C H L O É.

Monsieur , contentez-vous de mon obéissance.

G N A T O N.

Ce compliment est froid , à parler franchement.

M É L I T E.

Hé ! comment se peut-il qu'elle parle autrement ?

Dans sa façon d'agir je la trouve excusable :

Et je vous répondrais comme elle , en cas semblable.

Sa mère vous reçoit pour être son époux ,

Sans savoir si son cœur a du penchant pour vous.

G N A T O N.

Comment ! Chloé seroit à mes feux insensible ?

Point de penchant pour moi ? cela n'est pas possible.

M É L I T E.

Son inclination , il est vrai , peut venir.

Mais ne deviez-vous pas , avant de vous unir ,

Lui rendre quelques soins ? la tendresse l'exige.

Le véritable amour ne veut pas qu'on néglige

Le moindre des devoirs & des attentions ,

Que demandent toujours les belles passions.

Avant que d'éclater , on met tout en usage.

Si la bouche se tait , les yeux ont leur langage :

On donne quelquefois l'effor à des soupirs ;
On s'étudie à plaire ; on prévient les desirs ;
On s'applique aux égards ; on a des complaisances.

Ainsi de jour en jour croissent les espérances ;
Et l'on arrive enfin au moment fortuné
Où l'on voit par l'hymen son amour couronné.
N'est-il pas fort plaisant que j'apprenne moi-même,
Qui n'ai jamais aimé , comme il faut que l'on aime ?

G N A T O N.

Aime ainsi qui voudra : ce n'est point-là mon fait.
Étant riche , doit-on filer l'amour parfait ?
Une fille qui plaît , & qui n'est pas pourvue ,
Est ainsi qu'un Billet qu'on doit payer à vûe.
Des soupirs , des égards , des respects , de l'amour ;
Tout cela , selon moi , se doit faire en un jour.
Et je soutiens , malgré l'excès de votre zèle ,
Que la galanterie en est cent fois plus belle.
Je vous vois prévenue un peu contre mes feux ;
Et j'en fais la raison. Vous en jugez par ceux
Que j'ai sentis pour vous , qui n'étoient , à vrai
dire ,
Qu'un feu-follet , qu'un feu qui n'étoit que pour
rire.
Enfin , ce n'étoit pas amour...

M É L I T E.

De Courtisan ?

230 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

G N A T O N.

Pas tout-à-fait. C'étoit...

M É L I T E.

Amour de Partisan.

G N A T O N.

Tout comme il vous plaira. Ce que je puis con-
noître,

C'est qu'on ne peut jurer de son cœur être maître.

Chloé, de me fixer a trouvé le moyen.

Quelle en est la raison ? Ma foi , je n'en fais rien.

M É L I T E.

Voulez-vous lui plaire ?

G N A T O N.

Oui.

M É L I T E.

Faites, de l'hyménée,

Pour quelque tems encor reculer la journée.

G N A T O N.

Bon ! pourquoi reculer ?

COMÉDIE.

231

MÉLITE.

Pourquoi ? Pour son honneur.
Tenez , des nœuds si prompts font toute sa dou-
leur.

Elle craint de donner prise à la médisance.
S'il vous faut là-dessus dire ce que je pense ,
Un hymen qui se fait si précipitamment ,
A moins l'air d'un hymen que d'un enlèvement.

G N A T O N.

Mais d'un pareil délai que penseroit sa mère ?
~~Et d'un autre côté , s'il faut que je diffère ,~~
Mon ardeur s'éteindra , peut-être ; & vous verrez
Que pour un autre objet...

C H L O É.

Hé ! Monsieur , différez ;
Vous me ferez plaisir.

M É L I T E.

Vous l'entendez vous-même.
Sa façon de prier vous fait bien voir qu'elle aime.
Ce ne sont que les bruits qu'elle craint.

G N A T O N.

Soit. Hé bien !

232 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

Marions-nous ce soir, sans qu'on en fasse rien,
Incognito. Plait-il ?

CHLOÉ.

Ciel ! que viens-je d'entendre ?

MÉLITE.

A cet expédient je n'aurois pû m'attendre.

GNATON, *voyant Dave.*

Ainsi nous préviendrons... Quel est ce curieux ?

SCÈNE VII.

GNATON, CHLOÉ, MÉLITE,
DAVE.

GNATON.

A Qui donc, je te prie, en veux-tu dans ces
lieux ?

MÉLITE, *bas à Chloé.*

Ah ! c'est Dave qui vient de la part de son maître ;
Il n'en faut point douter.

COMÉDIE.

233

DAVE, *tenant une lettre, & la ressassant.*

Dans ce séjour champêtre
Je venois prendre l'air.

G N A T O N.

Va le prendre autre part.

M É L I T E, *bas à Chloé.*

Allez avec Gnaton ; emmenez-le à l'écart,
Pour qu'en secret je parle à Dave.

C H L O É.

Quelle peine !

G N A T O N.

Quoi ! je te trouve encor ?

D A V E.

Parbleu, je me promène ;

G N A T O N.

Ce drôle me paroît être bien résolu.

D A V E.

Voilà , je puis le dire , un homme assez bourru.

234 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,
MÉLITE, *bas à Chloé.*

Je voudrais lui parler, & ne fais comment faire.

G N A T O N.

Mais ici que fais-tu ?

D A V E.

Ce n'est point votre affaire.
J'y suis dans mon poste.

G N A T O N.

Ouais!

C H L O É.

Ah! Méliste, je crains...

D A V E.

Je suis ici payé pour garder les chemins.

G N A T O N.

Pour garder les chemins? ceci paroît comique.
Et par l'ordre de qui ?

COMÉDIE.

235

D A V E.

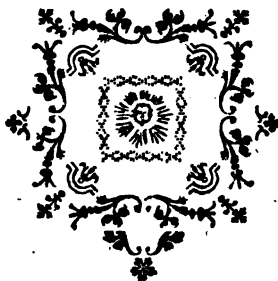
Mais... de la République.

M É L I T E. .

Laissons cet importun , aussi-bien à présent
Est-il tems de rentrer ; & Misis nous attend.

G N A T O N , *prenant le bras de Chloé.*

Venez , que je vous jure un feu toujours durable ;
Par-là , je vous rendrai le chemin agréable.



S C E N E V I I I .

M É L I T E , D A V E .

D A V E .

LA voilà qui s'en va : Quel diable d'embarras !
Quel signe me fait-elle ? Il faut suivre ses pas.

M É L I T E .

Arrête. Donne-moi la lettre de ton maître.

D A V E .

Excusez-moi. J'ai bien l'honneur de vous connoître :

Mais ce n'est qu'à Chloé que je dois la porter.
C'est l'ordre de mon maître ; il faut l'exécuter.

M É L I T E .

Arrête ; écoute donc. Ne saurois-tu comprendre
Que Chloé te faisoit signe de me la rendre ?

D A V E .

Mais je dois lui parler , lui faire le récit
De l'état déplorable où l'amour le réduit.

M É L I T E.

Va, va, je lui ferai ce récit à ta place.

D A V E.

Ce récit, dans ma bouche auroit meilleure grace.
Par moi-même on verroit la douleur qu'il ressent...

M É L I T E.

Un valet pitoyable est impatientant.
Donne-moi cette lettre, & va trouver ton maître ;
Dis-lui que son destin pourra changer, peut-être ;
Qu'au lieu de s'affliger, il prenne quelque espoir ;
Qu'il ne s'en aille point, que Chloé veut le voir ;
Et qu'il vienne au plus vite.

D A V E.

Oh ! oh ! c'est autre chose ;
En lui ceci va faire une métamorphose.

M É L I T E.

En quel endroit est-il ?

D A V E.

A deux milles d'ici.
Il alloit s'embarquer, je m'embarquois aussi...
Et...

M É L I T E.

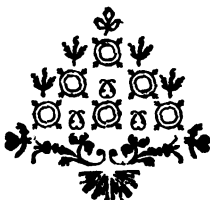
Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.
Qu'il revienne ; & va-t-en.

SCENE IX.

DAVE, *seul.*

VOLONS vers le rivage,
 Quel retour pour mon maître ! & quel ravissement !
 Tantôt il attaquoit dans son emportement
 Sans cesse les Destins , l'Amour & la Fortune.
 Des Amans maltraités c'est la plainte commune.
 Je vais crier , courant au-devant de ses pas ;
 Destin , Fortune , Amour , nous ne partirons pas.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉPIMÉNIDE, STRATON.

S T R A T O N.

VOILA donc ce retour qu'avoit prédit l'Oracle !
Ah ! Seigneur , quel sommeil ! ou plutôt , quel miracle !

Vos traits n'ont point vieillis. Quoi ! pendant quarante ans

Ils ont été sauvés des outrages du tems !

Mon cœur , plus que mes yeux , a dû vous reconnoître.

Épiménide ! ô ciel ! Quoi ! je revois mon Maître !

Je ne puis me lasser d'embrasser vos genoux.

(*Il se jette à ses pieds.*)

Souffrez que je me livre à des transports si doux.

É P I M É N I D E.

Charmé de retrouver un serviteur fidele ,

Je vois avec plaisir les marques de ton zèle ;

240 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

Mais avant que quelqu'un paroisse dans ces lieux,
Et que j'aie m'offrir encore à tous les yeux,
Apprends-moi, cher Straton, le sort de ma famille.

STRATON.

Hélas! vous n'avez plus que Misis votre fille :
Elle avoit épousé Miltiade, & la mort
Depuis près de vingt ans a terminé son sort.
Du fruit de cet hymen une fille est restée,
Dont Misis est chérie autant que respectée :
Elle adoucit ses maux & son affliction ;
C'est de sa mère, enfin, la consolation.

ÉPIMÉNIDE.

Ah! ma chère Misis! j'allois entrer chez elle,
Quand je t'ai rencontré.

STRATON.

Pleine d'un pieux zèle,
C'est à prier les Dieux qu'elle passe ses jours.

ÉPIMÉNIDE.

Puissent-ils adoucir le reste de leur cours!
Je n'ose l'espérer. Quand le ciel me conserve,
J'ignore à quel destin son pouvoir me réserve ;
Je

Je ne puis revenir de mon étonnement.
 Quarante ans de sommeil ! Ciel ! quel événement !
 Qu'il fait naître en mon cœur de troubles & d'alarmes !

Je ne revois le jour que pour verser des larmes.
 Et quoique la clarté soit rendue à mes yeux ,
 Je ne fais si je dois en rendre grace aux Dieux.
 Où vais-je ? En une ville , où , depuis mon absence ,
 Tout , hélas ! a changé de face & d'existence.
 Que puis-je y retrouver ? que quelques habitans ,
 Qui , la plupart alors , étoient encore enfans ;
 Qui , sans doute , suivant des maximes contraires ,
 N'auront pas hérité des vertus de leurs pères :
 Ils ne seront pour moi que de tristes objets.
 Gnosse ne peut m'offrir que douleurs & regrets ;
 Mes amis ne sont plus ! ô ma chère Patrie !
 Que vous causez de maux à mon ame attendrie !
 Et vous , grands Dieux ! témoins de mon état cruel ,
 Que ne me laissez-vous un sommeil éternel !

S T R A T O N .

Vous ne vous trompez point , Gnosse n'est plus la même.

Votre absence a causé ce changement extrême.
 Pour éviter les maux qui nous ont fait gémir ,
 Tout ce tems avec vous nous aurions dû dormir ;
 Ou le fort vous tirant d'une (*) obscure demeure ,
 Devoit vous réveiller un peu de meilleure heure :

(*) Il montre la caverne.
 Tome I.

142 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

ÉPIMÉNIDE.

Mais n'est-ce pas toujours même gouvernement ?
Et n'observe-t-on pas mêmes loix ?...

STRATON.

Nullement.

Tous ceux qui de vos loix auroient suivi la trace ,
Ont successivement été mis hors de place ;
Et chaque nouveau Chef , par le gain excité ,
N'a fait agir ses droits & son autorité ,
Que pour nous rendre tous malheureuses victimes ,
Et pour s'approprier des biens illégitimes.

ÉPIMÉNIDE.

Quoi ! ne vivent-ils plus dans la crainte des Dieux ?
Et pour eux le respect...

STRATON.

Il ne va guère mieux.

Et l'on songe plutôt , gâté par les exemples ,
Au faste des Palais , qu'à la gloire des Temples.

ÉPIMÉNIDE.

Quels changemens ! ô ciel ! & quels dérèglemens !
Ne reste-t-il aucun des Sages de mon temps ?
Il en étoit beaucoup , dignes , par leurs maximes ,
De remplir tôt ou tard les rangs les plus sublimes.

COMÉDIE. 143

STRATON.

Il en reste , il est vrai , quelques-uns parmi nous ;
Mais ils ont beau parler , ils sont traités de foux.

ÉPIMÉNIDE.

Par qui ?

STRATON.

Par la plupart des Grands & du vulgaire ,
Et par le sexe aussi qui ne se contraind guère.

ÉPIMÉNIDE.

Les femmes autrefois pensoient différemment ,
Se modéroient en tout , agissoient prudemment ;
Dans leur devoir , enfin , chacune maintenue ,
N'avoit que la vertu , que la sagesse en vûe ;
Et leur fidélité sur-tout faisoit....

STRATON.

Croyez

Que tout a bien changé pendant que vous dormiez.

ÉPIMÉNIDE.

Je n'ai donc plus dans Gnosse aucune connoissance ?

STRATON.

Vous en trouverez peu , selon toute apparence.
Ceux qui vivent encor , sont de vieux citoyens ,
Depuis long-tems aussi dépouillés de leurs biens ;

M 2

144 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

Comme Argis , Cléomène , Aronce , Périandre ;
Voilà tout , à-peu-près : & le pauvre Nicandre.

. É P I M É N I D E .

Nicandre vit encor ? J'en rends graces aux Dieux,
Où puis-je le revoir ?

S T R A T O N .

Où ? Dans ces mêmes lieux.

Tout auprès de Misis il a fait sa demeure :
Et même vous pourriez le revoir tout-à-l'heure.

É P I M É N I D E .

Puisque Misis n'est pas encore de retour ,
Il est très-important pour moi d'y faire un tour.
Si-tôt que dans ce lieu tu la verras se rendre ,
Reviens , sans t'arrêter , m'avertir chez Nicandre.

S T R A T O N .

Je n'y manquerai pas.



S C E N E I I.

STRATON, *seul.***R**ETOUR miraculeux !

Le ciel a donc rendu notre maître à nos vœux !
Que va dire Mifis , en le voyant paroître ?
Ses yeux facilement pourront le reconnoître ;
Car , lorsqu'il disparut , elle avoit bien quinze ans :
Et lui n'a point changé pendant un si long tems.
Mais pour notre fortune , il faudra qu'elle change ;
Ce retour à plus d'un pourra paroître étrange.
Il fera des plus durs pour certains citoyens ;
Ceux qui d'Épiménide ont enlevé les biens,
Auront , je le prévois , de vieux comptes à faire.
Il faudra rendre , enfin : cela ne plaira guère
À qui s'est enrichi par des vexations.
Que nous allons avoir de restitutions !
Celui que j'apperçois , & qui fait le capable ,
Plus qu'aucun autre ici pourroit être comptable.



M ;

SCÈNE III.

GNATON, STRATON.

GNATON.

Bonjour, pauvre Straton.

STRATON.

Bonjour, Seigneur, bonjour.

GNATON.

Dis-moi, mon cher, Mifis n'est donc pas de retour?

STRATON.

Il faut que quelque affaire à présent la retienne ;
Mais, si vous souhaitez, attendant qu'elle vienne,
Je vous ferai parler au maître du logis.

GNATON.

Quel maître ! Que dis-tu ?

COMÉDIE.

147

STRATON.

Le maître que je dis
N'est pas connu de vous , ni ne vous connoît guère :
Mais il a fort connu feu Monsieur votre Père.

GNATON.

Explique-toi.

STRATON.

Je vais m'expliquer sans détour.
Mon Maître Épiménide enfin revoit le jour.

GNATON.

Te moques-tu de moi ?

STRATON.

Qui ? moi ? je fais mieux vivre.

GNATON.

Il a perdu l'esprit , ou le coquin est ivre.

STRATON.

Ne vous alarmez point. En épousant Chloé ,
Vous ne ferez pas tant de vos biens dénué.

M 4

148 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

Mon Maître Épiménide est juste & raisonnable ;
Et les comptes pourront se faire à l'amiable.
Mais je crois voir Mifis. Adieu, Seigneur Gnaton.

S C E N E I V.

GNATON, *seul.*

QUE prétend dire ici ce vieux fou de Straton ?
Épiménide vit ! Discours imaginaires !
Au bout de quarante ans un mort ne revient guères...
Mais quel pressentiment me vient inquiéter ?
Auroit-on des raisons pour le ressusciter ?
Mon Père fut jadis chargé de ses affaires.
Voudroit-on rechercher ?... J'entrevois des mystères....

Mifis, Chloé, Mélite, ou je me trompe fort,
Et quelqu'autre, peut-être avec elles d'accord,
Vont faire ici paroître un faux Épiménide,
Qui voudra de nouveau que le Sénat décide
Sur des biens, par mon Père acquis selon la Loi,
Auxquels j'ai succédé, moi, de très-bonne foi.
Me disputer mes biens, lorsque je les partage,
En épousant Chloé ! Non, plus de mariage.
Ne perdons point de tems. Rassemblons le Sénat.
Mon intérêt s'accorde à celui de l'État.

Les mécontents bientôt s'appuyant de l'oracle ,
 Voudroient tout renverser , & crieroient au miracle
 Mais quel que soit le Fourbe , il faut s'en assurer ,
 Avant qu'aux yeux du Peuple on ose le montrer.
 Voici Misis ; feignons.

SCÈNE V.

GNATON , MISIS , CHLOË.

GNATON.

ON a fait diligence ;
 Et je vous attendois avec impatience.
 Tout est prêt ; & je viens , poussé par mon amour ,
 Vous prier de conclure , & dans ce même jour :
 Le plutôt vaut le mieux.

MISIS.

Quoi ! dès cette journée ?
 Je croyois que c'étoit pour demain l'hyménée.

CHLOË.

De notre hymen ainsi précipiter le tems ,

M.

150 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

Cela pourroit paroître étrange à bien des gens ;
Et Madame a raison d'en être un peu surprise.

G N A T O N.

(*A part.*)

Fort bien : Pourquoi vouloir que l'on s'en scandalise ?

Mais s'il étoit besoin de garder le secret ,
Là-dessus , pour vous plaire , on peut être discret.
Je choisirai d'amis un nombre raisonnable ;
Nous ne ferons au plus que vingt ou trente à table.

C H L O É.

Ma mère voudra bien accorder à mes vœux
De différer l'hymen encore un jour ou deux.

M I S I S , *révant.*

Différer de deux jours!...

G N A T O N.

La demande est gentille.

(*A part.*)

Il n'en faut point douter ; & la mère... & la fille...

C H L O É

J'ose espérer , avant que vous donniez ma foi ,

Que vous aurez, Gnaton, le même égard pour moi.

(*A Misis.*)

C'est une grace enfin qu'à vos pieds je demande.

M I S I S.

On peut vous l'accorder, la grace n'est pas grande.
Je consens au délai, puisqu'il le faut ainsi ;
Et vous devez, Gnaton, y consentir aussi.

G N A T O N.

Ouais ! Sans avoir égard à mon impatience ,
Vous montrez pour Chloé bien de la complaisance ;
Et de sa part , Chloé , par ce retardement ,
Fait voir ici pour moi bien peu d'empressement ,
Quand je fais son bonheur. Qu'est-ce donc qui se
passe ?

M I S I S.

Il ne faut pas trouver fort étrange , la grace
Que demande ma fille en cette occasion.
Je sais quelle est pour moi son inclination.
Je pénètre son cœur. Non , ce n'est point la chaîne
Qui va l'unir à vous , qui lui fait de la peine :
Et quand elle me prie encor de différer ,
C'est qu'elle craint le jour qui va nous séparer.

M 6

152 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

G N A T O N.

Personne ne sera séparé, ce me semble ;
Car, comme je l'entends, nous vivrons tous ensemble

Chez moi, dans mon Palais ; ainsi vous voyez bien
Que toutes vos raisons, ma foi, ne valent rien.
Je conçois ce délai : l'on veut m'en faire accroire ;
Mais sachez que je suis mieux au fait de l'histoire.

M I S I S.

Je ne vous entends point.

G N A T O N.

Et moi, je vous entends.
L'on veut ruser ici ; mais on perdra son tems.
Je saurai prévenir ce que l'on prétend faire.
Les manœuvres à moi ne peuvent que déplaire.
Vous pouvez là-dessus, si c'est votre dessein,
Réfléchir à loisir. Adieu ; jusqu'à demain.



SCENE VI.

MISIS, CHLOË.

MISIS.

A Tout ce qu'il me dit je ne puis rien comprendre ;

Et sa prompte sortie a lieu de me surprendre.

CHLOË, *à part.*

Ah ! s'il pouvoit cesser de m'aimer !

MISIS.

Ce délai

L'a chagriné ; ma fille ; il faut dire le vrai.

J'excuse son transport. Quoi qu'il fasse, ou qu'il dise,

On doit peu s'en fâcher : il est plein de franchise.

Mais ne craignez-vous point que , piqué comme il est ? ...

CHLOË.

Ciel ! il ne reviendra que trop tôt.

154 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

M I S I S.

Il paroît,
 (Et vous me surprenez ,) que pour cette alliance
 Vous témoignez avoir un peu de répugnance :
 Le parti , cependant , est trop avantageux ,
 Pour qu'il ne fasse pas tout le but de vos vœux.
 Dans le plus simple état , dès l'enfance élevée ,
 Sans biens & sans secours , dans l'infortune née ,
 Pouviez-vous espérer un semblable destin ?

C H L O É.

Aucune ambition n'a régné dans mon sein :
 Et de l'amour des biens n'étant pas susceptible ,
 Mon cœur , à cet hymen ne peut être sensible.

M I S I S.

Opposez la raison à cette tiédeur ,
 Chloé ; que la prudence agisse en votre cœur :
 C'est elle seule ici qui de ce mariage
 Vous doit faire goûter le solide avantage.

C H L O É.

De cette tiédeur , que j'avoue , en effet ,
 Je crains bien qu'un Époux ne soit pas satisfait ;
 Je crains de n'être pas à ses yeux aussi tendre ,
 Aussi sensible , enfin , qu'il a droit de l'attendre.

M I S I S.

Quand on est raisonnable & sage comme vous ,
On est bientôt sensible à l'amour d'un Époux ;
Et sur-tout , quand il joint les bienfaits à sa flamme ,
Ma fille , je conçois la bonté de votre ame :
Vous n'êtes point ingrate. Un noble sentiment
Fera de votre cœur un cœur reconnoissant ;
Et la vive tendresse exerçant sa puissance ,
Succédera bien vite à la reconnoissance.
Je puis , pour ajouter à mon opinion ,
Me donner pour exemple en cette occasion.
Après que j'eus perdu mon Père Épiménide ,
Sans secours , sans appui , dans un âge timide ,
Et voyant des Gnossiens tous les troubles affreux ,
Miltiade m'offrit & ses soins , & ses vœux.
Quoiqu'il fût noble , riche , & dans un rang su-
blime ,
Je ne pouvois avoir pour lui que cette estime
Qu'au mérite on ne peut justement refuser ;
Et ne me sentoís point portée à l'épouser.
Par ses empressemens à la fin entraînée ,
Ma prudence me fit accepter l'hyménée ;
Et je mis à couvert , sous son autorité ,
Du bien de mes parens ce qui m'étoit resté ,
Dont quelques envieux , poussés par la licence ,
Vouloient me disputer déjà la jouissance.
Je reviens à l'état où se trouva mon cœur ,
Quand je vis Miltiade être mon bienfaiteur ;

156 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

A ses soins attentifs mon ame fut se rendre ,
Et je vins à l'aimer de l'amour le plus tendre.
Hélas ! je perdis tout , quand il perdit le jour.
Qui fit donc cet hymen ? ce ne fut pas l'Amour.

C H L O É.

Mais ce fut la vertu.

M I S I S.

Si dans Gnaton , ma fille ,

On ne remarque point un mérite qui brille ,
Et s'il n'a pas en lui , pour se faire admirer ,
Toutes les qualités qu'on pourroit désirer ,
Aucun défaut , du moins , ne le rend méprisable :
Il tient même dans Gnosse un rang considérable ;
Et de quelque façon que l'on pense de lui ,
C'est ce que nous avons de meilleur aujourd'hui.
Quand de vous & de lui je conclus l'alliance....

C H L O É.

Je ne puis lui donner ma main sans répugnance ,
Quand je songe qu'il est fils d'un usurpateur ,
Qui , nous ôtant nos biens , s'en rendit possesseur.
Ne vous souvient-il plus qu'il fit notre misère ?

M I S I S.

Il n'a pas hérité des vices de son père.
L'amour qu'il a pour vous , vous paroît odieux ;
Mais s'il étoit , ma fille , inspiré par les Dieux ;
S'il étoit un décret de leur pouvoir suprême ,
Peut-être ici n'ont-ils regardé que vous-même ;

Peut-être se sont-ils servis de ces moyens,
Pour vous faire rentrer aujourd'hui dans vos biens.
Car enfin ce qui rend ma douleur plus affreuse,
C'est, ma chère Chloé, de vous voir malheureuse,
Il ne me reste pas à vivre encor long-tems :
Mais votre sort me tue ; il abrège mes ans.
Je me sens tous les jours mourir de ma tristesse,
Quand je songe à l'état dans lequel je vous laisse ;
Et cependant, ma fille, il ne tiendrait qu'à vous
De me faire jouir du destin le plus doux.
Acceptez d'un hymen la chaîne avantageuse ;
Et je meurs sans regret.

CHLOÉ, *pleurant.*

Que je suis malheureuse !

O ciel !



SCENE VII.

ÉPIMÉNIDE , MISIS , CHLOÉ ,
STRATON.

STRATON , *à Épiménide.*

VOILA Misis avec Chloé , Seigneur.

ÉPIMÉNIDE , *à part.*

J'ai peine à retenir le trouble de mon cœur...
Sa vue & son état , hélas ! me percent l'ame ;
Et mes yeux obscurcis par mes larmes....

STRATON.

Madame ,
Un étranger demande à vous entretenir.

MISIS.

Moi ? Que me voudroit-il ? Qu'on le fasse venir.

CHLOÉ.

C'est celui qui tantôt nous a parlé , je pense !

MISIS.

Il implore , peut-être , ici mon assistance.

COMÉDIE.

159

Je ressens trop les coups d'un destin rigoureux ,
Pour n'être pas sensible au fort des malheureux.

ÉPIMÉNIDE.

Les promesses des Dieux , Misis , sont infaillibles ;
Vous en pouvez en moi voir des preuves sensibles.

MISIS.

Qu'entends-je ? ... O ciel ! Que vois-je ? ... Est-ce
une illusion ,
Qui sur mes sens troublés...

ÉPIMÉNIDE.

Non , non , ma fille , non ;
C'est Épiménide.

CHLOÉ.

Ah ! ...

ÉPIMÉNIDE.

Le ciel vous le renvoie.

MISIS.

Je cède à ma frayeur... je succombe à ma joie...
Mon Père.... je me meurs.

(Elle tombe dans les bras d'Épiménide.)

160 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

ÉPIMÉNIDE.

O ma chère Mifis !

Disipez votre effroi ; rappelez vos esprits.

CHLOË.

Épiménide ! O ciel ! Eh quoi ! c'est vous , mon
Père ?

(Elle tombe aux genoux d'Épiménide.)

ÉPIMÉNIDE , embrassant Chloé.

Cher enfant , digne objet des soins de votre Mère...

Quelle faveur du ciel ! vous me rendez , grands

Dieux ,

Les plus doux de mes biens , & les plus précieux.

M I S I S.

Revois-je la lumière , où m'est-ell'e ravie ?

Tiens-je embrassé celui qui m'a donné la vie ?

ÉPIMÉNIDE.

Oui , ma fille , c'est lui ; c'est l'auteur de vos jours ,

Qui , s'il est exaucé , rendra plus doux leur cours.

M I S I S.

Hélas ! présentement quels vœux aurois-je à faire ?

Que demander aux Dieux ? Ils me rendent mon

Père.

Je vous vois. Je jouis du bonheur le plus doux.

Quel barbare dessein vous éloigna de nous ?

ÉPIMÉNIDE.

Vous le saurez ; rentrons. ▲ votre ame étonnée
Venez donner le calme.

CHLOË.

O ciel ! quelle journée ?
Osons-nous l'espérer ?

ÉPIMÉNIDE.

Venez , mes chers enfans ;
Que vos pleurs soient éteints dans mes embrasse-
mens.

(*A Straton.*)

Toi , prends garde , Straton , que personne , à cette
heure ,
Ne vienne nous troubler.



SCENE VIII.

STRATON , *seul.*

S O I T , A montour je pleure...

Elle lui va conter tous nos malheurs passés.
Il a , pour les ouïr , dormi sans doute assez.
Pour ne plus retomber en disgrâce pareille ,
Dès qu'il s'endormira , je veux qu'on le réveille.
Réfléchissons un peu dans mon particulier
A mon état futur. Il ne peut que briller.
D'Épiménide étant l'homme de confiance ,
Mon poste redevient un poste d'importance ,
Et des plus relevés. Une telle faveur
A mes pareils , enfin , me rend supérieur.
C'est pourquoi je prétends , dans l'emploi que j'exerce ,
N'avoir plus désormais avec eux de commerce.



SCÈNE IX.

STRATON , DAVE.

DAVE, *à part.*

SACHONS si Léonide en secret peut parler....
Ah! Straton est ici! s'il pouvoit s'en aller,
Il nous feroit plaisir. Il n'est pas nécessaire
Qu'un Sujet tel que lui de si près nous éclaire.
Tâchons de l'éloigner. (*A Straton.*) Salut au grand
Straton,
L'honneur de ce séjour.

STRATON.

Qu'est-ce? Que me veut-on?
Je ne parle à personne.

DAVE.

(*A part.*)

Hé! c'est moi qui... Je pense
Qu'avec moi ce vieux fou fait l'homme d'importance :
Il ne faut pas pourtant me brouiller avec lui.

164 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

(*A Straton.*)

C'est Dave qui venoit...

STRATON.

Ah ! bonjour , notre ami.

DAVE , *à part.*

Sa gravité , ma foi , me paroît trop plaisante.
Que veut dire cela ? (*A Straton.*) Quelqu'affaire
importante
Vous occupoit , je crois ?

STRATON.

J'en ai plus d'une aussi.

DAVE.

Que ce ne soit pas moi qui vous retienne ici.

STRATON.

Non ; nul soin à présent autre part ne m'appelle ;
Et je reste en ce lieu....

DAVE , *à part.*

Maudite sentinelle !

STRATON.

STRATON.

Quand vous êtes venu , mon esprit s'occupoit
De la façon jadis que l'État se régloit ,
Et comme il a changé de face & de figure.

DAVE.

Si vous aviez été Chef d'un Sénat , je jure
Que l'on vous auroit eu des obligations....
Tout auroit été mieux.

STRATON.

Ah ! je vous en réponds.
Depuis assez long-tems j'entends la politique ,
Et j'aurois retourné toute la République ;
Allez , ont eût de moi tiré de grands secours :
Des hommes , j'aurois fû prévenir tous les tours ,
Les secrets souterrains , & les mauvaises trames ;
J'aurois dessous la clef tenu toujours les femmes.

DAVE.

Oh ! ce ne sont pas-là de petits Réglemens.

STRATON.

Cependant , je les ai tous rangés là-dedans.

(*Montrant sa tête.*)

166 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

D A V E.

Le poids doit être lourd. Quelle tête est la vôtre !
Il faut que vous l'ayez plus épaisse qu'un autre.

S T R A T O N.

Or, puisque nous parlons sur ce chapitre-là...

D A V E, *à part.*

Oh ! l'impatientant discoureur que voilà !

S T R A T O N.

On doit s'en rapporter au grand Épiménide,
Il m'a toujours trouvé d'un jugement solide ;
Nulle affaire chez lui sans moi ne se traitoit,
Et lui-même, à moi seul, de tout se rapportoit...
Ne vous en allez point ; attendez que j'acheve.

D A V E, *à part.*

Il ne finira point. Que la peste te creve !

S T R A T O N.

Si bien donc que...

COMÉDIE.

167

D A V E.

Je viens d'entendre votre nom,
Comme si l'on crioit : Oh ! Straton ! Oh ! Straton !

S T R A T O N.

Non ; si l'on m'appelloit , je saurois bien l'entendre.

D A V E , *à part.*

Ah ! qu'à propos ici Mélite se vient rendre !



S C E N E X.

MÉLITE, STRATON, DAVE.

M É L I T E.

QUEL bonheur! Quel retour! Qui l'auroit pu prévoir?

Pour nous, pour nos Amans, quel favorable espoir!
Ne nous arrêtons point; tandis qu'Épiménide
Embrasse ses enfans, voyons si Léonide...

(*A Dave.*)

Ah! Dave, te voilà?

D A V E.

J'étois, vous le voyez,
Avec le bon Straton. C'est vous qui l'appelliez?
Ou son maître, sans doute?

M É L I T E.

Oui; Straton, votre maître
Vous demande.

S T R A T O N.

J'y cours.

D A V E.

Et le mien va paroître.

SCENE XI.

LÉONIDE, MÉLITE, DAVE.

DAVE.

O Seigneur Léonide, avancez ; il est tems.

LÉONIDE.

Ah ! pour moi quelle joie ! & quels ravissmens !
Je fais quel intérêt vous avez daigné prendre
Au sort d'un malheureux...

MÉLITE.

Ce qui va vous surprendre,
Et qui doit redonner l'espoir à votre amour,
C'est que d'Épiménide...

LÉONIDE.

Oui, je fais son retour.
Je sors de chez mon oncle ; il vient de m'en instruire.
Quels heureux changemens ce retour va produire !
Mon oncle m'a chargé d'aller en ce moment
Dans Gnosse divulguer ce grand événement :

N 3

270 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

J'aurois chez nos amis volé dans l'instant même ,
Sans le desir que j'ai de revoir ce que j'aime.
Non , je ne pense pas , par cet espoir flatté ,
Que rien soit au-dessus de ma félicité.
Cependant la surprise où tout ceci me plonge ,
Me fait appréhender que ce ne soit qu'un songe.
Reverrai-je Chloé ?

M É L I T E.

Je l'attends en ces lieux ;
Et je crois que bientôt...

L É O N I D E.

Ah ! je la vois ; grands Dieux !



SCÈNE XII.

LÉONIDE, CHLOÉ, MÉLITE,

DAVE.

LÉONIDE.

AH! divine Chloé, feroit-il bien possible
Qu'à mon cruel état vous montrant plus sensible,
Vous ayez... Mais que vois-je ?

CHLOÉ.

Ah! Léonide, hélas!

LÉONIDE.

Qu'avez-vous donc ?

CHLOÉ.

Je crois que vous n'ignorez pas
Qu'Épiménide ici, grace au pouvoir suprême,
Nous est rendu. Mais, ciel! de mon malheur extrême
Vous n'êtes pas instruit.

LÉONIDE.

Que dites-vous ?

N 4

172 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

M É L I T E.

Comment ?

Et quels nouveaux chagrins pourroient en ce moment ? ...

C H L O È.

Épiménide, hélas ! informé par ma mère
D'un hymen que je hais & qui me désespère,
Le cœur encor trop plein de ses ravissemens,
Pour vouloir là-dessus plus d'éclaircissemens,
Et se persuadant qu'en mère juste & sage
Elle ne faisoit rien que pour mon avantage,
Dans cette confiance a trouvé son choix bon ;
Et demain je serai la femme de Gnaton.

L É O N I D E.

O ciel ! quel coup affreux à mon bonheur succède !

D A V E.

Et d'autant plus affreux, qu'il paroît sans remède.

M É L I T E.

Ne nous allarmons point, doucement. Dans le fond
On croit toujours les maux bien plus grands qu'ils ne
sont ;

Et quoique votre père ait enfin pu souscrire. . .

C H L O È.

Je ne me flatte point, & j'ai toujours oui-dire
Qu'Épiménide en tout étoit ferme, absolu,
Et ne changeoit jamais un dessein résolu.

LÉONIDE.

O ciel! ç'en est donc fait! Je n'ai plus d'espérance!
Faisons face au Destin; armons-nous de constance,
Et courons où m'appelle un trop juste devoir :
Je sens tout ce que peut causer le désespoir.
S'il ne s'agissoit pas ici d'Épiménide,
Peut-être verriez-vous expirer Léonide.
J'ai l'ordre de Nicandre; & je vais dans ce jour
De votre père à Gnosse annoncer le retour,
Rassembler des amis, dont le zèle sincère
Appuiera hautement ce retour salutaire :
Et s'il est quelques gens assez séditieux
Pour...

CHLOÉ.

Ah! ciel! je crains bien que quelque audacieux,
Jaloux d'Épiménide, en cette conjoncture,
Et traitant hardiment ce retour d'imposture,
Contre vous ne souleve...

LÉONIDE.

Ah! calmez cette peur.
Je n'ai devant les yeux que votre seul bonheur :
Il dépend de la gloire, enfin, de votre père ;
Jugez si cette gloire à Léonide est chère.
Si le Sort à me nuire encor veut s'attacher,
Ah! Chloé, je n'aurai rien à me reprocher.

SCENE XIII.
CHLOÉ, MÉLITE.

CHLOÉ.

Où va-t-il s'exposer ? Ah ! ma chère Mélite...

MÉLITE.

De ceci , pourquoi craindre une fâcheuse fuite ?
Rentrons : de votre cœur chassez plutôt l'effroi ;
Et calmez , s'il se peut , le trouble où je vous voi.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

GNATON, *eul.*

ON a cru m'abuser ; la chose est avérée,
Et vient d'être au Sénat par mes soins déclarée.
Pour prévenir le coup, j'ai dû tout préparer ;
Et de cet imposteur je prétends m'assurer.
Plusieurs sont de concert ; & l'on vient de m'appren-
dre

Qu'ils sont tous la plupart assemblés chez Nicandre.
Nicandre qui me hait, sans doute est leur appui ;
Et je n'attendois pas autre chose de lui.
Aux environs d'ici, j'ai d'espace en espace,
Mis des gens affidés pour voir ce qui s'y passe ;
Et coupant court alors à de honteux projets,
De l'aveu du Sénat, j'ai des gardes tout prêts,
Afin qu'au premier ordre on arrête le traître.
Eh ! comment ! un fripon n'aura donc qu'à paroître,
Et dire effrontément, prenant un nom connu,
Qu'il étoit trépassé, mais qu'il est revenu ;

176 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

Qu'il veut ravoïr ses biens ; & forgeant une histoire ,
Sur quelque vraisemblance on n'aura qu'à le croire ?
On punira le fourbe , où je me trompe fort.
Tout dépend à présent d'appuyer mon rapport.
Straton , qu'on a payé pour dire l'imposture ,
Me feroit nécessaire en cette conjoncture.
Je connois le coquin : il est intéressé.
Si pour dire un mensonge on l'a récompensé ,
Je lui ferai bien voir qu'il se trompe , je gage ,
Et qu'une vérité rapporte davantage.
S'il veut dissimuler , je puis , d'un autre ton. . .
Le voici justement.



SCÈNE II.

GNATON, STRATON.

GNATON.

STRATON? holà, Straton?

Approche. Je voudrois, puisqu'ici je te trouve,
Un peu t'entretenir en secret.

STRATON.

Je m'approuve
De m'être transporté de ce côté, Seigneur,
Puisqu'un tel entretien va me combler d'honneur;
J'ai souvent autrefois eu quelque conférence
Dans la ville de Gnosse avec gens d'importance;
Mais depuis qu'en ce lieu je me suis retiré...

GNATON.

Soit. Je crois que Straton étoit considéré.
Je voudrois...

STRATON.

Oh! c'est vous que chacun considère;
C'est vous...

178 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

G N A T O N.

Laissons cela. Parlons d'une autre affaire.

S T R A T O N.

Votre rang , votre bien , vous mettent au-dessus...

G N A T O N.

Faisons treve , te dis-je , aux discours superflus.
Sans m'interrompre ici , je veux que tu m'entende.
Je connois ta droiture , & je fais qu'elle est grande ;
Qu'on peut compter dessus ; & je me suis flatté
Que le sage Straton aimant la vérité ,
Sur le fond de son cœur voudra régler sa bouche ,
Et qu'il me dira vrai sur un fait qui me touche.

S T R A T O N.

Voyons sur quel sujet je puis vous obliger :
Vous n'avez qu'à parler , Seigneur , m'interroger ;
De tout tems la franchise est en moi ce qu'on loue.

G N A T O N.

J'en suis persuadé. Je veux que tu m'avoue
Que le retour , enfin , d'Épiménide est faux ;
Et que l'on a jugé cette fable à propos ,
Pour jeter l'épouvante en la rendant publique ,
Et troubler aujourd'hui toute la République.
De ta bouche j'attends cette sincérité.

COMÉDIE.

179

STRATON.

Quoi ! Seigneur, il s'agit de cette vérité ?

GNATON.

Oui.

STRATON.

Ma foi, je ne puis le dire en conscience :
A déclarer ce cas j'ai de la répugnance ;
Une forte raison m'en empêche ; & je croi...

GNATON.

A toutes tes raisons j'en puis opposer, moi ,
De plus fortes encore ; & je veux bien t'apprendre
Que, si tu ne la dis, je puis te faire pendre ;
Mais au contraire, vois, si tu l'avoue enfin ,
Voici cent pièces d'or que je mets dans ta main.

(Il lui montre une bourse.)

STRATON.

Je cede à vos raisons. Mais, Seigneur, sans rancune,
Quoi ! cent pièces d'or ?

GNATON.

Oui.

180 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE.

STRATON.

C'est cent raisons contre une,

GNATON.

Point de déguisement. Fais-y réflexion.

STRATON.

Puisque l'on ne met point d'autre condition
Que de...

GNATON.

Non, j'en mets une ; elle est essentielle.

Le Sénat assemblé connoît déjà ton zèle :

J'ai su le prévenir ; & sans plus différer ,

Le fait dont il s'agit, viens le lui déclarer.

STRATON.

Vous voulez vous moquer. Quoi ! me pourra-t-il
croire ?

Il dira sur le champ que je forge une histoire.

GNATON.

Ce n'est pas ton affaire. Il faut en ce moment

T'expliquer au Sénat sans réserve ; autrement ,

J'ai des gens là tout prêts, qui pourroient t'y conduire

De toute autre façon. Je veux bien te le dire ;

Ils te feroient jaser plus fortement que jeu ,

Avec certains apprêts, qui te plairoient fort peu.

COMÉDIE.
STRATON.

181

Quoi! Seigneur?...

G N A T O N.

Résous-toi tout-à-l'heure, te dis-je;

Ou je vais...

STRATON.

Puisqu'ainsi la justice l'exige ;

Je dirai tout ; & prends la bourse, en vérité ;

Pour vous rendre plus sûr de ma fidélité.



S C E N E I I I.

CHLOË , MÉLITE , GNATON ,
STRATON.

M É L I T E.

STRATON, fort à propos nous te trouvons : écoute.
Mais n'apperçois-je pas Gnaton ? Il vient , sans doute,
Prendre part au plaisir que nous avons ici
Du retour d'Épim ?...

S T R A T O N.

Oui ; nous en parlions aussi.

M É L I T E.

Il n'est pas au logis à présent : mais je pense
Que dans fort peu de tems nous aurons sa présence.

G N A T O N.

Fort bien. En attendant , je vais avec Straton
Dans Gnoffe faire un tour , si vous le trouvez bon.
Ma foi vous aurez beau dissimuler , les Belles ,
Et vouloir m'abuser par vos ruses nouvelles ,
De votre Épiménide , à plaisir inventé...

COMÉDIE.

183

STRATON.

Nous tardons trop long-tems, Seigneur, en vérité.

MÉLITE.

Comment? Expliquez-vous un peu mieux, je vous prie.

GNATON.

Viens au Sénat, Straton, prouver la fourberie.

MÉLITE.

Que veut dire ceci? Comment! Straton, tu peux...

GNATON.

**Viens faire évanouir, par de justes aveux,
Ce Fantôme vain...**

STRATON.

Oui.

GNATON.

**Cet être chimérique,
Avec lequel on veut tromper la République.**



S C E N E I V.

CHLOÉ, MÉLITE.

MÉLITE.

AH! le traître! où va-t-il? Et quelle fausseté
Va-t-il donc publier?

CHLOÉ.

Quelle infidélité!



S C E N E V.

LÉONIDE , CHLOË , MÉLITE ,
D A V E .

L É O N I D E .

AH ! ma chère Chloé , reprenez l'espérance.
Chacun , d'Épiménide attendant la présence ,
Fait son plus doux bonheur d'un si flatteur espoir.
Tout le Peuple l'attend ; il demande à le voir.
Soit qu'encor sa mémoire ici soit respectée ,
Ou que du merveilleux on ait l'ame enchantée ,
Personne ne paroît douter de son retour ;
Et tous nos citoyens bénissent ce grand jour.

D A V E .

Oui , Madame , chacun est en réjouissance.
Le vin coule à longs traits ; par-tout on le dispense ,
Au-devant des Palais , à l'entour du Sénat :
C'est un avant-coureur du bonheur d'un État.

L É O N I D E .

L'espoir regne par-tout ; l'un se flatte sans peine
De rentrer dans ses biens ; l'autre , dans son domai-
ne :

186 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

Celui-ci déplacé par des persécuteurs ,
Espère retrouver son rang & ses honneurs :
Cet autre condamné par un noir artifice ,
Prévoit qu'en sa faveur s'armera la Justice.
Tous enfin, pleins de joie , au ciel levant les yeux ,
Déjà de ce retour rendent grâces aux Dieux.
Tous nos anciens amis rassemblés par Nicandre ,
Pressés d'un même zèle , au Sénat se vont rendre.
J'ai rempli mon devoir ; & mon sensible cœur ,
De cet heureux succès partageant la douceur ,
Et nageant dans l'espoir que le ciel vous envoie ,
Goûte autant de plaisir , ressent autant joie ,
Que si dans ce grand jour , où vos vœux sont remplis ,
Votre main de mes soins devoit être le prix.

C H L O É.

Ah! Léonide.

M É L I T E.

Il faut cependant vous apprendre
Qu'on traverse les soins que vous venez de prendre ;
Que , sans crainte des Dieux , le perfide Straton ,
Oubliant son devoir , & gagné par Gnaton ,
Vient d'aller au Sénat , pour déclarer lui-même
Que l'on veut l'abuser par un pur stratagème ;
Et que d'Épiménide en un mot le retour
Est une fausseté.

COMÉDIE.

187

CHLOË.

Quoi ! Straton , qu'en ce jour
J'ai vu saisi de joie...

LÉONIDE.

Est-il quelque apparence ?...

MÉLITE.

C'est, croyez-le , un complot fait en notre présence.
Nous en sommes témoins..

LÉONIDE.

O ciel !

DAVE.

Ah ! scélérat.

LÉONIDE.

Ne perdons point de tems : je cours jusqu'au Sénat.
De cette fausseté j'arrêterai la fuite ,
Qui par d'indignes cœurs ne peut qu'être produite ;
Et les lâches auteurs de ce complot enfin ,
Quels qu'ils soient , périront aujourd'hui de ma main.

288 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

CHLOË.

Modérez le transport que vous faites paroître :
Vous n'aurez pas besoin de vengeance , peut-être.

DAVE.

Empêchez, croyez moi, qu'il ne sorte d'ici.
Il pourroit s'exposer , & m'exposer aussi.

LÉONIDE.

Quoi donc ! je souffrirai que cette perfidie...

CHLOË.

Un peu plus de prudence.

DAVE.

Oui ; Chloé vous en prie.

MÉLITE.

Épiménide , ô ciel ! vous feroit mauvais gré
D'un tel emportement...

DAVE.

Le voilà modéré.

MÉLITE

COMÉDIE.

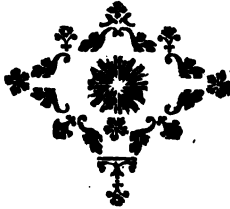
289

MÉLITE.

**Croyez-moi, n'allez point, en semblable occurrence,
Signaler son retour par quelque violence ;
Son ame fut toujours pour la paix , la douceur ,
Et vous devez régler là-dessus votre cœur.**

LÉONIDE.

**A vos sages avis, hé bien! il faut souscrire ,
La prudence , au Sénat , va seule me conduire.
Pour confondre Gnaton & son indignité,
Je ne prétends m'armer que de la vérité.**



SCENE VI.

CHLOÉ, MÉLITE.

CHLOÉ.

STRATON trahir son Maître ! Il commet un tel crime !

O ciel ! Épiménide en sera la victime.

Le traître impunément va nier l'avoir vu.

D'abord , sur son rapport l'esclave sera cru.

On dira que chez lui , s'il avoit vu son Maître ,

Ses yeux facilement l'auroit su reconnoître ;

Et sans approfondir , s'il impose . . .

MÉLITE.

En effet ,

Dans quel triste embarras ce traître-là nous met !

Tout ceci va causer des désordres extrêmes.

CHLOÉ.

On va , de fausseté nous accuser nous-mêmes.

MÉLITE.

Mais pourquoi , s'il vous plaît , votre père en ce
jour ,

Ne va-t-il pas dans Gnosse annoncer son retour ?

COMÉDIE.

291

CHLOÉ.

Non, il agit, Mélite, avec plus de prudence.
Peut-il se présenter, sans avoir l'assurance
Qu'il sera bien reçu du peuple & du Sénat ?
Hé ! plût au ciel, hélas ! qu'il voulût, sans éclat,
Rester auprès de nous dans cette solitude ;
Et que du monde ici fuyant la multitude.

SCÈNE VII.

ÉPIMÉNIDE, CHLOÉ, MÉLITE.

ÉPIMÉNIDE.

CHERS enfans, de mon fort partagez les dou-
cœurs :

Je trouve encor pour moi quelque amour dans les
cœurs.

CHLOÉ.

Auriez-vous du Sénat appris quelque nouvelle ?

MÉLITE.

Auroit-on confondu cet esclave intidelle ?

ÉPIMÉNIDE.

De qui me parlez-vous ?

MÉLITE.

Du perfide Straton,
Qui vient d'être gagné dans ce jour par Gaton,

O 2

292 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

Pour aller divulguer, par un trait exécrationnel,
Que votre retour n'est que mensonge & que fable.

É P I M É N I D E.

Straton auroit commis une telle noirceur !
Mais Gnaton n'est-il pas ce riche Sénateur
Dont m'a parlé Mifis, & qui, cette journée,
Devoit s'unir à vous par les nœuds d'hyménée ?

M É L I T E.

Vous l'avez dit ; & c'est justement celui-là :
Il est l'unique fils d'un certain Cratina. . .

É P I M É N I D E.

Quoi ! de mon affranchi, que je choisis pour être
Gouverneur de mes biens ?

M É L I T E.

Il a bien fait connoître
Quel amour il avoit pour votre revenu :
Il l'a si bien gardé, qu'on ne l'a pas revu.

C H L O É.

Hélas ! ce fut celui dont l'ame impitoyable
Rendit encore plus dure notre état déplorable.

ÉPIMÉNIDE.

Je vois bien que les Dieux avoient, par les malheurs,
Résolu d'éprouver la vertu de vos cœurs.
Vous auriez, pour finir votre peine cruelle,
Aisément confondu ce Sujet infidèle,
Pour peu que vous eussiez à ses yeux présenté
Cet écrit, que sur moi les têmes ont respecté.

(*Il montre un papier.*)

Mais enfin, dites-moi, ce Gnaton, quel homme
est-ce ?

MÉLITE.

Il est, à dire vrai, de la plus simple espèce :
Il doit à ses grands biens son rang & sa faveur ;
C'est la brigue & l'argent qui l'ont fait Sénateur.
A fort peu de génie, il joint la suffisance ;
Pense suivant l'instinct, & parle comme il pense.

ÉPIMÉNIDE.

Mis, en sa faveur le cœur trop prévenu,
M'avoit de cet hymen tantôt entretenu :
Je l'avois approuvé ; je le trouvois capable
De vous donner dans Gnosse un rang considérable ;
Et je le regardois, dans ces occasions,
Comme le sage fruit de ses réflexions.

SCÈNE VIII.

ÉPIMÉNIDE, CHLOÉ,
MÉLITE, DAVE.

DAVE.

LÉONIDE, mon Maître, & neveu de Nicandre ;
M'a promptement chargé, Seigneur, de vous apprendre

Qu'assez près de ces lieux il vient de rencontrer
Des Gardes, qui de vous prétendent s'assurer.
Leur Chef, qui s'est trouvé de notre connoissance,
Sur le champ à mon Maître en a fait confidence,
Disant qu'il avoit mis tous ses gens en état,
Et qu'il n'attendoit plus qu'un ordre du Sénat.
Léonide, Seigneur, inflamment vous conjure
De rentrer chez Nicandre en cette conjoncture.
Il va de son côté pour s'éclaircir du fait,
Et tâcher d'empêcher de cet ordre l'effet.

CHLOÉ.

Ah! Seigneur, sauvez-vous de ce danger extrême.

D A V E.

Suivi de ses amis, Léonide lui-même
Viendra pour votre fuite employer tout secours,
Et la favoriser au péril de ses jours.

É P I M É N I D E.

Vous pouvez assurer le neveu de Nicandre
Que j'ai de tous ses soins des graces à lui rendre ;
Que je reconnoîtrai ce zele officieux.
Non, je ne prétends point m'éloigner de ces lieux.
J'entrevois les soupçons que mon retour fait naître,
Mais pour les dissiper je n'aurai qu'à paroître.

C H L O É.

Hé ! Seigneur , prévenez , en cette extrémité ,
Des Sénateurs l'erreur & l'incrédulité.

M É L I T E.

Hé ! quand même ils viendroient tous à vous recon-
noître ,
Vos ennemis seroient plus irrités , peut-être.

C H L O É.

Profitez , croyez-moi , de ce conseil offert ;
Et d'un péril certain mettez-vous à couvert.

296 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

ÉPIMÉNIDE.

Loin de prétendre suivre un conseil si timide ,

Je devrois à leurs yeux montrer Épiménide ;

Au-devant du danger courir en ce moment.

Tout ce qu'à vos frayeurs j'accorde seulement ,

C'est d'attendre qu'ici...

S C E N E I X.

ÉPIMÉNIDE , CHLOÉ , MÉLITE ,

UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

SEIGNEUR, c'est une lettre,

Que Gnaton dans vos mains m'a chargé de remettre.

ÉPIMÉNIDE, *lit.*

Lettre.

On assure par-tout que vous n'êtes pas mort,

Et qu'on vous reconnoît pour être Épiménide.

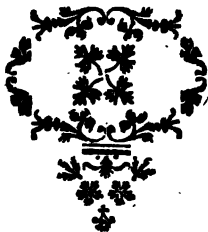
Malgré l'ardent amour qui vers Chloé me guide,

Je crois mal-aisément un pareil jeu du fort.
J'ai , je vous l'avouerai , cependant grande envie
De m'unir à Chloé par les nœuds les plus doux ;
Et si vous consentez que je sois son époux ,
Je croirai tout de bon que vous êtes en vie.

Ce style est singulier : Peut-on écrire ainsi ?

(*A l'Esclave.*)

Si ton Maître a besoin d'être plus éclairci ;
Qu'il vienne , je l'attends.



S C E N E X.

ÉPIMÉNIDE, CHLOÉ, MÉLITE.

ÉPIMÉNIDE.

JE vois peu d'apparence
Qu'il ait avec Straton eu quelque intelligence.

CHLOÉ.

Je crains que tout ceci ne soit un piège adroit
Pour vous mieux abuser. Seigneur, quoi qu'il en
soit....

MÉLITE.

Ah ! j'aperçois Straton. Comment devant son Maître

Se justifiera-t-il ?



S C E N E X I.

ÉPIMÉNIDE , CHLOÉ , MÉLITE

S T R A T O N .

M É L I T E .

MAUDIT scélérat !

C H L O É .

Traître !

S T R A T O N .

Quels sont ces termes-là ? Comment donc ! m'insulter ,

Lorsque chacun ici devoit me respecter ;

Dans le tems que je suis de la vertu le guide

Quand moi-même au Sénat je rends Épiménide !

M É L I T E .

Quoi donc ? que veux-tu dire ?

S T R A T O N .

On traite ainsi Straton !

300 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

M É L I T E.

Quoi ! tu n'es pas sorti tantôt avec Gnaton ,
Pour aller au Sénat dire quelque imposture ?

S T R A T O N.

Qui ? moi ! je n'ai rendu que la vérité pure.
Vous êtes dans l'erreur , & vous allez savoir
Quels honneurs aujourd'hui je viens de recevoir :
En voici le récit ; préparez-vous d'entendre.
Sur le bruit qui par-tout venoit de se répandre
Touchant votre retour ; & plusieurs mal instruits
Divulguant à chacun que c'étoient de faux bruits ;
Gnaton jusqu'au Sénat m'engage de paroître ,
Pour dire de ce bruit tout ce qu'il en peut être ,
Moyennant cet argent qu'entre mes mains il met.

(*Montrant une bourse.*)

Oui , Seigneur , ai-je dit , vous ferez satisfait.
Nous marchons ; & bientôt nous voyons de la ville
Une suite nombreuse arriver à la file :
Le montle grossissoit , & s'augmentoît si bien ,
Que tel que je suis, moi , je ne paroïssois rien.
On perce enfin la foule , & l'on me fait passage.
Je voyois tous les yeux fixés sur mon visage ;
J'entendois retentir de toutes parts mon nom.
Qu'est-ce donc qu'on veut faire au Sénat de Stra-
ton ?

Difoit l'un. Moi , j'étois d'un air grave & tranquille.

Sa présence au Sénat , difoit l'autre , eft utile ;

Le Sénat le demande. Oh ! cela flatte bien ,

Je ne le cele point , le cœur d'un citoyen.

Je monte les degrés ; dans le Sénat j'arrive.

Qu'on me prête , ai-je dit , une oreille attentive.

Je viens exprès ici , je viens certifier

La vérité d'un fait , que je ne puis nier.

Épiménide vit ; ceci n'est point frivole.

Les Dieux nous l'ont rendu ; l'Oracle tient parole.

Je l'ai vu de mes yeux , plein de vie , existant ;

Le grand Épiménide , en un mot , eft vivant.

C'est notre Maître , enfin , que le ciel nous renvoie.

Chacun n'a répondu que par des cris de joie ;

Mais des cris fi perçans , & fi multipliés ,

Que plusieurs Sénateurs ont été réveillés.

M É L I T E.

J'ai peine , je l'avoue , à croire cette hiftoire.

S T R A T O N.

Il faut me bâtonner , ou bien il faut me croire.

Oui , de tout le Sénat j'ai fait l'attention ,

La furprife , la joie & l'admiration :

Et c'est avoir bien vite acquis fa confiance ,

Pour la première fois que j'y prends ma féance.

302 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

É P I M É N I D E.

Straton , je suis charmé de ton affection :
Mais cet argent reçu gâte ton action.

S T R A T O N.

Si vous saviez , Seigneur , comme ma conscience
S'est long-tems révoltée , & s'est fait violence ;
Comme j'ai combattu , comme j'ai disputé :
Ce n'est pas l'avoir pris , c'est l'avoir mérité.
Pour le Seigneur Gnaton , dont j'ai trompé l'at-
tente ,
Il n'a pas lieu , je crois , d'avoir l'ame contente :
Car il a vu tous ceux dont il avoit l'appui ,
Sur mon récit naïf se tourner contre lui.
Fort précipitamment je l'ai vu disparaître ;
Il a craint du Sénat les reproches , peut-être.
Nicandre a fait merveille ; & c'est sur son aveu
Que contre ce Gnaton quelques gens ont pris feu.
D'autres doutent encore un peu sur cette affaire ;
Mais sérieusement le Sénat délibère.
On y dispute fort ; ou , du moins , je le croi :
Car on en a fermé les portes après moi.
Voilà ce que j'ai fait. Seigneur , que vous en sem-
ble ?

M É L I T E.

Je vois venir Gnaton ; le cœur me bat.

C H L O É.

Je tremble.

Il ouvre de grands yeux , & paroît interdit.
Devant Épiménide il fera bien petit.

SCENE XII.

ÉPIMÉNIDE , CHLOÉ , MÉLITE ,
GNATON , STRATON.

GNATON.

C'EST vous apparemment qu'on nomme Épiménide ?

Aussi vous ai-je écrit : mon style est vif , rapide.
Pour vous , votre réponse est nue & sans apprêt.
Vous êtes sans façon , à ce qu'il me paroît ?

ÉPIMÉNIDE.

Je ne puis ignorer à quoi l'usage oblige :
Je connois les égards que le devoir exige.
Il n'est plus question ici que de favoir ,
Qui de vous ou de moi doit le plus en avoir.

304 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

Apprenez seulement, si vous voulez l'entendre,
Que la seule vertu, de moi peut tout attendre.

G N A T O N.

Je vous entends fort bien ; c'est à-peu-près le ton
Dont, avant votre mort, vous parliez, nous dit-on.
Ceci pourtant m'étonne ; & je ne crois qu'à peine
Qu'au bout d'un si long-tems au monde l'on re-
vienne,

Je ne fais franchement si c'est vous ; en tout cas,
Soyez Épiménide, ou ne le foyez pas,
J'aime Chloé. Je crois qu'en homme juste & sage ;
Vous voudrez consentir à notre mariage ;
Car enfin, je prévois qu'on vous a prévenu,
Et de vous je vois bien que je suis peu connu.

É P I M É N I D E.

Je vous connois assez : Cratina, votre père,
Avoit ma confiance ; & pour ne vous rien taire...

G N A T O N.

Il la méritoit bien ; & je puis protester...

É P I M É N I D E.

Non, non ; dites plutôt, qu'il la put mériter.

Je fais quel zèle il eut , & quelle en fut la suite.
Comment justifier sa barbare conduite ?
De ma triste famille il causa le malheur ;
Il fut , de mes enfans mêmes persécuteur ;
Et loin de leur donner les secours nécessaires ,
Par de honteux détours....

G N A T O N.

Dites que vos affaires
Étoient plutôt alors en fort mauvais état.
J'en connois le détail ; j'en fais le résultat ;
Je suis au fait de tout. La chose est si visible ,
Que je pourrois prouver... Mais il n'est pas possible
Que vous vous souveniez de cela , vous ?

É P I M É N I D E.

Vraiment ,
Je suis charmé de voir un tel arrangement.
Puisque vous avez su par des routes si claires ,
Sans trop de soin , vous mettre au fait de mes af-
faires ,
Tenez , de cet écrit examinez le sens :
La dette , vous voyez , est de trois cents talens.

G N A T O N.

Ho bien ! les Magistrats jugeront cette affaire.

306 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

ÉPIMÉNIDE.

Ils pourront la juger , ainsi que je l'espère.

G N A T O N.

Ils jugeront d'abord si vous êtes vraiment
Épiménide.

ÉPIMÉNIDE.

Allez , je ne crains nullement
D'en être méconnu. Je ne dois en attendre
Qu'une prompte justice ; ils sauront me la rendre :
Je ne veux que paroître à leurs yeux une fois.
Qui pourroit mieux que moi leur parler de leurs
loix ,

Et tirer de l'oubli tant de maximes sages ,
Dont ils ont négligé les divins avantages ?
Ce n'est point que je veuille en leur société
Aujourd'hui m'arroger aucune autorité :
Qu'ils n'appréhendent pas que jamais j'y prétende ;
Mais qu'on la rende aux loix ; c'est ce que je de-
mande.

Je n'ai point des trésors la vaine ambition ;
Je ne suis point tenté de leur possession ;
J'en reconnois l'erreur , je l'avoue , & confesse
Que pour un sage , hélas ! c'étoit une foiblesse
De n'avoir pas , jadis , constamment refusé
Les biens , dont tant de fois je fus favorisé ,

Et dont on crut devoir faire ma récompense.
Ce sont les mêmes biens dont j'eus la jouissance ,
Qui déjà contre moi soulèvent dans ces lieux
Les esprits inquiets , & les cœurs envieux.
De ces biens désormais je prétends fuir l'usage ,
Et de la pauvreté faire mon seul partage.
Heureux , si je pouvois , durant mes foibles ans ,
Voir , du simple réduit qu'habitent mes enfans ,
Mon exemple porter à tous les cœurs envie ,
Et par-tout la vertu dans Gnosse rétablir !

G N A T O N.

Ce discours m'attendrit ; je suis prêt à pleurer....
Non , il faut avec moi venir tous demeurer :
Donnez-moi votre fille , & consentez...

C H L O É.

Mon père ,
Si mon repos vous touche , & si je vous suis chère ,
Au nom de tous les Dieux épargnez-moi l'horreur
D'accepter un hymen qui répugne à mon cœur.
Souffrez plutôt , souffrez que je passe ma vie
Dans ce même désert qui flatte votre envie.
Ma seule ambition est de vivre avec vous ;
Et ce sera pour moi le destin le plus doux.

É P I M É N I D E.

Je suis charmé , Chloé , de cet aveu sincère :
De pareils sentimens qui flattent votre père ,

308 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

Et qui , sans nuls efforts partent de votre cœur ,
Si vous les conservez , feront votre bonheur.

G N A T O N .

Quoi ! malgré tous mes biens & mon amour sincère ,

Elle veut éluder ! Quel seroit ce mystère ?

Allons , il faut avoir un peu de fermeté :

Servez-vous , croyez-moi , de votre autorité ;

Et faites voir , montrant un cœur fier & rigide ,

Que vous êtes ici vraiment Épiménide.

É P I M É N I D E .

Vous serez satisfait dans le même moment :

Et pour vous en convaincre encor plus aisément ,

Quoique ce titre doive à vos regards suffire ,

Tenez , je vous le rends.

G N A T O N , *recevant le papier & interdit.*

Je ne fais plus qu'endire...

É P I M É N I D E .

L'avantage aujourd'hui que j'en retirerois ,

Captiveroit mon cœur plus que je ne voudrois.

Oui , pour Épiménide on doit vous reconnoître.
Si vous ne l'êtes pas , vous méritez de l'être :
Et je vois à présent....

SCENE DERNIERE.

ÉPIMÉNIDE , LÉONIDE ,
CHLOË , MÉLITE ,
GNATON , STRATON.

LÉONIDE.

VENEZ , Seigneur , venez
Jouer de tous les droits qui vous sont destinés.
Le Sénat qui du peuple a reçu le suffrage ,
Vient ici pour vous rendre un éclatant hommage.
Mon oncle , à ma priere , a daigné consentir
Que je prisse le soin de vous en avertir.

ÉPIMÉNIDE.

Sage & digne neveu du vertueux Nicandre ,
De l'amour des Gnossiens mon cœur doit tout at-
tendre :

310 LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

Ce zèle, dont par vous je suis trop honoré,
De leur affection m'est un gage assuré.

L É O N I D E.

Mais que vois-je ? Gnaton!... Ciel! de ma destinée,
Je ne dois plus douter. Ah! de cette hyménée
Ne soyons pas témoins ; & plutôt que mes yeux...

É P I M É N I D E.

Léonide, arrêtez. D'où vient que de ces lieux?...
Mais que vois-je ? ma fille en larmes ! Léonide
Au désespoir!

G N A T O N , à Chloé.

Ah ! ah ! ma foi , ceci décide.
Ne vous contraignez point ; présentement je voi
D'où vient l'aversion que vous aviez pour moi.

L É O N I D E.

Ah ! Seigneur , vous venez de découvrir vous-même
De mon cœur accablé la passion extrême ,
Qui , si mon désespoir n'en arrête le cours ,
Fera , je le prévois le malheur de mes jours.

C H L O É.

Si je n'ai pu , Seigneur , dans ces tristes allarmes ,
Étouffer mes soupirs , & retenir mes larmes....

COMÉDIE.

311

ÉPIMÉNIDE.

Je ne m'oppose point à de si tendres nœuds.
Voudrois-je , mes enfans , vous rendre malheureux ?

Et lorsque dans ce jour chacun ici s'empresse ,
A me marquer quelle est de son cœur l'allégresse ,
Vous-mêmes aux regrets , aux pleurs abandonnés ,
Seriez-vous donc ici les seuls infortunés ?

LÉONIDE.

Ah! Seigneur, quel bonheur! quel plaisir!...

CHLOÉ.

Ah! mon père!

GNATON.

Je me fens tout-à-coup par un retour sincère...
L'excès de leur amour.... votre cœur généreux...
Me trouble.... m'attendrit... me confond... & je
veux....

Je paye aux deux Amans cette reconnoissance ;
Et regrette Chloé moins que votre alliance.

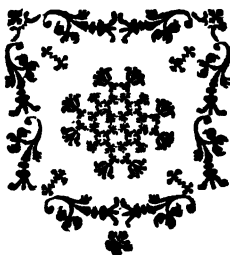
ÉPIMÉNIDE.

Les nobles mouvemens que vous me faites voir ,
Et ce tendre retour , surpassant mon espoir ,
Et ne pouvant partir que d'un cœur magnanime ,
Ils vous seront garants de toute mon estime.

312 LE RÉVEIL D'ÉPIM. COMÉD.

Allez trouver Mifis , ma fille , en cet instant ;
Allez la préparer aux honneurs qu'on me rend :
Dissipez ses ennuis ; son ame est inquiète ,
Et n'a dans ce moment qu'une joie imparfaite.
Nous , allons prévenir le Sénat en ces lieux ,
Et de notre destin rendre graces aux Dieux.

Fin du troisieme & dernier Acte.



LE MARIAGE

LE
MARIAGE
FAIT PAR LETTRE
DE CHANGE.
COMEDIE

EN VERS ET EN UN ACTE;

*Avec un Divertissement, augmenté de
la Musique.*

Par M. POISSON.

*Représenté pour la première fois par les Comé-
diens François Ordinaires du Roi,
le 13 Juillet 1735.*

Tome I.

P



ACTEURS.

CLÉON, *Riche Négociant.*

PHILINTE, *Ami de Cléon.*

OLIMPE, *Tante de Philinte.*

MORTENSE, *Prétendue de Cléon.*

Une INCONNUE,

FRONTIN, *Valet de Cléon.*

HABITANS DE L'ISLE.

La Scène est au Canada.



LE MARIAGE

FAIT

PAR LETTRE DE CHANGE,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, *seul.*



DEPUIS quinze ans, mon Maître a fait fortune ici ;

Et moi, j'y suis Valet depuis quinze ans aussi.

Hors les biens , le mérite , & je crois, la naissance ,

Il n'est entre-nous deux aucune différence.

Je suis tout comme lui. Je m'abuse ; & je voi

Que cette différence est tout, en bonne foi.

P ij

Sortons de cette erreur. Voilà notre folie.
 Venu souvent de rien , voilà comme on s'oublie !
 Parce qu'avec Cléon je suis assez lié ,
 Que je vis avec lui comme un Associé ,
 Qu'en ce lieu mon aïfance est semblable à la sienne ;
 Que mon bien est le sien , que la Caisse est la mienne ;
 Et que l'argent nous vient comme un flux & reflux ,
 Je change de nature , & ne me connois plus !
 Soyons plus raisonnable. Ah ! qu'on en voit paroître ;
 Qui changeroient leur ton , s'ils vouloient se connoître !

SCENE II.

PHILINTE, FRONTIN.

PHILINTE.

QUE fais-tu là , Frontin ?

FRONTIN.

Moi , je m'entretiens

Sur la foiblesse humaine , & je moralisois.

C'est de cette façon que mon esprit s'éguise.

Lorsque je me vois seul , d'abord je moralise.

Depuis que je me fais à l'air du Canada.

PHILINTE,

Dis-mois , mon cher Frontin , Cléon seroit-il là ?

PAR LETTRE DE CHANGE. 129

FRONTIN.

Oùi, Monsieur.

PHILINTE.

Que fait-il ?

FRONTIN.

Ce n'est plus au Commerce

Qu'il s'applique ; Monsieur, un autre soin l'exerce.

Il calcule à présent tout ce qu'un tendre amour

Rapporte de soupirs, & de larmes par jour.

L'Amour vient le troubler au fond de l'Amérique ;

Qui l'eût dit ? Et si près de la Mer Pacifique !

Il a, dans ses Discours & dans ses Actions,

Depuis un certain temps mille distractions ;

Il parle toujours seul ; & même hier à table ;

» Quel objet ! (disoit-il) Quel esprit agréable !

» Ah ! que je suis charmé ! Comme il me regardoit ;

Je croyois que c'étoit de moi dont il parloit.

PHILINTE.

Bon ! Pour toi peux-tu prendre un semblable langage ?

FRONTIN.

Voilà comme souvent se trompe le plus sage.

Mais ne sçavez-vous point quelle est la belle Iris ;

Dont il est devenu si vivement épris ?

PHILINTE.

Il est donc amoureux ! L'aventure est plaisante !

P iiij

Je ne la trouve pas pour lui divertissante ;
 Et ce nouvel amour va le mettre en des lacs ;
 Qui pourront lui causer de tristes embarras.
 Car vous sçavez , Monsieur , que par correspondance
 Il lui doit arriver une épouse de France ;
 Que par sa Lettre écrite à son correspondant ,
 Il promet satisfaire à son engagement ;
 Qu'avec la cargaison cette Belle envoyée ,
 Voudra que sur le champ la Lettre soit payée.
 Il n'en faut point douter. Moi , j'admire Cléon.
 Fit-on jamais hymen d'une telle façon ?
 Il traite d'une femme , avec pleine franchise ;
 Comme un négociant traite de marchandise.
 Par ma foi , j'ai trouvé si comique le fait ,
 Que j'ai voulu tirer de sa lettre un extrait.
 Je crois l'avoir sur moi. Vous allez voir le style ;
 Et la précaution d'un commerçant habile :

(Il lit.)

Numero..... & cætera.

*Plus , attendu que j'ai besoin d'une femme , & que je
 n'en trouve point ici qui soit d'assez bonne fabrique , ne
 manquerez de m'envoyer par le premier vaisseau une fille
 de la qualité & figure qui suit. De De
 je n'en demande point.*

Il a raison : les biens qu'il possède aujourd'hui ,
 Sont plus que suffisants & pour elle & pour lui.

PAR LETTRE DE CHANGE. 331

(Il lit.)

Du reste , d'honnête famille ; entre vingt & vingt-cinq ans ; de visage agréable ; d'humeur douce ; de mœurs sans reproche ; d'un bon ust ; & de constitution assez forte pour résister au changement de climat , & supporter l'état du mariage ; & qu'il ne soit besoin d'un second envoi , si le premier venoit à manquer ; à quoi il faut obvier avant qu'il se pourra , vu l'éloignement & les risques de transport.

La première , Monsieur , fit un triste voyage :
Nous nous entretiendrons , après , de son naufrage :

(Il lit.)

Arrivant ici , conditionnée comme ci-dessus , & rapportant la présente lettre endossée de votre part , ou du moins copie d'icelle , marquée au numero Sept , bien & dûment légalisée , à ce qu'il n'y ait erreur ou surprise , je m'oblige & m'engage à acquitter ladite lettre , en épousant dans les six mois la personne qui en sera chargée. En foi de quoi j'ai signé la présente , &c. &c. &c.

Voilà son mariage arrêté plaisamment :

Il se fait sur la foi de son correspondant.

P H I L I N T E.

La lettre qu'il écrit ne doit point te surprendre :

Car , à l'égard du style , il est bon de t'apprendre ;

Que Cléon , sur ce ton , n'écrit uniquement

Que pour se faire entendre à son correspondant.

Chez les gens de trafic ce style est en usage.

Ils ne comprennent rien à tout autre langage.

P iv

332 LE MARIAGE

C'est leur genre d'écrire ; il tient du vrai fermier :
Et Cléon, j'en suis sûr , en a ri le premier.

FRONTIN.

Jé m'étonnois aussi de ce style féroce ;
Car Cléon noblement sçait faire son négoce.
Pour moi , je suis surpris , attendu le danger ,
Qu'une fille pour lui risque de voyager ,
Après le triste sort qu'on sçait qu'eut la première.

PHILINTE.

Qu'il faisoit donc venir de la même manière ?

FRONTIN.

Vraiment , pour l'épouser elle venoit exprès.
Avec pareille Lettre : & quelques mois après ,
On nous apprend ici qu'elle avoit fait naufrage ;
Que le vaisseau périt avec tout l'équipage :
C'est depuis près d'un an qu'arriva ce malheur.
Mon maître , quelque temps , en eut de la douleur.
Mais comme elle est partie enfin pour l'autre Monde,
Il veut s'en consoler avec une seconde.
Il va donc arriver une femme pour lui ;
Et le voilà d'une autre amoureux aujourd'hui.
A sa Lettre de Change il faut qu'il satisfasse.
Et c'est là , j'en suis sûr , le point qui l'embarrasse.

PHILINTE.

Cléon ne fera pas long-temps embarrassé ,
Et peut voir dès ce jour son feu récompensé.

PAR LETTRE DE CHANGE. 333

FRONTIN.

Dès ce jour ? Et comment ? Ma surprise est extrême.

PHILINTE.

En recevant la main de la Beauté qu'il aime.

FRONTIN.

Et que fera-t-il donc de celle qui viendra ?

Voilà mon embarras.

PHILINTE.

Mais. . . il l'épousera.

FRONTIN.

Monsieur, vous voulez rire. Est-ce une loi commune
D'avoir en ce pays deux femmes, au lieu d'une ?

PHILINTE.

Devine, si tu peux. Je vais trouver Cléon.



SCENE III.

FRONTIN, *seul.*

QUE je devine , moi ? Je n'eus jamais ce don.
 Deux épouses ! ... je vois tout le nœud de la Pièce.
 L'une sera sa femme ; & l'autre sa maîtresse.
 Oui sans doute , voilà le mystère éclairci.
 C'est la mode de France ; elle vient jusqu'ici.

SCENE IV.

CLÉON, PHILINTE, FRONTIN.

PHILINTE.

JE ne vais pas plus loin , puisqu'ici je te trouve :

CLÉON.

J'allois aussi te voir. Ami , ce que j'éprouve
 Ne se peut exprimer. Que je suis malheureux !
 Tu me vois, ... (*à Frontin*) Laisse-nous.



SCENE V.
CLÉON, PHILINTE

CLÉON.

TU me vois amoureux!

PHILINTE.

Tout de bon ? Et de qui ?

CLÉON.

De ta belle parente;

Ah ! que ton sort est doux , & celui de ta tante !
Vous possédez tous deux cette jeune Beauté ,
Dont les graces , l'esprit , . . . Ah ! j'en suis enchanté.

PHILINTE.

Je m'étois apperçu , puisqu'il faut te le dire ,
Que ses yeux , sur ton cœur , avoient pris quelque empire.
A son premier abord tu parus te troubler ;
Et je me gardai bien de vouloir t'en parler ,
Sçachant que tu devois bientôt faire alliance
Avec celle qui vient exprès pour toi de France ;
Et j'aurois souhaité du meilleur de mon cœur
Qu'Hortense , au lieu de celle . . .

CLÉON.

Et voilà ma douleur

P vj

Tu m'as plus de cent fois instruit de ta famille ;
 Sans jamais me parler de cette aimable fille.
 Ah ! puisque tu sçavois que jusqu'en ces climats
 Elle viendrait.

PHILINTE.

Ma foi , je ne l'attendois pas :

CLÉON.

Je me suis engagé , sans croire que mon ame
 Pût jamais être ici susceptible de flâme ;
 Je me suis engagé . . . (Quelle folle action !)
 Sans amour , sans conseil , & sans réflexion.
 Je voulois prendre femme ; & dans cette contrée
 Je crus , voyant d'ailleurs ma fortune assurée ,
 Qu'un doux hymen manquoit à ma félicité ;
 Et je me mariois pour la société.
 Qui pensoit qu'en ces lieux un objet tout aimable
 Viendrait mettre en mon cœur le trouble qui m'accable
 Aurois-je pû prévoir qu'en ces lointains climats
 Tout-à-coup il viendrait ? . . . Allons , n'y pensons pas :

PHILINTE.

Allons , mon cher Cléon , il faut bien , en grand homme ,
 Prendre ici ton parti.

CLÉON.

Mais ce parti m'affomme :
 Quand je songe à présent qu'il faut par d'autres nœuds
 Que je sois captivé . . . Quel parti rigoureux !

PAR LETTRE DE CHANGE. 337

Ah ! si j'osois ici , Philinte , avec franchise,
T'ouvrir à fond mon cœur ; l'amitié l'autorise ;

P H I L I N T E.

Que dis-tu ? Ce seroit entre-nous la trahir ,
Si ton cœur tout entier hésitoit de s'ouvrir.
Parle donc.

C L É O N.

Ce discours me rassure , & d'avance
Fait naître dans mon cœur une douce espérance.
Tu peux me rendre heureux.

P H I L I N T E.

Et de quelle façon ?

C L É O N.

Ne te laisse-tu point de demeurer garçon ?

P H I L I N T E.

Pourquoi cela ? Depuis que je suis dans cette Isle ;
Mon cœur , je l'avouerai , jouit d'un sort tranquille.

C L É O N.

L'hymen te fait-il peur ?

P H I L I N T E.

Il pourroit m'étonner :

(*A part.*)

(Où cette question va-t-elle nous mener ?)

Non , qu'autrefois je n'eusse en lui trouvé des charmes,
Avec celle pour qui j'ai versé tant de larmes ;

Et puisque j'en rappelle ici le souvenir ,
 De ce sujet , Cléon , je vais t'entretenir ,
 Et t'en veux , en deux mots , faire un récit fidele.
 Je devins , à Paris , amoureux d'une Belle ,
 Toute pleine d'esprit , de graces , & d'appas :
 Mes soins , je l'avouerai , ne lui déplaisoient pas.
 Comme elle dépendoit de parens durs , bizarres ,
 (Il s'en trouve par-tout ; ceux-là ne sont pas rares :)
 Nous ne pouvions nous voir qu'avec précaution.
 Enfin , je pris un jour la résolution
 D'aller leur demander Camille en mariage.
 (C'est le nom qu'elle avoit :) long-tems on m'envifage,
 Sans me répondre rien ; & dans le même instant
 On va prendre la fille , & la mettre en Couvent.
 Ce procédé , pour moi , fut d'autant plus sensible ;
 Que de revoir Camille il me fut impossible.
 J'employai vainement artifice , détour.
 Je ne pus découvrir le lieu de son séjour ;
 Et j'appris par la suite , en ma douleur profonde ,
 Qu'elle avoit résolu de renoncer au monde.
 De ce revers mon feu ne fut point amorti ;
 Mais je m'armai de force ; & je pris le parti
 De venir en ces lieux vivre près d'une tante ,
 Qui , de me retrouver , parut assez contente.
 Depts deux ans , je vis tranquillement ici.
 Voilà , mon-cher Cléon , mon sort en raccourci.

C L É O N.

Le temps sçait mettre un terme à toutes nos foiblesses.
 Ami , je te connois plein de délicatesses.

PAR LETTRE DE CHANGE. 339

Mais pourrais-tu, mon cher, être si scrupuleux
Que de ne vouloir ~~pas~~ lever l'obstacle affreux
Qui s'oppose à ~~ma femme~~ ? Ah ! tu pourrais le faire.

PHILINTE.

Explique-moi comment je puis te satisfaire.

CLÉON.

Cette fille, qu'enfin j'ai promis d'épouser. . .

PHILINTE.

Eh ! bien ?

CLÉON.

Au lieu de moi, je puis lui proposer . .

Pour époux. . .

PHILINTE.

Et qui ?

CLÉON.

Toi. C'est là mon espérance.

PHILINTE.

Je te suis obligé de ~~cette~~ préférence.

C'est-à-dire qu'il faut, aux dépens de ma foi,

Faire honneur à ta Lettre, & la payer pour toi ?

Je voudrais t'obliger du meilleur de mon ame,

Et te foudroyerois volontiers d'une femme ;

Mais je me suis lié par ferment, de façon

Que je me vois forcé de demeurer garçon.

J'en suis fâché.

Voilà mon espérance vaine !

PHILINTE.

Quoique ton embarras me fasse de la peine ,
Je ne puis m'empêcher de le trouver plaisant ;
Dans le fond.

CLÉON.

En effet , il est fort amusant !

Ah ! morbleu , que n'es-tu maintenant à ma place ?

PHILINTE.

Aussi veux-tu m'y mettre ; & moi , je t'en rends grâce !

CLÉON.

Tu ne rirois pas tant.

PHILINTE.

Peut-être. Mais , dis-moi

Cette fille vient-elle aujourd'hui ?

CLÉON.

Je le croi.

Que pour moi désormais je prévois de contrainte !

J'en ai déjà senti de cruelles , Philinte.

Ah ! qu'à se déguiser mon cœur souffre de maux !

Il en éprouve , ami , tous les jours de nouveaux :

Mais celle qui sur-tout ici m'impatiente ,

Te le dirai-je ? C'est ...

PAR LETTRE DE CHANGE. 341

PHILINTE.

Qui feroit-ce ?

CLÉON.

Ta tante.

Je ne la conçois point. Il semble, à tout moment ,
Qu'elle prenne plaisir à causer mon tourment.
Elle a des questions qui me feroient connoître
Qu'elle a pu, de mon cœur... Mais je la vois paroître.
Ami , de tout ceci ne vas rien découvrir.

PHILINTE.

Ah ! Cléon , que dis-tu ? J'aimerois mieux mourir.



SCENE VI.

CLÉON, PHILINTE, OLIMPE.

CLÉON.

ET comment sans la Nièce ? ...

OLIMPE.

Elle est dans la parure.

Car elle veut ici recevoir la future.

On assure par-tout qu'elle arrive aujourd'hui.

Que vous allez avoir en ce jour de joie !

CLÉON.

Où ?

(*A part.*)

Ah ! que je vais souffrir !

OLIMPE.

Parlons en conscience :

Ne vous êtes-vous point fait son portrait d'avance ?

Car on se fait toujours des portraits à son gré.

CLÉON.

Moi ? Non ; je ne me suis encor rien figuré.

OLIMPE.

Je m'imagine , moi , qu'elle est brune , piquante ;

Qu'elle a les yeux brillants , & la bouche riante ,

PAR LETTRE DE CHANGE. 343

Une humeur enjouée , avec l'esprit parfait.

CLÉON.

Ah ! Ciel , elle me fait d'Hortense le portrait.

OLIMPE.

Une taille , à peu près , comme celle d'Hortense ;

~~L'aimeriez-vous ainsi ?~~

CLÉON.

Qu'il faut de patience !

OLIMPE.

Ma nièce est faite au tour : parlez donc.

CLÉON.

Oui , vraiment.

OLIMPE.

Vous avez aujourd'hui l'air bien indifférent.

A quoi songez-vous donc ? Est-ce à votre négoce ?

On doit être plus gai , la veille d'une nœce.

~~Peut-être voulez-vous~~ seul vous entretenir.

Je retourne empêcher Hortense de venir.

~~Nous vous détournerions. . .~~

CLÉON.

Et non , non , non , Madame ;

Croyez que. . .

OLIMPE.

Vous voulez songer à votre femme ;

Ce seroit vous contraindre , & vous désobliger. . .

CLÉON.

Et non , Madame , non , je n'y veux point songer. — :

(*A part.*)

Ah ! Ciel ! quel embarras !

OLIMPE.

Parlons donc d'autre chose.

Sçavez-vous le parti qu'à ma nièce on propose ?

CLÉON.

Un parti ?

OLIMPE.

Des meilleurs qui soient dans ces pays ;

Un homme de Québec ; mais tout des plus polis.

CLÉON.

(*A Philinte.*)

Tu ne m'en as rien dit ?

PHILINTE.

Moi , j'allois te l'apprendre.

OLIMPE.

Combien de temps faut-il , dites-moi , pour se rendre
A Québec ?

CLÉON.

Quoi ! Déjà songer à son départ !

OLIMPE.

Il faut bien qu'elle parte ; & plutôt que plus tard.
Car entre nous , Cléon , l'affaire est terminée.

PAR LETTRE DE CHANGE. 345

CLÉON.

(*A part.*)

Ciel !

OLIMPE.

Tout est arrêté ; la parole est donnée !

CLÉON.

Elle est donnée ?

OLIMPE.

Eh ! quoi ! vous paroissez surpris !

CLÉON.

Je vous dirai comment , & pourquoi je le suis.

Votre nièce est à peine en ces lieux arrivée ,

Qu'il faut qu'elle vous soit tout d'un coup enlevée ;

C'est depuis quinze jours qu'elle est ici , je croi ?

OLIMPE.

C'est depuis près d'un mois que ma nièce est chez moi.

CLÉON.

Suffit-il de ce temps pour jouir d'une nièce ;

Qui plaît infiniment , qu'on aime avec tendresse ?

Ah ! que j'en crains pour vous la séparation !

OLIMPE.

J'en aurai , je l'avoue , un peu d'affliction ;

CLÉON.

Il faudroit différer , Madame , ce voyage.

D'ailleurs le mauvais temps à cela vous engage.

On ne s'embarque point du tout dans ces temps-ci ;
Philinte que voilà . . . peut vous le dire aussi.

PHILINTE.

Tu te trompes , Cléon ; c'est le temps des voyages !

CLÉON.

Non , non , ce ne l'est pas ; & l'on voit des naufrages
Si fréquents à présent . . .

PHILINTE.

Allez le temps est beau,
Hortense peut partir , croyez-moi.

CLÉON , *à part.*

Le bourreau !

OLIMPE.

Mais elle ne vient point. Je cours au-devant d'elle ;
Et vais vous l'amener.



SCENE VII

CLÉON, PHILINTE.

CLÉON.

TU montres peu de zèle
Pour un ami, Philinte ; au contraire , il paroît
Que tu ris de mon sort , loin d'y prendre intérêt :
Je sçais que le changer seroit chose impossible.
Mais tu devrois au moins y paroître sensible.

PHILINTE.

Veux-tu que je te dise ici mon sentiment ?

CLÉON.

Parle.

PHILINTE.

Je ne te trouve à plaindre nullement.

CLÉON.

Je ne suis point à plaindre ! Ah ! ah ! ceci m'étonne.
Est-ce que ta raison quelquefois t'abandonne ?

PHILINTE.

Je vais te dire plus. Je voudrois , par ma foi,
Avoir dans mon amour même destin que toi.

CLÉON.

Sçais-tu que ton discours ici m'impatiente
 Mille fois plus encor que tous ceux de ta Tante ?
 Quoi ! je perds ce que j'aime , & tu veux aujourd'hui
 Envier le destin que mon cœur éprouve ?

PHILINTE.

Oui.

CLÉON.

Je ne puis concevoir

SCENE VIII.

CLÉON, PHILINTE, OLIMPE,
 HORTENSE.

OLIMPE.

VOici ma nièce Hortense.

HORTENSE.

Oui, je viens, à Cléon, faire ma révérence.

CLÉON.

Ah ! quel honneur pour moi ! Mais qu'est-ce que j'appréhends ?

Vous ferez un heureux , & bien des mécontents.

Quoi ! Nous allons vous perdre ? O ciel ! est-il possible !

HORTENSE.

H O R T E N S E.

Cette perte , pour vous , est-elle si sensible ?

C L É O N.

Oui , sans doute ; elle l'est plus que vous ne croyez ;

H O R T E N S E.

Tout de bon ?

C L É O N.

Tout de bon.

H O R T E N S E.

Ah ! Cléon , vous riez !

Je regarde cela comme une politesse...

C L É O N.

Politesse , ou tendresse....

H O R T E N S E.

Oh ! C'est une autre espèce,

Reservez la tendresse à présent , croyez-moi ,

Pour celle à qui bien-tôt vous donnez votre foi.

Il faut la conserver toujours à votre épouse ;

Qu'elle l'ait toute entière. En serois-je jalouse ?

Au contraire , je veux que vous l'aimiez autant

Qu'elle prendra de joye à vous rendre content ;

Voir par vous aujourd'hui votre épouse chérie ,

Est le plus grand plaisir que j'aurai de ma vie.

C L É O N.

Quelle en est la raison ? Et pourquoi , s'il vous plaît ,

Votre cœur à cela prend-il tant d'intérêt ?

Tome I.

Q

LE MARIAGE HORTENSE.

Une union parfaite écarte si fort mon ame,
Que cette seule idée & m'enchanse, & m'enflame.
A celui qui m'attend, & qui m'est destiné,
Aussi je vais offrir un cœur passionné.
Que l'Hymen & l'Amour vont nous être propices !
Que nous allons goûter de charmes, de délices !
Que mon cœur. . .

C L É O N.

Vous percez le mien de mille coups.

H O R T E N S E.

Et comment ? Qu'est-ce donc que cela fait à vous ?

C L É O N.

Il est vrai ; j'oubliois. . . .

O L I M P E.

Avoué ici, ma nièce ;

Que Cléon auroit bien mérité ta tendresse ;
Et que si tu n'étois liée en d'autres nœuds,
Vous auriez pu goûter ensemble un sort heureux.
L'aimable caractère !

H O R T E N S E.

Il mérité qu'on l'aime.

O L I M P E.

Toujours d'égal humeur, d'une douceur extrême.
C'est la douceur qui plaît dans un engagement.



SCENE IX.

CLÉON, PHILINTE, OLIMPE,
HORTENSE, FRONTIN.

FRONTIN.

MONSTEUR, on apperçoit venir un bâtiment.
Assez proche d'ici. Ce pourroit être celle
Qui vient exprès pour vous. . . .

CLÉON, *lui donnant un soufflet.*

Voilà pour ta nouvelle.

FRONTIN.

Admirez la douceur !

HORTENSE.

A propos, j'oubliois

Que je porte sur moi, parmi plusieurs billets,
Une lettre, Monsieur, que j'ai sur vous à prendre.

CLÉON.

Une lettre ?

HORTENSE.

Ceci ne doit point vous surprendre.

PHILINTE.

(*Bas à Olimpe.*)

Écoutez.

Q ij

Affez loin votre renom s'étend ;
Et je sçais que, pour moi, c'est de l'argent comptant.

C L É O N.

Avec bien du plaisir je payerai, Madame.
Voyons. Ciel ! c'est ma Lettre ! Ah ! quel trouble en
mon ame !

Ne me trompé-je point ? Voyons l'endossement.
C'est justement le feing de mon correspondant.
Se pourroit-il ? . . . Lisons. (*Il lit.*) Celle qui doit re-
mettre . . .

(Que mon cœur est troublé !) (*Il lit.*) dans vos mains
cette Lettre ,

Est la personne en question ,

Dont je serai la caution.

Vous pouvez l'épouser avec pleine assurance :
Elle est sage, bien née ; & son nom est Hortense.
Que vois-je ? Juste ciel ! Ah ! Madame , c'est vous !
Il faut que mon transport éclate à vos genoux.
Mais depuis quand ici ? Je ne sçaurois comprendre
Pourquoi jusqu'à présent . . .

H O R T E N S E.

Vous allez tout apprendre.

En arrivant ici, je formai le dessein

De connoître celui qui demandoit ma main ,

PAR LETTRE DE CHANGE. 353

Et de m'en informer secrètement dans l'Isle :
 J'en trouvai le moyen heureusement facile.
 Madame, qu'un hazard avoit conduite au port,
 Me voyant débarquer, s'en vint à mon abord ;
 Et d'un cœur généreux faisant voir tout le zèle,
 M'offrit, sans me connoître, un asyle chez elle.
 J'acceptai de bon cœur ses propositions ;
 Je lui fis un aveu de mes intentions ;
 Et secondant ici ma ruse avec adresse,
 Elle me fit passer à l'instant pour sa nièce.
 J'ai, sous ce nom, causé quelque temps votre erreur ;
 Par lui, j'ai satisfait & mes yeux & mon cœur.
 Acceptez donc ma main, puisqu'elle vous est chère ;
 Trop heureuse, qu'Hortense à Cléon ait sçu plaire !

CLÉON.

(*A Olimpe.*) (*A Philinte.*)

Il faut que cent baisers... À vous, Madame... A toi...

PHILINTE.

Mais tu vas m'étouffer.

CLÉON.

Mon cher Philinte !

FRONTIN.

A moi.

OLIMPE.

Oh ! ça, n'ai-je pas bien ici joué la Tante ?

CLÉON.

Oui, vous avez été très-impatientante !

Quin

354 LE MARIAGE

PHILINTE.

Et moi, qui du billet devois être payeur :

CLÉON.

Oh ! je l'acquitterai ; je suis ton serviteur.

OLIMPE.

A notre aise , à présent rions de l'aventure.

Cependant je prétends , avant que rien conclure ,

Vous régaler ce soir. Donnez ordre au plutôt ,

Philinte , qu'on ait soin

PHILINTE.

Je ferai ce qu'il faut.

SCENE X.

OLIMPE, HORTENSE, CLÉON,

FRONTIN.

HORTENSE.

ENFIN , il est donc vrai ; je suis de vous aimée

CLÉON.

Ah ! dès que je vous vis , mon ame fut charmée.

Que je me voulus mal alors d'être engagé ! . . .

PAR LETTRE DE CHANGE. 355

HORTENSE.

Et moi, j'aimois assez à vous voir affligé.
Non, qu'en secret déjà vous n'eussiez ma tendresse.
Mais je la déguisois.

CLÉON.

Cette délicatesse

M'enchantait, me ravit ; & jamais à mon gré...

HORTENSE.

Votre correspondant a donc bien rencontré ?

CLÉON.

Que vous êtes aimable ! Et lorsque j'envisage...

HORTENSE.

Je compte, après l'hymen, l'être encor davantage.

CLÉON.

Allons, sans différer...

FRONTIN.

Quelle est donc celle-ci ?



Qir

SCENE XI.

UNE INCONNUE, OLIMPE, HOR-
TENSE, CLÉON, FRONTIN.

L'INCONNUE.

JE demande Cléon.

FRONTIN.

Madame, le voici.

L'INCONNUE, *présentant une lettre à Cléon.*

Après tous les périls d'un assez long voyage,
A peine revenue encor de mon naufrage,
Vous voulez bien, Monsieur, qu'avec ce passe-port...

CLÉON, *prenant la lettre.*

O Ciel!

L'INCONNUE.

Je m'aperçois qu'en ce lieu mon abord
'Apporte un peu de trouble; & ma lettre, peut-être,
L'augmentera beaucoup, si je sçais m'y connoître.

CLÉON.

Madame, sur le bruit qui de vous a couru...

FRONTIN.

Ah! voilà l'embarras! Je l'avois bien prévu.

PAR LETTRE DE CHANGE. 357

CLÉON, d'un air embarrassé.

Et ne vous voyant point. . . Je n'ai pu satisfaire. . .

FRONTIN.

Ah ! Comment fera-t-il pour se tirer d'affaire ?

HORTENSE.

Comment ! Qu'avez-vous donc ?

CLÉON.

Depuis près de deux ans.

Que cette Lettre... Ah ! Ciel ! quel cruel contretemps !

HORTENSE.

Ne puis-je savoir rien de ce mystère étrange ?

FRONTIN.

Madame, c'est encor une lettre de Change.

CLÉON.

Elle est écrite , hélas ! depuis près de deux ans ;
Et je n'y songeois plus. Ce fut devers ce tems
Que j'appris qu'un vaisseau , parti de la Rochelle ,
En route avoit péri ; le bruit de la nouvelle
Fut même confirmé par quelques Matelots ,
Qui sçurent se sauver , luttant contre les flots.
Ils crurent que Madame , en ce malheur extrême ,
N'avoit pu réchapper ; & je l'ai crû de même.
Cependant la voilà ; vous la voyez ici ;
Elle en est revenuë.

Qv

FRONTIN.

Avec la lettre aussi.

CLÉON.

Jugez donc de l'état... Fortune trop ingrate !...
Que vais-je devenir ?

FRONTIN.

Elle est première en date :

Et voilà le malheur.

OLIMPE.

Ne pourroit-on trouver

À lever cet obstacle ?

CLÉON.

Eh ! comment le lever ?

Quel en est le moyen ? Cette lettre cruelle
Lui donne droit d'avoir. . . .

HORTENSE.

Mais j'ai mon droit comme elle.

CLÉON.

Que je suis malheureux ! Auroit-on pu prévoir
Que , si près d'être unis... Je suis au désespoir.

L'INCONNUE.

Rassurez-vous, Monsieur, je vois quelle est la peine
Que vous cause en ce jour le sujet qui m'amène ;
Je vois qu'une autre engage aujourd'hui votre foi ;
Et quoique, par ce titre, elle soit due à moi ;

PAR LETTRE DE CHANGE. 359

Je ne demande ici , Monsieur , que votre estime.
Triste jouet du sort , de mes parens victime ,
Ce fut contre mon gré qu'ils me firent partir ,
Et je ne viens à vous que pour leur obéir.
Mais après avoir fait jusqu'ici , pour leur plaire ,
(Je le puis avouer) plus que je n'ai dû faire ,
Qu'ils me laissent du moins Maitresse de mes jours ,
Puisqu'au Ciel il a plu d'en conserver le cours ;
Et dans quelque retraite à mon sort convenable...

H O R T E N S E.

Ah ! Ciel ! qu'elle me touche !

F R O N T I N.

Elle est très-raisonnable.

C L É O N.

Vous méritez , Madame , un destin plus heureux.
Disposez de mes biens , au gré de tous vos vœux ,
Du moins partageons-les , si cela peut vous plaire :
N'étant point votre époux , je serai votre pere.

O L I M P E.

Que mon cœur compatit....

L I N C O N N U E.

Ah ! Madame , se mien ;
Depuis un certain-tems , n'est plus sensible à rien.

F R O N T I N.

Oh ! oh ! cette fille a dans le cœur quelque chose.

Q vj

S C E N E X I I.

CLÉON, PHILINTE, OLIMPE,
HORTENSE, L'INCONNUE,
FRONTIN.

P H I L I N T E.

E H ! bien , on vous attend ; & pendant qu'on dispose
Tout....

C L É O N.

Ah ! mon cher ami , pourrois-tu concevoir
Quel obstacle a pensé renverser mon espoir ?

P H I L I N T E.

Qu'est-il donc arrivé ?

C L É O N.

Celle qui fit naufrage.. :

L'INCONNUE , *regardant Philinte.*

Que vois-je ?

C L É O N.

Est réchappée.

P H I L I N T E.

Et comment ?

F R O N T I N.

A la nage.

PAR LETTRE DE CHANGE. 361

PHILINTE.

Mais... Ô Ciel ! Qu'apperois-je ? En croirai-je mes yeux ?

L'INCONNUE.

Philinte !...

FRONTIN.

Quoi ! Camille !... Ah ! Camille en ces lieux !

OLIMPE.

Quoi ! Mon neveu , c'est celle....

CAMILLE.

En quel trouble est mon ame !

CLÉON.

Comment ! C'est...

PHILINTE.

Oui , Cléon ; oui , c'est elle.... Madame ,
Par quel sort , & comment jusques en ce pays ?...

CAMILLE.

J'ai peine à respirer dans le trouble où je suis.
Le sort qui du naufrage a préservé Camille ,
Est le même aujourd'hui qui l'amène en cette Isle ;
Il vous offre à mes yeux ; & contre mon espoir...
Je ne puis achever.

OLIMPE.

Laissez-la se rasseoir.

Rassûrez-vous , Madame , & reprenez courage ;
Tout ceci n'est pour vous que d'un heureux présage.

Votre sort se décide, & quels qu'en soient les coups,
 Il veut que vous restiez désormais parmi nous.
 Vous n'aurez point ici de parenté fâcheuse ;
 Et nous ne songeons qu'à vous y rendre heureuse.

CAMILLE.

Je n'ai point mérité ces générosités ,
 Et n'oublierai jamais , Madame , vos bontés.

HORTENSE.

Madame, embrassons-nous. Les charmes , le mérite ,
 Tout , en votre faveur , aujourd'hui sollicite ;
 Et si vous n'aviez pas retrouvé votre amant ,
 Mon sort étoit doux ; je le dis franchement.

PHILINTE.

O trop heureux Philinte ! Excusez-moi , Madame ;
 Je ne puis retenir les transports de mon ame.
 Mais par quel sort enfin ? ...

CLÉON.

Philinte , de ceci
 Sans peine tu feras par la suite éclairci.
 Allons hâter l'hymen où j'ai scd me soumettre.

FRONTIN.

Oui , de peur qu'il ne vienne encore quelque lettre.

CLÉON.

L'Amour nous offre ici trop de contentemens ,
 Pour n'en pas aujourd'hui presser tous les momens

PAR LETTRE DE CHANGE. 363

Que nos cœurs à jamais soient unis dans cette Île ,
Et que l'exemple soit imité par Camille.

F R O N T I N.

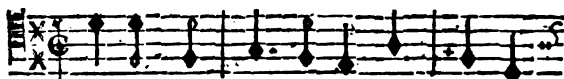
C'est bien dit. De vos cœurs allez remplir les vœux.
Ces mariages-là , je crois , seront heureux.
S'il faut que sous l'hymen quelque jour je me range ,
Je ne me marierai que par lettre de Change.
Mais tous nos habitans viennent danser ici ,
Et célébrer ce jour ; je veux danser aussi.



DIVERTISSEMENT.

ENTRÉE.

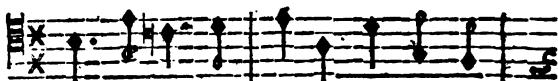
UN HABITANT.



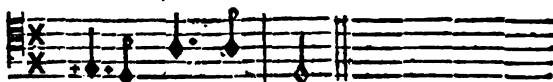
Jeunes Beau-tés, venez descendre



Dans cet a-gré-able sé-jour : Ne craignez



point de vous y rendre : C'est un do-



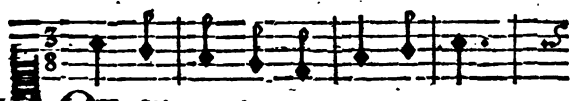
maine de l'A-mour.

(On danse.)



PAR LETTRE DE CHANGE. 365

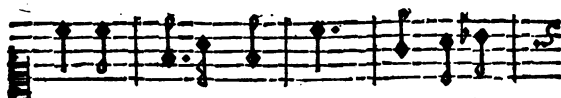
PREMIER AIR.



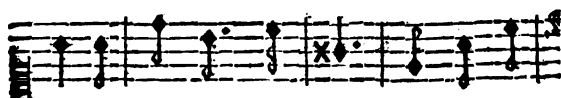
Que d'Amour les en-ga-gemens ,



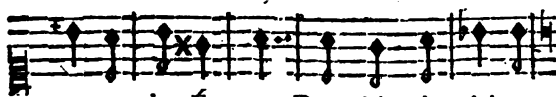
De ceux d'Hymen. font dif-fé-rens : Dure con-



trainte , Regrets , cour-roux , Reproches ,



Plaintes, Transports ja-loux ; C'est le com-

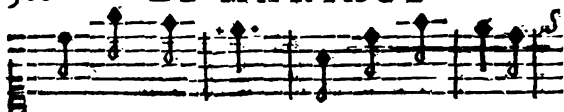


merce des É-poux : Doux soins de plai-re ,

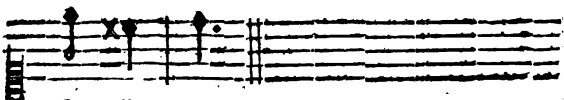


Empres-se-mens ; Dans le mys-tère ,

LE MARIAGE

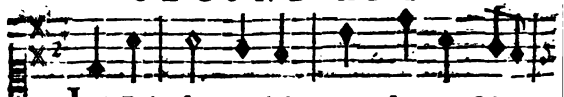


Transports charmans : C'est le com- merce

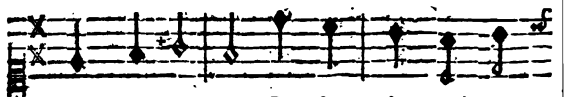


des A- mers.

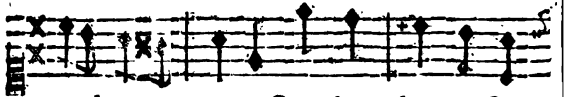
SECONDE AÏR.



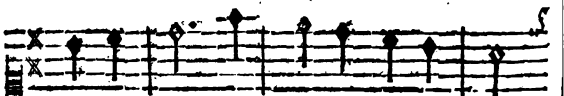
LA Rai- son & l'A- mour sur mer fai-



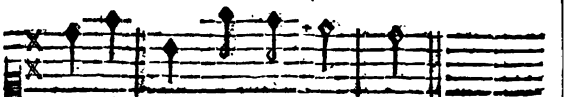
soient voya- ge; Il sur- vint un si



grand o- rage, Que la barque se



renver- sa: Mais l'Amour se sau- va;



La Rai- son fit nau- fra- ge.

PAR LETTRE DE CHANGE. 367

Même air.

On se rit des dangers dans l'amoureux voyage ;

On se fait si bien à l'orage ,

Qu'on voudroit toujours s'embarquer.

Il ne faut que risquer

Une fois le naufrage.

(*On danse.*)



V A U D E V I L L E .

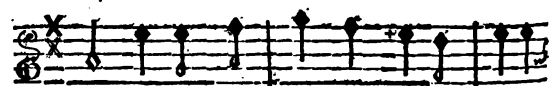
Avec l'A-mour on négoc- ci-e ,



On s'affo- ci-e , Et dans le - ficie



d'aujour-d'hui , Chacun fait fortune a-vec



lui : Lorsque sur nos coeurs il s'é- xerce ,

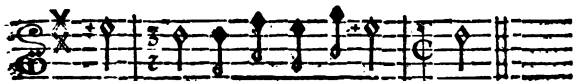


Il donne , pour quelques soupirs , En 6-

PAR LETTRE DE CHANGE. 369



change tous les plaisirs; Le jo- li com-



mer- ce, Le jo- li commer-ce!

Que le trafic d'Amour est tendre!

Il faut l'apprendre.

En veux-tu, Belle, sans façon,

Avoir la première leçon?

Sans craindre ici nulle traversé,

Pour commencer un doux lien,

Troque ton cœur contre le mien :

Le joli commerce!



Je pourrais suivre ici, sans peine,

D'Amour la chaîne;

Mais je fuis ses trompeurs appas;

Non, non, je ne m'y livre pas.

De mon cœur, la Raïson traverse

Les mouvemens trop incertains.

Que j'aimerois! mais que je crains

Le joli commerce!

LE MARIAGE
UN MATELOT.

Pourquoi vouloir faire, en cette Isle;

La difficile ?

Ce commerce doux, & charmant,

Peut s'enseigner dans un moment.

Tu vas sçavoir comme il s'exerce ;

On se parle d'abord des yeux,

Ensuite on s'explique bien mieux :

Le joli commerce !

UNE HABITANTE DE L'ISLE.

Que contre Amour on se déchaîne,

J'aime sa peine,

Le tendre penchant de mon cœur

Toujours me parle en sa faveur ;

Et par le trait dont il me perce,

Il me fait assez concevoir,

Qu'avec lui l'on ne peut avoir

Qu'un joli Commerce.



Ma Grand' Maman me dit sans cesse

Que rien ne presse,

Pour donner mon cœur & ma foi.

Hélas ! qui le sçait mieux que moi ?

De ses discours elle me berce.

Ce sont contes de Mère-Grand.

Je suis dans l'âge où l'on apprend

Le joli commerce.

PAR LETTRE DE CHANGE. 374

A U P A R T E R R E.

Faire ici notre unique affaire
De l'art de plaire,
Messieurs, contenter vos esprits,
Par l'heureux choix de nos écrits ;
Loin qu'ils tombent à la renverse,
Vous y voir en foule venir,
Vous entendre nous applaudir :
Le joli commerce !

(Branle.)

Fin du premier volume.

2856





UNS 158 C. 5



